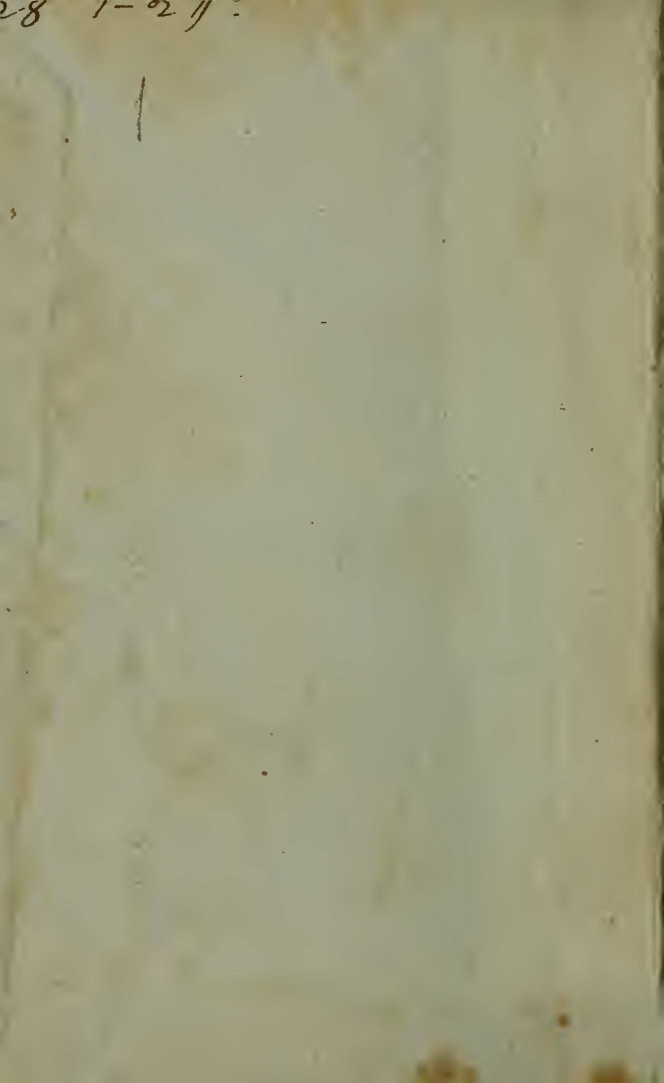


2 Vols /3

[illegible]
[illegible]

LA

PRINCESSE DES URSINS

PAR

Alexandre de Lavergne.

TOME I.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET Cᵉ.

1844

I

La posada de Xadraque.

On était au commencement d'avril 1714, et par conséquent de la saison de printemps, mais du printemps le plus rigoureux qu'il soit possible d'imaginer, bien qu'en Espagne une pareille anomalie soit beaucoup moins rare qu'on ne le pense généralement. Une pluie glaciale, mêlée de grêle, venait à chaque instant joindre ses brusques averses aux rafales d'un vent de nord-ouest qui soufflait

avec furie. Dans les villes toutes les rues, dans les campagnes toutes les routes étaient désertes; il n'était pas de muletier, si avide de gain qu'on puisse le supposer, qui, en présence d'un pareil temps, ne se fût empressé de renoncer à ses caravanes. Aussi bien, il convient d'ajouter que le jour où commence notre histoire était un vendredi saint, et que dans la catholique et fainéante Espagne il n'est guère d'usage que le jour anniversaire de la mort du Sauveur soit consacré à des pérégrinations.

Cependant, en dépit de la solennité de ce pieux anniversaire, on eût pu voir devers une heure de l'après-midi, sur la route fangeuse qui conduit de Guadalajara à Burgos, chevaucher tant bien que mal un cavalier enveloppé dans une large cape de voyage, et la tête couverte d'un feutre empanaché dont l'eau du ciel avait quelque peu compromis le plumage. Ce cavalier, dont le cheval boitait tout bas, car le pauvre animal s'était abattu un quart d'heure auparavant et semblait disposé à n'en pas demeurer à ce coup d'essai; ce cavalier se livrait à un

soliloque des plus véhéments, lardé à chaque instant de jurons fort énergiques. Seulement, et par une sorte de capitulation de conscience assez étrange, il avait le plus grand soin de jurer en français, persuadé sans doute que le bon Dieu ne pouvait s'offenser en Espagne de l'entendre pécher dans une langue qui n'était point la langue castillane.

— Allons courage, mon bon Pacheco, disait-il à son cheval en espagnol, dans un quart d'heure au plus nous arriverons à Xadraque, où je te ferai donner un ample picotin d'avoine et où tu trouveras une litière fraîche.

Puis Pacheco, sourd à ces exhortations, venant à trébucher, notre homme reprenait aussitôt, d'un ton colère, mais cette fois en français bien accentué :

— Par la mordieu ! par la sambleu ! vilaine bête, que tous les diables t'emportent au fin fond de l'enfer, et puisses-tu y traîner en croupe la damnée païenne qui me fait voyager par un temps pareil !

Là-dessus, le cavalier, cherchant à déga-

ger ses deux jambes engourdies par le froid, essayait de traduire son français par deux vigoureux coups d'éperons ; mais il faut croire qu'il y réussit assez mal, ou que Pacheco avait les flancs aussi durs que l'oreille, car l'animal continuait tranquillement sa route, la tête basse, l'œil morne, et sans rien changer à son allure lente, incertaine et découragée.

A la fin et au plus fort d'une bourrasque, si violente qu'elle coupa la parole au cavalier au beau milieu d'un juron, et qu'elle faillit le renverser une seconde fois avec sa monture sur le revers du chemin, Pacheco se mit à hennir d'une façon toute particulière, et, obéissant à un instinct magnétique, il essaya en boitant de reprendre le trot ; puis, après avoir ainsi franchi une cinquantaine de pas, il s'arrêta tout court, haletant et épuisé, devant un vieux mur crevassé auquel attenaient deux pilastres à moitié écroulés qui jadis avaient soutenu les ais d'une porte. Ce mur, ces pilastres, cette porte absente constituaient alors l'entrée principale de Xadraque, chétive bourgade

située à sept lieues au delà de Guadalajara, sur la route qui conduit en France.

Parvenu à l'entrée de ce bourg qui, dans ce moment, à travers la pluie et la grêle, s'illuminait pour lui d'une mystérieuse auréole, ni plus ni moins que la terre promise, le cavalier jugea qu'il lui serait difficile de se servir plus longtemps de sa monture, et, abandonnant ses étriers, il se laissa glisser à bas de la selle; puis, après avoir secoué son manteau tout ruisselant de pluie, soufflé dans ses doigts et cherché à dégourdir ses jambes en assenant à plusieurs reprises le talon de ses bottes contre le mur d'enceinte de Xadraque, au risque de le jeter par terre, il se détermina à se mettre pédes trement en quête d'une hôtellerie où il pût s'abriter ainsi que son cheval. Dans cette pensée, il saisit Pacheco par la bride, et traînant après lui le pauvre animal, il fit son entrée dans le bourg, entrée, comme on le pense bien, fort peu triomphante, et qui ne dut pas, à coup sûr, faire rêver la moindre jeune fille.

Après avoir marché pendant environ cinq

minutes dans la grande rue de Xadraque avec le vent et la pluie au visage, notre homme avisa enfin l'enseigne de ce que l'on peut appeler à bon droit une posada, sans aucune affectation de couleur locale; car au dernier siècle, comme aujourd'hui même encore, les hôtelleries espagnoles n'offraient guère aux voyageurs qu'un lieu de halte et de repos dans l'acception la moins étendue de ces mots. A cet aspect, le visage du cavalier, sur lequel le vent du nord avait imprimé une assez laide grimace, commença à s'épanouir quelque peu, et Pacheco releva la tête et fit entendre un nouveau hennissement; là-dessus, le voyageur s'approcha de la posada, laquelle était fermée, et y frappa résolûment. D'abord on ne donna aucun signe d'existence dans l'intérieur de l'hôtellerie, et il fallut que notre homme, impatienté, se remît à frapper de plus belle et à coups redoublés pour qu'une voix répondît à travers le trou de la serrure :

— La posada est pleine, on ne peut plus recevoir personne; cherchez ailleurs !

— Oui-da! reprit le cavalier, dont la

mauvaise humeur put seule égaler la surprise, c'est facile à dire ; mais ni moi ni ma bête ne saurions faire un pas de plus ; ainsi donc ouvrez-nous sans plus attendre.

A ce même instant, et comme si les éléments eux-mêmes eussent voulu confirmer par leur témoignage l'assertion du cavàlier, il s'éleva une nouvelle bourrasque, et un gros nuage noir venant à crever justement au-dessus du bourg de Xadraque, il en sortit une véritable avalanche de grêle qui s'en vint fondre sur Pacheco et sur son infortuné maître. Pour le coup, la fureur de ce dernier ne connut plus de bornes, et apostrophant l'homme inhospitalier qui lui refusait l'entrée de sa posada, de tous les jurons français et castillans, cette fois, que lui fournit sa mémoire, il se mit à frapper à la porte des pieds et des mains ; mais, hélas ! ce fut peine inutile : la porte était en vieux chêne, très-bien assujettie sur ses gonds et parfaitement à l'épreuve de ce genre de siége.

Dans cette déplorable occurrence, il ne restait plus au malencontreux cavalier qu'à se vouer au diable, de tout temps en grand

honneur dans le pays de la très-sainte inquisition, et, pour être véridique, notre homme, tout bon catholique qu'il était, se sentait fort disposé à recourir à cette suprême ressource des gens qui ont épuisé toutes les autres, lorsque le bruit d'une chaise roulante, comme on appelait alors ce genre de véhicule, se fit entendre à peu de distance du côté de Burgos. Peu d'instants après, cette chaise, qui semblait glisser sur le sol fangeux, tant elle était emportée avec rapidité par les trois mules qui la traînaient, s'arrêta devant la porte de la posada, et la portière ayant été ouverte, un jeune homme s'élança de l'intérieur avec une merveilleuse prestesse et s'en vint frapper lui-même à la porte de l'hôtellerie.

Le nouveau venu ne semblait pas avoir plus de vingt-deux à vingt-quatre ans. Ses traits pleins de délicatesse et de régularité étaient plutôt ceux d'une femme que d'un homme. Il avait les cheveux et les sourcils blond cendré, la peau blanche et transparente, les lèvres minces, avec je ne sais quelle expression d'ironie et de dédain dans

les contours de la bouche, expression qu'on retrouvait encore jusque dans ses deux grands yeux bleus, dont la prunelle grise brillait d'un éclat incomparable et presque surnaturel.

Autant qu'on en pouvait juger sous les plis d'un grand manteau de voyage, il était d'assez petite taille, mais fort bien fait, et rien qu'à voir la grâce toute particulière avec laquelle son feutre empanaché était posé sur sa tête, on reconnaissait tout de suite en lui un gentilhomme.

— Ouais ! s'écria ce dernier en voyant que nul ne s'empressait de lui ouvrir, il paraît qu'on a coutume ici de faire la grasse matinée !

En même temps, il se retourna et se trouva face à face avec le pauvre Pacheco, qui, la tête basse, le poitrail et les flancs inondés d'eau de pluie, semblait se conformer, comme dit le poëte, à la triste pensée de son maître. A cet aspect, il fut pris d'un homérique éclat de rire, ce que voyant, le maître de Pacheco, déjà de fort mauvaise humeur, s'avança, et d'un ton menaçant :

— De qui riez-vous, seigneur ?

— Eh ! mais, reprit le nouveau venu en bon espagnol, bien qu'avec un accent français des plus caractérisés, tout à l'heure c'était de votre cheval.

— Et maintenant ?

— Maintenant, mon cavalier, s'il faisait beau temps, je vous dirais peut-être que c'est de vous ; mais, par la sambleu ! il pleut trop fort pour cela, et, si vous m'en croyez, nous chercherons d'abord à nous mettre à couvert, sauf à reprendre plus tard cette conversation, si cela peut vous être agréable.

— C'est bien mon intention, seigneur.

— A merveille ! vous êtes gentilhomme, je suppose ?

— On me nomme don Felipe Amenzaga, et je suis lieutenant aux gardes.

— Moi, je suis le vicomte de Gondreville, cornette des gendarmes de la garde du roi Louis XIV.

— Touchez là, c'est chose convenue. Ah çà, causons un peu. Vous allez ?...

— A Barcelone.

— Moi, je me rends à Madrid.

— Est-ce un voyage d'affaires ou de plaisir?

— D'affaires.

— J'aurais dû m'en douter. Au fait, par un pareil temps!... C'est tout comme moi, je voyage aussi pour affaires, et tel que vous me voyez, je m'en vais porter des dépêches à notre ambassadeur, M. le marquis de Brancas.

— Et moi, reprit l'Espagnol, dont un adversaire d'un caractère aussi ouvert et aussi communicatif gagnait, malgré lui, la confiance, je me rends au camp, devant Barcelone, porteur également de dépêches.

— Voyez comme cela se rencontre! Ah çà! il me vient une idée. Voulez-vous que nous fassions ensemble une convention? L'un de nous peut être tué par l'autre ou blessé tout au moins. Il ne faut pas que le service de nos souverains respectifs souffre de nos démêlés. C'est pourquoi je vous propose, si j'ai l'honneur de vous tuer, ou de vous blesser assez gravement, de porter vos dépêches à Barcelone, à condition qu'en cas de réciproque ce sera vous qui porte-

rez les miennes à Madrid. Hein! cela vous convient-il? Ah! dame, la route n'est pas tout à fait la même, et il pourra bien en résulter un petit retard dans la correspondance; mais bah! les choses n'en iront peut-être que mieux. Un général ou un ambassadeur sans instructions! le beau malheur! C'est comme un enfant sans langes, il n'en marche que plus vite.

— Seigneur, je souscris à cette convention.

— Allons! je vois que nous étions faits tous les deux pour nous entendre. Maintenant, mon gentilhomme, faites-moi l'amitié de me dire depuis combien de temps vous et votre cheval vous faites antichambre devant cette posada.

— Eh! mais, seigneur, depuis un gros quart d'heure au moins.

— Voilà de la patience, ou je ne m'y connais pas. Ainsi, la place refuse de se rendre?

— Parfaitement.

— Eh bien! mon gentilhomme, il n'y a plus qu'un parti à prendre, c'est de donner l'assaut. Imitez-moi.

En parlant ainsi, le jeune Français tira de sa ceinture une paire de pistolets qu'il arma, puis, sans autre sommation, dirigeant les deux canons contre la porte, il lâcha les détentes. Une double détonation se fit entendre, et deux balles traversèrent en sifflant l'épaisse clôture de chêne.

Au bruit d'un argument si péremptoire, l'hôte comprit que toute résistance était inutile, et il s'empressa tout tremblant d'ouvrir sa porte.

— Vous voyez bien, mon gentilhomme, s'écria en riant le jeune vicomte de Gondreville, que ce gaillard-là entend le français à merveille. Je gage que vous lui aurez parlé espagnol, et que c'est pour cela qu'il n'ouvrait pas.

— Excusez-moi, seigneurs cavaliers, dit l'hôte avec beaucoup de volubilité, excusez-moi, par grâce, d'avoir tant tardé ; c'est que j'avais peur que Vos Excellences ne se trouvassent mal à l'aise dans mon hôtellerie ; mais dès lors que Vos Excellences semblent être d'un avis opposé, je n'ai plus aucune objection à leur faire. Aussi bien, pourquoi

n'avoir pas dit tout d'abord que vous étiez Français? Je suis connu, Dieu merci, dans tous les environs, pour mon dévouement à la maison de Bourbon ainsi qu'à tous ceux de votre nation qui ont suivi en Espagne notre glorieux roi Philippe V.

Et il ajouta bien bas et par forme de restriction mentale :

— Que Dieu confonde les Français et qu'ils soient tous damnés!

Là-dessus, don Felipe Amenzaga ayant abandonné le pauvre Pacheco aux soins d'un valet, pendant que l'hôte en personne venait aider le postillon de M. de Gondreville à dételer ses mules, les deux gentilshommes entrèrent dans la posada.

Ils furent introduits dans une salle basse fort sombre et fort enfumée, où le jour ne pénétrait que par d'étroites et hautes fenêtres grillées assez semblables à des soupiraux de cave. Au fond d'un trou pratiqué, suivant l'usage immémorial des hôtelleries espagnoles, au beau milieu de la salle, et garni tout alentour de fragments de briques, brûlait un maigre feu de tourbe et de

sarments. Nos deux gentilshommes, comme on le pense bien, n'eurent rien de plus pressé que de s'approcher de l'âtre pour se réchauffer et sécher leurs vêtements. De la part du jeune Français, ce ne fut pas sans avoir jeté plus d'un douloureux regard sur ses rubans et ses dentelles, que l'eau du ciel, pénétrant à travers sa cape de voyage, avait quelque peu endommagés. Quant à son compagnon, peut-être devrions-nous dire son adversaire, plus grave et plus âgé (il avait environ trente-cinq ans), il semblait rempli d'une stupéfaction profonde à la vue des procédés et de la manière d'être du jeune vicomte de Gondreville.

Lorsque ce dernier fut un peu réchauffé à la chaleur du brasero, il s'écria :

— Ah çà, monsieur, savez-vous que nous risquons fort d'attendre longtemps que la grêle et la pluie soient passées ? Que faire pour nous désennuyer jusque-là ? Voici l'heure du dîner qui approche, et bien que, selon toute apparence, on doive manger ici fort maigre chère, je serais particulièrement flatté si vous vouliez bien me faire

l'honneur de partager mon repas. Nous causerons, et nous pourrons d'ailleurs nous griser un peu au dessert. Holà, l'hôte! holà! fais sur-le-champ dresser la table, maroufle, et va querir ton meilleur vin!

L'hôte accourut et demeura quelques instants les yeux écarquillés, la bouche béante.

— Eh bien! ne m'as-tu pas entendu? reprit le jeune cornette du roi de France.

— Si fait, seigneur, si fait, mais Votre Excellence oublie sans doute que c'est aujourd'hui vendredi saint et jour de jeûne.

Don Felipe Amenzaga, qui, sous l'influence des événements de la matinée, avait peut-être oublié, au moins momentanément, ce mémorable anniversaire, se signa dévotement et se mit à contempler son interlocuteur avec une expression où la surprise n'était pas exempte cette fois de je ne sais quelle appréhension superstitieuse.

— Ah! palsambleu! reprit notre Français, il faut alors que ce soit le diable qui m'ait donné l'appétit dont je me sens pourvu ce matin. Et vous, monsieur, n'éprouvez-vous donc pas, comme moi, le besoin de restau-

rer un peu votre estomac, et ne pourrait-on, en payant une petite dispense au curé de ce bourg...?

— Moi, je n'ai pas faim, répondit brusquement don Felipe Amenzaga.

— Alors, vous avez soif?

— Encore moins.

— Quel homme! Et la pluie et la grêle tombent toujours?

Il y eut un silence. Au bout de quelques instants le gentilhomme français reprit :

— Voulez-vous jouer à l'hombre ou au lansquenet?

— Je ne joue jamais.

— Allons, murmura Gondreville, il ne veut ni manger, ni boire, ni jouer, ni parler. Décidément, il n'y a qu'une chose à faire avec ce gentilhomme. Quel dommage que la grêle ne cesse pas!

Pendant ce temps-là, don Felipe Amenzaga abaissait un regard craintif sur les bottes de son interlocuteur, comme s'il se fût attendu à trouver dans la conformation de ses pieds quelque indice accusateur d'une origine plus ou moins diabolique. A la mai-

gre clarté que projetait le feu de l'âtre, ces pieds lui parurent d'une petitesse surprenante et bien faits pour confirmer ses appréhensions. Il y a plus, ces appréhensions mêmes commencèrent bientôt à acquérir un caractère de certitude vraiment accablante, lorsque le cornette des gendarmes de la garde ou prétendu tel, qui semblait avoir à cœur de se dédommager du mutisme de son compagnon, se mit à chantonner entre ses dents une série de refrains de France plus ou moins profanes. Déjà même, après avoir débité tout au long *la Faridondaine,* il entamait gaiement *Malbroug s'en va-t-en guerre,* lorsque tout à coup, et à la grande surprise d'Amenzaga lui-même, une voix sourde, partie de je ne sais quel angle obscur de la salle, se mit à chanter sur un ton fort différent les pieuses litanies consacrées par l'Église pour le vendredi saint.

M. de Gondreville s'arrêta involontairement et promena ses regards autour de lui; mais la salle était si noire et si enfumée qu'il lui fut impossible de distinguer âme qui vive. D'ailleurs, son accompagnateur avait jugé

convenable de se taire en même temps que lui, ce qui démontrait suffisamment qu'on avait voulu seulement lui rappeler ce qu'il semblait avoir oublié, à savoir, que dans un pareil jour il n'était point permis de chanter des chansons profanes.

La patience, on a déjà pu s'en convaincre, n'était point le caractère distinctif de notre voyageur de France, et comme il était de ces gens qui n'aiment à recevoir de leçon de personne, alors même qu'ils se sentent dans leur tort, il se remit incontinent à chanter *la Faridondaine,* en donnant à sa voix toute son extension. Le dévot accompagnateur dont nous avons parlé ne voulut apparemment pas demeurer en reste, car on entendit aussitôt une voix, devenue dès lors grave et sonore, entonner le *Kyrie eleison*, qui fut impitoyablement débité d'un bout à l'autre, sans le moindre temps d'arrêt.

De son côté, le lieutenant aux gardes de Sa Majesté le roi d'Espagne, troublé jusqu'au fond de l'âme, n'avait jugé rien de mieux à faire que de réciter ses patenôtres, ne doutant pas que le ciel ne finît par intervenir dans

cet étrange duo par la voix de son tonnerre; mais soit que le temps fût trop froid pour un pareil phénomène, soit plutôt encore que le jeune Français subît involontairement l'influence somnifère résultant à la fois d'un chant d'église et de la succession instantanée d'une atmosphère humide et glacée à la chaleur du foyer devant lequel il se trouvait, sa voix d'abord claire et retentissante s'assourdit sensiblement et devint à peine perceptible, sa tête vacilla sur ses épaules, ses paupières s'appesantirent, et il finit par se laisser tomber tout de son long et profondément endormi sur le banc de chêne où il s'était assis.

A cet instant quelques sarments demeurés intacts dans un coin de l'âtre ayant pris feu, une assez vive lueur se répandit dans la salle, et l'on put distinguer parfaitement le chanteur de psaumes agenouillé dévotement dans un coin et faisant le signe de la croix. C'était un homme grand, sec et jaune, de cinquante-cinq à soixante ans, autant qu'on en pouvait juger malgré son attitude, et d'une extrême maigreur. Son visage long

et pâle empruntait à sa large moustache grise, relevée en croc de chaque côté de la bouche, ainsi qu'à l'épaisse royale qui se dessinait en pointe au bas de son menton, un caractère encore plus anguleux s'il est possible, et deux sourcils profondément accusés y ajoutaient une gravité peu commune ; sa peau avait les apparences du parchemin. Il était vêtu du costume sombre et sévère longtemps en usage sous les rois de la maison d'Autriche, jusques et y compris le triste Charles II. Ce costume consistait en un justaucorps de gros drap noir avec une cape de même étoffe, et un col de toile de Hollande dépourvu de toute espèce de dentelle et rabattu sur les épaules. Ses jambes étaient couvertes de vulgaires bas de laine noir, avec des souliers à bouffettes qui dissimulaient mal deux grands pieds des plus plats du monde, deux pieds dignes du dernier porteur de chaise de Madrid. Enfin, et pour compléter ce costume, une rapière de dimension gigantesque était appendue sur la hanche gauche de ce personnage.

Dans le mouvement que fit en se signant

le dévot chanteur, ses cheveux, qui retombaient en longues mèches grasses et plates sur ses épaules, s'écartèrent et laissèrent apercevoir à son cou l'ordre de la Toison d'or. A la vue d'un insigne qui ne pouvait appartenir qu'à l'un des plus grands seigneurs du royaume, le lieutenant aux gardes tressaillit, et portant la main à son chapeau, qu'il avait jusqu'alors gardé sur sa tête, il s'empressa de le retirer. L'homme à la Toison le regarda durant quelques instants avec une attention profonde ; puis, se levant en quelque sorte tout d'une pièce et marchant droit à lui :

— Don Felipe Amenzaga, lui dit-il, je suis donc bien changé depuis la bataille d'Almanza, que vous ne me reconnaissez pas ?

— Sang du Christ ! s'écria le lieutenant, je ne me trompe pas, c'est bien l'illustre don Alvarez de Bazan, marquis de Santa-Cruz, qui est là devant moi !

Le chanteur de psaumes posa l'index de sa main gauche sur le bord de ses lèvres, pendant que de la main droite il désignait

le jeune Français toujours étendu tout de son long sur le banc de chêne.

— Il dort, dit Amenzaga.

— C'est bien, maintenant nous pouvons parler.

II

Un chant aragonais.

— Pardonnez-moi, Excellence, reprit vivement Amenzaga, pardonnez-moi de ne vous avoir pas reconnu tout d'abord. Songez-y, sept années écoulées depuis cette mémorable victoire d'Almanza, dont l'honneur vous revient en grande partie, M. de Berwick l'a dit, sept années, pendant lesquelles nul n'a plus entendu parler de vous, nul ne vous a vu... Oh ! vous devez comprendre,

Excellence, que je suis excusable. Laissez-moi donc d'abord bénir le hasard d'une pareille rencontre, puis, si vous le permettez, j'oserai vous demander quelle cause vous a retenu, durant ces sept années, éloigné des armées et des conseils du roi, ainsi que de la cour, où votre place était si bien marquée à tant de titres.

A ces derniers mots, un éclair brilla dans les yeux caves du vieux capitaine, et je ne sais quelle rougeur monta jusqu'à son front, dont les rides apparurent plus saillantes que jamais.

— Quelle cause, s'écria-t-il, quelle cause m'a éloigné de la cour? Et c'est un Castillan qui le demande! Mais qu'irait donc faire à cette cour don Alvarez de Bazan, marquis de Santa-Cruz, alors que tout est changé dans le noble royaume des Espagnes et des Indes; alors qu'au lieu des Medina Sidonia, des Terra-Nova, des Albuquerque, on trouve auprès du monarque des Chalais, des Bournonville, des Orry, que sais-je? tous ces noms français qui, rien qu'en passant sur ma langue, la brûlent comme du feu; alors

qu'une Française, usurpant le titre vénéré de *camarera mayor*, trône à l'Escurial et au Buen-Retiro, distribue les emplois et les grâces à ses créatures, s'arroge le titre d'Altesse, qui jusqu'ici n'avait appartenu qu'aux infants, et ose se montrer les bras et le sein nus dans ces palais où toutes ses devancières avaient su maintenir, pour la plus grande gloire des dames espagnoles, le sévère costume de *las delcazas reales*? Qu'est-ce qu'une monarchie où le grand écuyer n'est plus là pour ouvrir et fermer la portière du carrosse royal, où le souverain se couche sans que le grand maître lui donne la chemise, où il peut s'habiller sans que le sommelier de corps soit présent, où le premier venu peut toucher au *brasero*? Il eût fait beau voir, par Notre-Dame! que les choses se fussent passées ainsi sous le feu roi! Et vous vous étonnez de ne me point voir à la cour, seigneur Amenzaga? Non, non, jamais je n'y reparaîtrai tant que la Française y restera, la Française que je hais, la Française qui a mérité cent fois d'être brûlée dans un auto-da-fé, avec le san-benito en tête, et tous ses ro-

mans, toutes ses poésies, tous ses vêtements de France à ses pieds pour alimenter le feu !

— Excellence, reprit après une pause le lieutenant aux gardes, je ne suis pas encore assez âgé pour avoir vu toutes ces belles choses dont vous parlez, et je veux croire avec vous qu'avant que la maison de Bourbon fût appelée au trône par le testament du feu roi Charles II, notre Espagne était plus heureuse et plus florissante ; mais ce que je puis vous certifier, c'est que le roi Philippe V n'est ni moins brave ni moins bon chrétien que tous ses prédécesseurs.

— Qui vous dit que j'en doute? Lorsque M. de Berwick est venu me trouver dans ma châtellenie et qu'il m'a demandé le secours de mon épée en faveur du roi Philippe V contre l'archiduc, son compétiteur, ai-je refusé? Non, je me suis empressé d'accourir, et le ciel a voulu, dans sa bonté, que je me trouvasse à la victoire d'Almanza. Peu s'en est fallu, vous le savez peut-être, que ce jour, qui assura à tout jamais sur la tête de Philippe de Bourbon une couronne jusqu'alors chancelante, ne fût le dernier de mes jours.

J'avais reçu dans le combat mainte blessure, et il fallut me rapporter dans ma tente, couvert de sang et de poussière. J'y demeurai quelque temps entre la vie et la mort; mais Dieu me vint en aide et je fus sauvé. Lorsque enfin je pus me traîner hors de mon lit de douleur, mon premier soin fut de me rendre auprès du roi, du roi qui me devait peut-être quelque reconnaissance. La famille royale avait repris possession du palais de l'Escurial. C'est là que je me fis conduire, et, bien que plusieurs années se oient écoulées depuis lors, le souvenir que j'évoque est toujours vivant dans ma mémoire comme s'il s'agissait d'hier ou de ce matin même.

J'entre dans le palais, et d'abord, chose étrange! bien que j'eusse fait annoncer ma visite, le grand maître ne vient point à ma rencontre, ainsi que c'était son devoir à l'égard d'un grand d'Espagne de la première classe, d'un membre de l'illustre maison de Bazan... Bien plus, lorsque j'arrive au bas des degrés, mes yeux cherchent en vain les hallebardiers de la garde du roi,

qui, selon l'antique usage, auraient dû se rassembler pour me faire honneur. Triste et surpris, je m'avance jusqu'à la porte de l'appartement du roi.

Il y avait foule : les grands d'Espagne, les titrés étaient tous là, pressés comme en un jour de couverture. Sur toutes les poitrines brillaient les ordres glorieux de la Toison, de Saint-Jacques ou d'Alcantara. Impatient de parvenir jusqu'au monarque, je me fraye à grand'peine un passage. En ce moment une porte s'ouvre, et par un mouvement spontané, toute cette foule se découvre avec respect. Les grands eux-mêmes, oublieux des prérogatives de leur rang, demeuraient tête nue.

Seul, au milieu du vertige général, je veux rester fidèle à l'auguste coutume de mes pères; mais vingt voix me crient aussitôt : « Chapeau bas! chapeau bas! » et sans que j'aie eu le temps de me reconnaître, je me trouve également tête nue, moi qui ne m'étais jamais découvert que devant Dieu. Puis ces paroles viennent retentir à mon oreille comme dans un rêve : « Soyez le bien-

venu, marquis de Santa-Cruz, je suis aise de vous voir au nombre de mes courtisans. » Ces paroles, ce n'était point le roi qui me les adressait, ce n'était point la reine, c'était une femme que je ne connaissais pas.

Étonné, je m'écrie : « Le roi m'attend, il m'a fait dire qu'il me recevrait... où est le roi? Je veux voir le roi! » Le roi ne saurait vous recevoir aujourd'hui, me répond, avec un accent français bien caractérisé, une façon d'écuyer qu'on m'a dit depuis lors se nommer d'Aubigny; mais inclinez-vous et rendez grâce à Son Altesse, qui a daigné vous recevoir à sa place. » Son Altesse! quelle pouvait être cette femme à laquelle on osait ainsi, dans le palais même de l'Escurial, attribuer un titre qui n'appartient qu'aux seuls infants d'Espagne?...

Tout à coup, les tambours battent aux champs, et un cri, répété par mille voix, s'élève, un cri dont l'écho séditieux, infâme, dut aller retentir jusqu'au fond du Panthéon, où les ossements de Charles-Quint et de Philippe II frémirent sans doute d'indignation. Ce cri, que Dieu me pardonne de le répéter,

était : « Vive la princesse des Ursins ! » Oui, seigneur Amenzaga, c'était cette Française, doublée d'Italienne, qui s'en venait insolemment recueillir l'hommage de tous ces grands, de tous ces nobles, réduits par elle au rôle de vassaux. Et le roi l'avait permis!... Oh ! maintenant, vous étonnerez-vous encore si, à partir de ce moment, tout lien s'est trouvé rompu entre la cour d'Espagne et la maison de Bazan, et si j'ai rengainé mon épée, alors qu'il ne s'agissait plus de combattre pour le service du roi, mais bien pour l'instrument, l'âme damnée, la servante de la veuve Scarron, maîtresse de Louis XIV ?

— Prenez garde, Excellence, reprit vivement et à voix basse Amenzaga, nous ne sommes pas seuls ici.

Et en même temps le lieutenant aux gardes désignait du doigt à son interlocuteur la forme humaine étendue à peu de distance d'eux sur un banc de chêne, et qui avait fait un mouvement. Mais, sans s'inquiéter autrement de cet incident, le marquis repartit avec violence :

— Que m'importe ! Quand ce serait le roi

en personne, il faudrait bien qu'il m'entendît, et j'autorise quiconque à lui reporter mes paroles, à lui comme à la favorite elle-même ; et si l'on refuse d'y ajouter foi, j'irai moi-même au palais, et là, devant tous les grands, tous les nobles assemblés, je les répéterai à haute voix, puis j'ajouterai qu'il n'y a qu'un moyen de sauver la monarchie agonisante et d'empêcher notre beau royaume des Espagnes de devenir une province de la France, c'est d'en chasser la princesse des Ursins.

— Beaucoup ont tenté l'œuvre, Excellence, et tous ont échoué. Souvenez-vous des deux d'Estrées, le cardinal et l'abbé, de MM. de Noailles et d'Aguilar, de monseigneur le duc d'Orléans lui-même. Ceux-là avaient bien compris que pour accomplir une pareille tâche l'habileté était préférable à la violence, car c'étaient de profonds politiques, et les trames qu'ils avaient ourdies pour perdre madame des Ursins étaient si savamment combinées qu'il semblait impossible qu'elle s'en tirât ; et pourtant elle a su déjouer tous leurs efforts ; bien plus, la faveur dont elle jouit

s'est consolidée par toutes les tentatives qu'on a faites pour l'en déposséder. On disait qu'elle n'était redevable de son crédit et de son autorité qu'à la protection de la reine : la reine est morte le mois passé, et madame des Ursins est toujours toute-puissante... que dis-je! plus puissante encore que jamais. Renfermé par ses soins dans le palais de Médina-Cœli, le roi, en proie à une sombre mélancolie, ne voit plus absolument que ceux qu'il plaît à madame des Ursins d'admettre auprès de lui, et le nombre en est fort restreint. On les nomme les *recreadores* du roi. Quant à madame des Ursins, sous le titre de gouvernante du prince des Asturies (car il n'y a plus de camarera mayor depuis qu'il n'y a plus de reine , c'est elle qui distribue toutes les grâces, tous les emplois. Elle est premier ministre , général en chef, que sais-je? et s'il lui prenait fantaisie d'être pape, je gage qu'elle y parviendrait. Les lois qui régissent la nature semblent ne pas exister pour elle. Savez-vous , Excellence , qu'en dépit des années elle est toujours d'une merveilleuse beauté ?

— Cela vous étonne?

— Eh! mais il me semble qu'on pourrait être étonné à moins.

— Pour moi, je ne le suis point du tout. Bien plus, ce que vous me dites là ne fait que me confirmer encore davantage dans mon opinion... Je ne sais si je devrais parler de cela le jour anniversaire de la mort du Sauveur.

— Dites toujours, Excellence. J'ai entendu souvent répéter au révérend père Robinet, confesseur du roi, l'adage suivant : « Si vous ne pouvez agir, parlez, il en restera toujours quelque chose. »

Le marquis se signa, puis il ajouta, cette fois à voix basse :

— Croyez-vous à l'intervention de l'esprit malin dans les choses de ce bas monde?

Le lieutenant aux gardes pâlit et baissa la tête d'une façon affirmative, non sans avoir jeté au préalable un regard furtif sur le Français endormi.

— N'avez-vous jamais entendu parler de certains personnages qui, sous l'influence de quelque passion coupable, l'amour, l'am

bition, la haine, avaient contracté avec le démon un pacte infernal ?

A cet instant, comme si les éléments eux-mêmes eussent voulu donner aux paroles du vieux capitaine une éclatante confirmation, la tempête redoubla de fureur, et le vent, s'engouffrant avec violence dans la salle, vint disperser avec un bruit lugubre les cendres du foyer, qui volèrent sur les habits et sur le visage des deux interlocuteurs.

Amenzaga ne put se soustraire à l'influence qu'exerce toujours en pareil cas sur les gens superstitieux le désordre des éléments, et ce ne fut pas sans trouble qu'il balbutia :

— On le dit.

— Lorsqu'on a conclu un pareil pacte, il devient loisible, durant un espace de temps déterminé, de violer toutes les lois divines et humaines et d'exercer sur telle ou telle personne une invisible fascination ; car, en même temps qu'on emprunte à l'ange déchu une part de son pouvoir, on reçoit de lui une part de ses perfides attraits ; alors, le sang se fige dans les veines et l'on n'a plus

qu'une existence toute factice ; alors on ne vieillit plus, mais, vivant, on est déjà mort, et l'on appartient corps et âme à Satan.

— Pensez-vous donc qu'il en soit ainsi de la princesse des Ursins?

— Je le jurerais. Une personne qui avait connu cette femme en Italie il y a vingt-cinq ans, du temps de son second mari, le vieux prince de Bracciano, et qui ne l'avait pas revue depuis lors, a déclaré, en sortant d'une audience qu'elle lui avait accordée, n'avoir trouvé en elle aucun changement. Croyez-moi, seigneur Amenzaga, le pacte existe, et c'est pour gouverner l'Espagne à sa guise que la princesse des Ursins s'est vendue corps et âme à Satan. Dieu veuille qu'elle ne vous entraîne pas à sa suite au fond de l'enfer!

Au moment où ces dernières paroles étaient prononcées, un éclat de rire retentit à côté d'eux. Les deux interlocuteurs portèrent à la fois avec surprise leurs regards sur le rieur, qui n'était autre que le jeune gentilhomme français toujours endormi, au moins en apparence. La tempête

avait cessé depuis quelques instants, et le soleil qui, après avoir percé les nuages, commençait à s'introduire à travers le treillis de fer des étroits soupiraux par lesquels la posada recevait à la fois l'air et la lumière, illuminait d'un joyeux reflet le visage du dormeur.

Le marquis de Santa-Cruz se pencha vers lui d'un air soupçonneux et menaçant, et il y eut un silence, silence troublé tout à coup par les sons d'une mandoline qui retentirent en dehors de la posada, et auxquels vint se marier une voix d'un timbre éclatant. Cette voix avait entonné le chant national des Aragonais, ce chant funeste qui devait plus tard, à un siècle de distance, provoquer tant de funérailles dans les rangs de notre armée, à l'époque si douloureusement mémorable du siége de Saragosse.

La Vierge est bonne Aragonaise,
Écoutez sa chanson :
« Je ne veux pas être Française,
« Plutôt mort ou prison. »
La Vierge est bonne Aragonaise,
Victoire à l'Aragon !

Le vieux capitaine tressaillit, ses yeux

caves étincelèrent, et une larme d'enthousiasme vint perler sur sa moustache grise, pendant qu'il étreignait convulsivement entre ses doigts la poignée de sa rapière ; puis se levant :

— Voici le temps qui se remet, dit-il ; le terrible vent que nous avons eu a dû balayer les chemins, et je vais en profiter pour continuer mon voyage. Il faut que j'aille coucher ce soir à Ariza, afin de pouvoir être rendu pour le jour de Pâques à Saragosse, où je vais faire mes dévotions à Notre-Dame-del-Pilar. Que Dieu vous garde, seigneur Amenzaga, et qu'il délivre l'Espagne de la princesse des Ursins !

Ayant ainsi parlé, M. de Santa-Cruz tendit la main à son ancien compagnon d'armes, et, prenant congé de lui, il se dirigea vers la porte de la salle ; mais comme il atteignait le seuil, quelqu'un se trouva devant lui et lui barra le passage. En même temps, une voix s'écria en pur espagnol, mais avec un accent français bien prononcé :

— Pardonnez-moi, Excellence, de vous déranger un moment, j'aurais deux mots à

vous dire en particulier, avant que vous quittiez cette posada.

Celui qui venait de prononcer ces paroles n'était autre que le jeune cavalier aux cheveux blond cendré, aux yeux brillants, au visage railleur, qui avait paru si profondément endormi.

— Qu'est-ce ? que voulez-vous de moi ? répondit Santa-Cruz sans se départir de son imperturbable gravité ; je suis pressé.

— Je le sais, dit le jeune homme en souriant ; aussi je ne veux pas vous prendre beaucoup de temps, et vous pouvez être tranquille sur ce point. M. le marquis de Santa-Cruz, savez-vous qui je suis ?

— Non pas, et je n'ai nul besoin de le savoir.

— Oh ! si fait ! si fait ! je suis le vicomte de Gondreville, cornette des gendarmes de la garde du roi Louis XIV. Mon père, mort très-jeune, avait le même grade. J'ai un oncle maternel maréchal de France. Pensez-vous que je sois de bonne maison ?

— Je le crois puisque vous le dites ; mais au fait et dépêchons. Que voulez-vous de moi?

— Oh! mon Dieu ! la chose la plus simple du monde. Je viens vous demander, avant votre départ pour Saragosse, de me faire l'honneur de vous couper la gorge avec moi. Cela vous surprend ?

— En aucune façon, car je songeais justement à vous faire la même proposition.

— Eh! mais, d'honneur! voilà une affaire qui s'arrange à merveille ; un Français n'eût pas mieux répondu. M. le marquis de Santa-Cruz, vous avez mon estime.

— Ah çà! s'écria Amenzaga stupéfait, vous voulez donc vous battre avec tout le monde, seigneur? Vous oubliez sans doute que vous êtes déjà engagé vis-à-vis de moi?

— Oh! non pas, mon gentilhomme, non pas; mais vous comprendrez sans peine que le général doit passer avant le lieutenant aux gardes. Chacun son tour, pardieu! Et quand j'aurai fini avec M. le marquis, je serai tout à votre disposition.

—Mais si M. le marquis venait à vous tuer?

— Soyez tranquille, seigneur Amenzaga, je suis homme, en ce cas, à revenir de l'autre monde pour faire votre partie.

Le lieutenant aux gardes hocha la tête avec une expression de méfiance encore plus prononcée que jamais. Quant à Gondreville, se tournant du côté de Santa-Cruz :

— Maintenant, ajouta-t-il avec un sourire qu'Amenzaga trouva vraiment diabolique, permettez-moi de vous exposer en peu de mots les motifs de ma démarche, car enfin il faut toujours un motif quelconque, même pour se battre. Voici le mien ; vous me direz ensuite le vôtre, si cela peut vous être agréable. Je suis l'agresseur, et je dois commencer. Tout à l'heure, vous vous êtes exprimé en termes qui m'ont choqué sur le compte d'une personne que j'honore et respecte de toute mon âme, bien que je n'aie pas encore l'avantage de la connaitre ; une personne que madame de Maintenon, mon auguste protectrice, estime et chérit, entendez-vous, M. le marquis? Or, avant d'entrer en Espagne, j'ai fait vœu de couper les deux oreilles à quiconque dirait du mal de madame des Ursins, si j'avais affaire à un manant, et la gorge si j'avais affaire à un gentilhomme. Vous êtes gentilhomme

et d'illustre maison, moi aussi; cela se rencontre au mieux. Maintenant, votre motif, à vous?

— J'en cherchais un justement, vous venez de me le fournir. Tout ami de madame des Ursins est mon ennemi mortel.

— Pardieu! voilà qui est ravissant. Or sus, dégainons. Monsieur que voici (et le vicomte de Gondreville désigna Amenzaga d'une main, pendant que de l'autre il tirait son épée du fourreau), monsieur que voici voudra bien nous servir de témoin à l'un et à l'autre. En garde! M. le marquis, en garde!

Santa-Cruz, toujours impassible, n'articula pas une seule parole; mais ayant fait signe à Amenzaga pour que celui-ci l'aidât à dégrafer sa cape, qui pouvait l'embarrasser dans ses mouvements, il tira à son tour du fourreau sa longue rapière, et se mit en devoir d'en éprouver la lame pendant qu'il marmottait tout bas une oraison.

Ces divers préparatifs s'accomplissaient avec tant de lenteur et de solennité que le jeune vicomte de Gondreville, après avoir

donné quelques signes d'impatience, finit par se croiser les bras, en chantonnant entre ses dents je ne sais quelle ariette d'opéra. Il faut croire que cette ariette éveilla tout à coup chez le marquis de Santa-Cruz un importun souvenir ; car sa physionomie froide et sévère se plissa, il fronça le sourcil, fit un nouveau signe de croix, et rengaina tranquillement sa rapière.

— Mordieu ! s'écria le jeune vicomte, vous oubliez sans doute, M. le marquis, que j'ai l'honneur de vous attendre ?

— C'est possible, répondit le marquis, mais vous oubliez, vous, que c'est aujourd'hui le vendredi saint, et que ce serait profaner la solennité d'un pareil jour que de le consacrer à un duel.

— C'est juste, dit Amenzaga, il faut remettre cette partie. Nous sommes chrétiens, nous.

— Qu'est-ce à dire ? repartit vivement le vicomte. Prenez-vous donc un duel pour une simple partie de plaisir dans vos Espagnes ? Par la sambleu ! nous n'en sommes pas encore arrivés à ce point en France,

et s'il n'est point de mise d'aller à la noce ou à la comédie un vendredi saint, je ne pense pas qu'on puisse choisir un meilleur jour pour mourir. Qui sait si cela ne doit pas arriver aujourd'hui à l'un de nous trois? Rassurez-vous, M. le marquis, s'il y a péché dans cette affaire, je le prends sur moi. Un de plus ou de moins, le bon Dieu n'y regarde pas de si près, quand on est riche. Allons! mordieu! reprenez-moi bien vite votre flamberge, et dépêchons! Vous m'aviez dit que vous étiez pressé.

— En effet, il faut que je parte à l'instant pour Saragosse; mais à mon retour, je serai entièrement à votre disposition partout où il vous plaira, et vous verrez que vous n'aurez rien perdu pour attendre.

Comme le marquis achevait ces derniers mots, l'hôtelier, attiré sans doute par le bruit qui se faisait dans la salle basse, se présenta sur le seuil de la porte, et le marquis, l'ayant aperçu, ajouta :

— Tu arrives à propos pour recevoir mes ordres. Fais atteler sur-le-champ les mules à mon carrosse, et qu'on prévienne ma fille!

Un sourire passablement narquois vint errer sur les lèvres de l'hôtelier qui, après avoir tourné les yeux à droite et à gauche, répondit d'un ton paterne :

— Oh ! monseigneur, croyez que c'est un grand déplaisir pour moi de désobliger un voyageur que j'honore et respecte profondément. Je suis tout prêt à prévenir la señora, mais il m'est impossible de vous donner des mules fraîches.

— Qu'est-ce à dire ? interrompit vivement le marquis, dont le flegme parut profondément ébranlé en entendant ces paroles ; est-ce que ces mules sont retenues ?

— Précisément, Excellence. J'ai reçu ordre de n'en disposer que pour la personne qui présenterait une autorisation signée de Son Altesse madame la princesse des Ursins. Avez-vous l'autorisation ? montrez-la, sinon point de mules.

— Malédiction ! s'écria Santa-Cruz ; encore cette femme ! Mais je la retrouverai donc partout sur mon chemin ?

Et il se mit à parcourir la salle en frappant du pied. Le jeune vicomte de Gondre-

ville, témoin de l'incident que nous venons de raconter, s'approcha du malencontreux hidalgo.

— M. le marquis, dit-il, je vous plains de toute mon âme : vous allez vous ennuyer furieusement dans cette méchante auberge. Réfléchissez, de grâce, à cette occasion, s'il ne vous conviendrait pas maintenant d'accepter le passe-temps que j'ai eu l'honneur de vous proposer tout à l'heure. C'est toujours un moyen de passer un petit quart d'heure. Hein ! qu'en dites-vous?

— Je dis... qu'il faut que je parte à l'instant même, entendez-vous? et que de gré ou de force ce misérable hôtelier me donnera des mules, quand je devrais les atteler moi-même. Allons, allons.

En même temps le marquis saisit l'hôtelier au collet, en l'invitant par un geste impérieux à marcher devant lui. Le pauvre hôte avait affaire à forte partie : le marquis était de ces hommes de fer qui, une fois qu'ils ont pris une détermination, ne reculent devant aucun obstacle. Heureusement pour lui, un secours inattendu lui fut offert.

— Halte là ! s'écria le vicomte de Gondreville, je prends cet homme sous ma protection. Tudieu ! M. le marquis, c'est vous qui voulez transgresser les ordres de madame la princesse des Ursins ! Oh ! cela ne se passera pas ainsi, et puisqu'il faut main-forte, me voici. Vous n'aurez point les mules, je m'y oppose !

— Sang du Christ ! je les aurai.

— C'est ce que nous verrons.

— C'en est trop, à la fin, ma patience se lasse, et puisque vous semblez prendre à tâche de m'irriter, soyez donc satisfait ! En garde ! en garde ! défendez-vous, M. le Français.

— A la bonne heure ! palsambleu ! voilà ce qui s'appelle parler, M. l'Espagnol. Ouf ! ce n'est pas sans peine. C'est égal, mieux vaut tard que jamais, allons !

En même temps les deux adversaires croisèrent leurs épées, et don Felipe Amenzaga se signa en tremblant.

III

L'inquisiteur et l'ambassadeur.

— M. le marquis, s'écria Gondreville toujours railleur, parez-moi cette botte-là !

— A votre tour, parez-moi celle-ci, reprit Santa-Cruz toujours grave.

— Eh, eh ! ce n'est pas trop mal, et je vois que j'ai affaire à un adversaire digne de moi. Seulement, je ne suis pas habitué à tant de sang-froid et cela me trouble. Allons, corbleu ! un peu plus de chaleur, s'il

vous plaît, M. le marquis ; voulez-vous que je vous récite un madrigal en l'honneur de madame des Ursins ?

— Prenez garde que je ne vous fasse rentrer ce nom maudit dans le gosier avec six pouces de fer en guise d'entonnoir.

— Diable ! diable ! en êtes-vous bien sûr? En ce cas, gare à l'entonnoir !

En même temps, le vicomte, qui semblait posséder à merveille le grand art de l'escrime, ne chercha plus qu'à désarmer son adversaire ; mais il ne put y parvenir, et, vivement pressé lui-même, il commença à se défendre plus sérieusement, si bien que dans une riposte il atteignit le marquis de Santa-Cruz à la main et lui fit une entaille dont le sang jaillit aussitôt avec abondance.

A ce moment, Amenzaga crut devoir s'interposer, afin que le combat cessât, suivant la coutume, au premier sang. De son côté, le vicomte abaissa son épée ; mais son adversaire d'un geste plein de fierté lui fit signe de la relever, et la lutte recommença cette fois avec un caractère de gravité qu'elle n'avait point eu jusqu'alors. Chacun des

deux adversaires avait compris qu'il avait affaire à forte partie et ne prononçait plus une parole. Chacun des deux mesurait rapidement les éclairs que projetait le fer qui venait se croiser avec le sien, et l'on eût été assez embarrassé de dire ce qui flamboyait le plus, des yeux ou des épées. Pendant ce temps-là le joueur de mandoline avait repris sa chanson :

La Vierge est bonne Aragonaise,
Écoutez sa chanson :
« Je ne veux pas être Française,
« Plutôt mort ou prison ! »
La Vierge est bonne Aragonaise,
Victoire à l'Aragon !

C'était un spectacle étrange et terrible à la fois que celui de cette lutte à mort, dans une misérable salle d'auberge, où le cliquetis du fer venait se marier aux sons de la mandoline, et semblait comme un accompagnement solennel de ce chant aragonais.

Amenzaga suivait avec inquiétude tous les mouvements des deux combattants et levait de temps à autre les yeux vers le ciel, dont l'azur resplendissait à travers les étroits

soupiraux qui éclairaient la salle. Quant à l'hôtelier, pâle et tremblant d'effroi, il avait été obligé de s'appuyer contre un angle de la muraille, car ses jambes paraissaient lui refuser tout service.

Tout à coup, un cri étouffé se fit entendre, puis à ce cri succéda le bruit de la chute d'un corps sur le pavé. Le vicomte de Gondreville venait d'être frappé en pleine poitrine, et le sang, qui sortait à flots de sa blessure, inondait déjà ses vêtements.

Au cri du jeune gentilhomme, la porte de la salle s'entr'ouvrit, et l'on vit apparaître, sous les plis ondoyants d'une mantille noire, la plus charmante tête de jeune fille qu'il soit possible d'imaginer, une tête brune et rêveuse où venaient se fondre, avec les fraîches couleurs de la rose, ces belles teintes orangées de la nature méridionale qui rappellent les vierges du Généralif et de l'Alhambra. Amenzaga tressaillit, et un moment il oublia le terrible spectacle dont il venait d'être le témoin ; un moment, fasciné par ce merveilleux épanouissement de la vie, de la jeunesse et de la beauté sur un front de dix-

huit ans, il ne vit pas qu'à ses pieds commençait déjà une agonie. C'est que jamais jusqu'alors il n'avait contemplé tant de grâces et d'attraits réunis.

Après un regard timide et plein d'angoisse lancé dans l'intérieur de la posada par deux grands yeux dont de longs cils noirs avaient peine à tempérer l'éclat, la jeune fille, un moment indécise, fit quelques pas en avant; puis obéissant tout à coup à cet admirable instinct de tendre compassion et de charitable assistance que Dieu a placé dans le cœur de toutes les femmes, elle se précipita auprès du blessé, dont elle chercha à étancher le sang avec son mouchoir.

Pendant ce temps-là, le marquis de Santa-Cruz s'était mis tranquillement en devoir d'essuyer sa rapière ensanglantée, puis la rengainant dans le fourreau :

— Ma fille, s'écria-t-il en s'adressant à la personne qui venait d'entrer, laissez de pareils soins au chirurgien, qui s'en acquittera beaucoup mieux que vous et qu'il faut envoyer querir à l'instant même. Maintenant, rien ne nous retient plus ici. Holà ! l'hôte,

holà ! fais vite atteler les mules à mon carrosse. Eh bien, maudit hôtelier, ne m'as-tu pas entendu ?

L'hôte, plus mort que vif, appela l'un de ses valets, auquel il parla à voix basse, puis se laissant tomber aux genoux du marquis :

— Excellence, balbutia-t-il, je suis prêt à vous obéir ; mais au nom de tous les saints du paradis, ayez pitié d'un pauvre diable qui sera bien certainement pendu pour avoir désobéi à madame la princesse des Ursins.

— Ah ! c'en est trop ! fais ce que je t'ai dit, ou sinon...

Comme le marquis de Santa-Cruz parlait ainsi, l'on entendit au dehors de la posada le galop précipité d'un cheval qui s'arrêta à la porte, et presque au même instant, un courrier botté, éperonné, et le fouet à la main, entra dans la salle basse où tous nos personnages étaient réunis.

— Alerte ! alerte ! s'écria le nouveau venu en faisant claquer son fouet, les mules sont-elles prêtes? Allons, vite, dépêchons, car je ne précède mon maître que de quelques minutes.

— Les mules! murmura l'hôte d'une voix à peine articulée et en jetant sur l'austère et lugubre visage du marquis un regard effaré.

— Eh bien, oui, les mules! reprit le courrier; qu'attendez-vous donc pour me servir? Ah! dame, c'est que mon maître n'a pas le temps d'attendre, lui; mais, j'y songe, ajouta-t-il en tirant un parchemin de sa ceinture, vous vous méfiez peut-être de moi; tenez, voici l'ordre écrit de la main de Son Altesse la princesse des Ursins.

— Encore elle! s'écria le marquis; mais c'est donc l'enfer qui s'en mêle! Où est-il, ton maître, courrier? je veux lui parler, à ton maître!

— Miséricorde! s'écria l'hôte tout tremblant; Excellence, est-ce que vous voudriez encore...

— Pardonnez-moi, seigneur voyageur, interrompit aussitôt le courrier, je n'ai pas le temps de bavarder; il faut que j'aille faire préparer l'autre relais. Au surplus, si vous voulez parler à mon maître, vous n'attendrez pas longtemps pour cela, car j'entends déjà

sur la route le bruit de son carrosse. Que Dieu garde Votre Seigneurie! Quant à vous, hôtelier, au lieu de me regarder des pieds à la tête, vous ferez sagement d'aller disposer vos mules incontinent, si vous ne voulez qu'il vous arrive malheur.

L'hôte, qui avait fort à cœur de gagner du temps, arrêta le courrier par le bras.

— Eh! l'ami, lui dit-il, vous ne nous quitterez pas sans m'avoir permis de vous offrir le coup de l'étrier. J'ai là du bon vin d'Estramadure qui raffermit un cavalier sur sa selle que c'est merveille, vous allez voir.

— Impossible, reprit le courrier, j'ai déjà bien tardé; bonjour la compagnie! En route! en route! et vous, l'ami, à vos mules.

En parlant ainsi, il fit claquer son fouet et, sortant précipitamment de la posada, il sauta en selle et reprit le galop.

Pendant ce temps-là, Amenzaga était parvenu, non sans peine, à adosser le blessé contre la muraille, car le vicomte avait perdu connaissance, et la jeune fille dont nous avons parlé, agenouillée auprès de ce dernier, continuait son pieux office en étan-

chant de son mieux le sang qui coulait de la poitrine, lorsqu'un valet entra, amenant avec lui l'unique médecin-chirurgien que possédât, au mois d'avril 1714, le bourg de Xadraque.

L'Esculape mit lui-même un genou en terre et examina avec attention le sujet soumis à son appréciation, puis se relevant brusquement :

— Je n'ai que faire ici, s'écria-t-il, ce gentilhomme n'a pas une heure à vivre, envoyez querir un prêtre.

— Un prêtre ! murmura la jeune fille en abaissant sur le visage de l'étranger, déjà couvert des ombres de la mort, un regard plein d'une compassion profonde ; c'en est donc fait ! il n'y a plus d'espoir.

Au même instant, et comme si Dieu, dans sa miséricorde, eût voulu qu'à défaut des secours temporels que la science humaine refusait au moribond, celui-ci trouvât du moins, à point nommé, dans cette misérable auberge, les secours spirituels, la porte se rouvrit, et un personnage, dont le manteau de voyage ne dissimulait pas entièrement

le costume ecclésiastique, apparut sur le seuil.

— Voilà justement l'affaire, reprit l'hôte.

A ces mots, Amenzaga, qui contemplait lui-même tristement le blessé, tourna la tête et jeta machinalement un regard sur le nouveau venu, puis il tressaillit, ses joues s'empourprèrent, et tout son corps chancela.

— Qu'avez-vous donc? lui dit tout bas le marquis de Santa-Cruz, auquel son trouble n'avait pas échappé.

— Excellence, balbutia Amenzaga, eh quoi! ne reconnaissez-vous pas le personnage qui vient d'entrer dans la posada et qui s'approche en ce moment du foyer?

— Eh bien! non, je ne le reconnais pas.

— C'est... monseigneur le cardinal grand inquisiteur.

A cette révélation, l'hôtelier, qui n'avait pas perdu une des paroles d'Amenzaga, tomba la face contre terre avec tous les signes de la plus vive épouvante. Seul, toujours calme et impassible, le marquis de Santa-Cruz s'approcha du cardinal.

— Monseigneur, lui dit-il, c'est la divine

providence qui vous envoie ici. J'ai eu le malheur, dans un combat singulier, de frapper un gentilhomme étranger qui est là gisant auprès du foyer et qui, s'il faut en croire le chirurgien que voici, est sur le point de rendre l'âme. Serait-ce un effet de votre bonté de vous arrêter quelques instants pour lui administrer les derniers secours de la religion ?

Le grand inquisiteur n'avait pu réprimer un froncement de sourcils en entendant cette allocution. Lorsqu'elle fut terminée, il fixa sur le moribond, qui avait rouvert les yeux et semblait reprendre quelque peu de connaissance, un regard presque farouche, puis il répondit brusquement :

— Je ne puis satisfaire à votre désir. Adressez-vous au curé de l'endroit.

— C'est aujourd'hui le vendredi saint, monseigneur, repartit Santa-Cruz, et avant que le curé de cette bourgade ait quitté l'église où son devoir le retient, ce gentilhomme aura, selon toute apparence, cessé de vivre. Que Votre Éminence ait pitié de lui. C'est une âme à sauver.

— Je vous répète que je ne saurais m'arrêter ici. Je suis descendu seulement pour relayer, et il faut que je reparte à l'instant même. Mon courrier a dû faire préparer les mules qui me sont destinées. Bonjour, messieurs. Deux mots seulement : si vous tenez à la vie, les uns ou les autres, gardez-vous bien d'ouvrir la bouche sur cette rencontre, et oubliez que vous vous êtes trouvés, le vendredi saint de l'an de grâce 1714, sur le passage du cardinal grand inquisiteur. Songez, à cet égard, aux Hébreux qui furent jadis frappés de mort pour s'être servis de leurs yeux, et tremblez que Son Altesse madame la princesse des Ursins, dont je suis le très-humble serviteur, ne se souvienne, en cette occasion, des saintes Écritures.

Ayant ainsi parlé, le cardinal salua l'assistance avec un sourire rempli d'une cruelle ironie, puis il sortit de la salle, et quelques instants après, on entendit le roulement d'un carrosse qui s'éloignait, et les grelots des mules dont le tintement monotone se mêlait au bruit des roues.

Le marquis et Amenzaga demeurèrent comme pétrifiés, se demandant l'un et l'autre intérieurement s'ils n'étaient pas sous l'influence d'un rêve et si c'était bien réellement le cardinal grand inquisiteur qui venait de leur apparaître dans cette posada d'une pauvre bourgade de la Vieille-Castille, un jour de vendredi saint, et s'il n'avait pas pris par hasard fantaisie à l'esprit malin de s'attribuer la forme et les traits du plus grand dignitaire de l'Église espagnole uniquement pour leur faire pièce.

Cependant le blessé respirait toujours, mais un râle sourd, pénible, effrayant, s'échappait de sa poitrine, et l'on eût dit à chaque instant qu'il allait rendre l'âme. On avait envoyé chercher le curé de l'endroit, qu'on attendait avec anxiété, et il était à craindre qu'il n'arrivât trop tard, l'état du moribond empirant visiblement de minute en minute.

Tout à coup des claquements de fouet retentirent à peu de distance, et un nouveau carrosse s'arrêta à la porte de la posada. Un homme en descendit. Celui-là ne portait

point le costume ecclésiastique ; le luxe et la recherche de ses vêtements annonçaient l'homme de cour ; il était d'ailleurs accompagné de plusieurs valets en riche livrée. Il s'approcha du foyer pour se réchauffer, car, bien que le soleil eût reparu sur l'horizon, les torrents de neige et de grêle fondues qui étaient tombés durant toute la matinée avaient singulièrement refroidi l'atmosphère, et contre la bise glaciale qui soufflait du nord-ouest, le carrosse le plus hermétiquement clos était un impuissant rempart.

Quelque besoin que le nouveau venu éprouvât, avant toute chose, de ranimer ses membres engourdis, il n'en remarqua pas moins pour cela le trouble profond empreint sur toutes les physionomies des assistants, et comme il était apparemment beaucoup plus communicatif que le cardinal grand inquisiteur, il fit signe à l'hôtelier de s'approcher.

— Eh bien, drôle, lui dit-il, qu'as-tu donc à me regarder ainsi d'un air effaré ? Rien qu'à te voir, je gage qu'il vient de se passer ici quelque chose d'extraordinaire.

A ces paroles, l'hôte, qui avait présente à la pensée la terrible recommandation du cardinal grand inquisiteur, ne put réprimer un frémissement convulsif et il balbutia en tremblant :

— Pardon, Excellence..., il ne s'est rien passé dans ma posada que de fort naturel... Demandez plutôt à ces cavaliers que voici.

— Oui-da ! reprit le voyageur en promenant ses regards autour de la salle, j'ai fort envie d'envoyer querir l'alcade de ce bourg, afin d'éclaircir ce mystère. Je gage que sa présence ne serait pas inutile ici. Mais qu'est-ce donc que je vois? un blessé! O ciel !... mes souvenirs ne me trompent pas, M. de Gondreville !

En parlant ainsi, le voyageur s'était avancé auprès du vicomte, qui lui-même avait paru se ranimer un peu en l'apercevant et avait même essayé, mais en vain, d'articuler quelques mots. Tout à coup Amenzaga tressaillit de nouveau et s'écria à haute voix :

— Bonté divine ! l'ambassadeur de France ! M. le marquis de Brancas!

— En voici bien d'une autre ! murmura

l'hôte pétrifié. Ah! quelle journée! Seigneur mon Dieu, quelle journée!

— Messieurs, reprit le marquis de Brancas (car c'était bien lui en effet qui traversait en ce moment le bourg de Xadraque), puisque mon nom vous est connu, vous ne vous étonnerez pas si, en ma qualité de représentant du roi de France, je suis prêt à demander à tous ceux qui sont ici présents un compte sévère de la situation dans laquelle je trouve l'un des plus fidèles sujets du roi mon maître...

En même temps, se tournant vers un de ses valets, il se disposait sans doute à lui donner quelques ordres, lorsque le blessé le saisit par le bras, et faisant signe à tous ceux qui l'entouraient de s'éloigner, il se pencha à l'oreille de l'ambassadeur et murmura quelques paroles à peine distinctes, mais, à ce qu'il paraît, parfaitement intelligibles et d'une haute importance pour ce dernier; car il se frappa le front, et ayant serré la main du moribond, il s'élança comme un insensé hors de la posada.

Amenzaga et le marquis de Santa-Cruz

échangèrent ensemble un regard plein de stupéfaction.

Quant à Gondreville, ses yeux mourants s'étaient ouverts, et pour la première fois alors il venait d'apercevoir la jeune fille, qui, muette, immobile, la tête penchée vers lui, dans une attitude de douleur et de deuil, les paupières humides de larmes, semblait un ange du ciel descendu sur la terre pour l'assister à ses derniers moments.

A cette vue, je ne sais quel reste de flamme s'alluma dans son regard morne et vitré. Une rougeur presque imperceptible apparut à la pommette de ses joues pâles et déjà marbrées par le froid de la mort ; il fit un mouvement, mais, épuisé sans doute par l'effort qu'il avait dû faire pour parler à l'ambassadeur, il ferma les yeux et retomba lourdement sur le sol.

Tous les assistants s'agenouillèrent. Aussi bien, le curé de Xadraque arrivait avec le saint sacrement.

Pendant que l'enfant de chœur dont le prêtre était accompagné faisait tinter la funèbre clochette qui annonce aux agonisants

la visite suprême de Dieu sur cette terre, on entendit encore une fois dans le lointain ce refrain mêlé aux sons de la mandoline :

La Vierge est bonne Aragonaise,
Écoutez sa chanson :
« Je ne veux pas être Française,
Plutôt mort ou prison ! »
La Vierge est bonne Aragonaise,
Victoire à l'Aragon !

Au moment où le curé de Xadraque touchait le seuil de la posada, le médecin s'écria en levant les yeux au ciel :

— Il est trop tard.

La fille du marquis tressaillit, car cette parole l'avait frappée au cœur, et elle murmura tout bas comme si elle eût prononcé le répons d'une litanie funèbre :

— Pauvre jeune homme ! déjà !...

IV

La favorite.

Vingt jours environ se sont écoulés depuis les événements dont la posada de Xadraque a été le théâtre. Le mois d'avril touche à son terme. Le ciel est devenu clément, et le soleil commence à darder sur les feuilles naissantes ses plus joyeux rayons. Nous sommes à Madrid, dans le palais du duc de Médina-Céli, situé presque au bout de la ville, vers Notre-Dame-d'Atocha, le plus spacieux et le

plus somptueusement meublé qui se pût rencontrer dans cette capitale, au témoignage du duc de Saint-Simon. C'est là que le roi Philippe V est venu chercher un asile depuis la mort de la reine sa femme, craignant sans doute de rencontrer à l'Escurial, au Retiro ou même dans les jardins d'Aranjuez l'ombre de Louise de Savoie, de sa chère *Saboyana,* comme l'appelaient les Madrilènes.

Dans une grande salle tendue en tapisserie de haute lisse, avec des portières de maroquin rouge rehaussées d'or et d'arabesques gaufrées, se trouvent rassemblés un certain nombre de seigneurs de la cour, tous vêtus de deuil en mémoire de la feue reine, tous la tête couverte en signe du haut rang qui les distingue. Disséminés en plusieurs groupes, ils semblent en proie à la plus vive agitation, et le front sombre, les sourcils contractés, ils échangent ensemble des paroles d'indignation et de surprise. Seul, tête nue, au milieu de cette assemblée de membres de la grandesse, un personnage d'environ cinquante ans, en costume mi-

parti ecclésiastique mi-parti séculier, se tient à l'écart dans un angle obscur de la salle, appuyé contre un fût de colonne que surmonte la statue en pied du cardinal Ximenès. Ce personnage est remarquable à plus d'un titre par la finesse de son regard, par la recherche de sa mise, et même par l'élévation de sa taille, en dépit du soin évident avec lequel il s'efforce de se faire humble, petit et inaperçu ; cependant il observe avec une curiosité mal dissimulée les impressions tumultueuses qui se traduisent sur tous les visages des assistants, et si bas qu'on parle dans la salle, il ne perd pas une seule des paroles qui s'y échangent.

Tout à coup l'une des portières de maroquin rouge se soulève, et l'on voit apparaître, vêtu comme au temps de Philippe II, avec le pourpoint et le manteau de velours noir, surmonté d'une fraise godronnée, les gants à retroussis et la moustache fièrement dessinée en double accent circonflexe, un vieillard de haute stature, au visage pâle et sévère et d'une extrême maigreur. Sur sa poitrine brille l'ordre de la Toison d'or. Il

tient sous son bras un missel armorié et dans sa main droite une épée nue. Dans cet appareil non moins étrange que solennel, le nouveau venu traverse gravement la salle sans accorder un regard à qui que ce soit, et se dirige vers une porte entr'ouverte à travers laquelle apparaissent deux gardes en sentinelle. Pendant que tous les assistants le contemplent avec autant de stupeur que si c'était un fantôme, le duc de la Mirandole, grand écuyer, se détache de l'un des groupes et marchant droit au nouveau venu :

— O ciel ! s'écrie-t-il, le marquis de Santa-Cruz dans le palais du roi ! Que venez-vous faire ici, Excellence, après tant d'années passées sans paraître à la cour ?

— M. le duc de la Mirandole, je vais où le devoir m'appelle. Ne savez-vous point que c'est aujourd'hui, 30 avril 1714, la veille de la fête de saint Philippe, patron de notre roi ?

— Nous le savons tous.

— Eh bien, ce jour-là, durant la messe et le baisemain, l'un des grands du royaume

doit tenir l'épée nue au côté du roi. Cet honneur était autrefois dans la maison d'Oropesa, en vertu d'un édit de Ferdinand le Catholique. La maison d'Oropesa s'est éteinte sous le feu roi Charles II, et, ainsi que cela était prévu dans l'édit, c'est la maison de Gusman qui l'a remplacée pour l'épée. Tant que le duc de Médina-Sidonia, chef de cette noble maison, a vécu, j'ai pu m'abstenir de paraître à la cour, mais aujourd'hui qu'il n'existe plus et que son fils a refusé de prêter foi et hommage au roi Philippe V, c'est à la maison de Bazan qu'il appartient, aux termes de l'édit, de prendre sa place, et j'arrive de Saragosse pour revendiquer mon droit. Ainsi donc, ne me retenez plus; car l'heure de la messe est proche, et il faut que j'aille prendre ma place au côté du roi.

— Demeurez, Excellence, et épargnez-vous ce soin. Vous ne seriez point reçu.

— Qu'est-ce à dire, monsieur?

— On m'a refusé l'entrée, à moi le grand écuyer, qui ai la clef d'or, et à qui, dans le palais du roi, tous les pages doivent obéissance!

— On me l'a refusée aussi à moi! s'écrièrent presque en même temps vingt autres voix qui semblaient n'attendre, pour éclater, que les derniers mots prononcés par M. le duc de la Mirandole; et comme dans une symphonie où, le thème principal étant donné, tous les instruments le répètent à l'envi, avec quelques variations plus ou moins brillantes, plus ou moins mélodieuses, on entendit aussitôt dans la grande salle un chœur des mieux nourris, où s'interrompaient, sur tous les tons de la gamme, les exclamations suivantes :

— Moi, qui suis chevalier de Saint-Jacques!

— Moi, qui suis grand d'Espagne de première classe!

— Moi, dont le bisaïeul était montero mayor!

— Moi, dont la mère a été camarera mayor sous deux reines!

— Moi, qui suis sommelier du corps et dont le roi Alphonse le Sage a fixé les attributions par une loi expresse!

Enfin, une voix qui couvrit instantané-

ment toutes les autres, tant le timbre en était énergique et puissant, s'écria :

— Moi, qui ne suis rien !

Cette voix venait de l'angle de la salle où se trouvait la statue en pied du cardinal Ximenès.

Tout le monde se tut, et déjà plus d'un regard fauve se tournait avec indignation vers le malencontreux stentor qui osait en pareille circonstance se livrer au rôle de plaisant, lorsque le marquis de Santa-Cruz, rengainant son épée, reprit avec beaucoup de gravité :

— Sang du Christ! messieurs, que se passe-t-il donc, pour que le roi Philippe V refuse de recevoir ses loyaux et fidèles les grands d'Espagne la veille de sa fête patronale? Il faut que Sa Majesté soit bien gravement indisposée.

— N'en croyez rien, Excellence, reprit l'un des assistants; j'ai vu tout à l'heure l'Irlandais Hygheus, son premier médecin, qui s'en allait tout joyeux passer la journée à sa maison des champs, le roi lui ayant fait dire qu'il n'avait pas besoin de ses services.

— En vérité, messieurs, dit un autre, il faut qu'il se passe en ce moment quelque chose de fort étrange. Le roi est plus invisible que jamais, et l'on dit même qu'il refuse de voir ses *recreadores*. D'un autre côté, voici quinze jours que M. le cardinal grand inquisiteur n'a officié et que son palais est fermé. Enfin, il paraît que M. l'ambassadeur de France a quitté Madrid précipitamment et sans prendre congé d'âme qui vive. Qu'est-ce que tout cela veut dire?

Comme nul ne se pressait de répondre à ces diverses questions, le personnage à tête nue et en costume mi-parti ecclésiastique mi-parti séculier dont nous avons déjà parlé, quitta son poste d'observation et s'avançant au milieu de la salle :

— Messieurs, s'écria-t-il avec un accent italien fort prononcé, si vous voulez bien permettre à un étranger d'énoncer son humble opinion sur ces graves matières, j'aurai l'honneur de vous faire observer, en premier lieu, que la royauté et la très-sainte inquisition sont les deux institutions les plus respectables qui soient en Espagne,

qu'elles sont intimement unies, qu'elles ne sauraient exister l'une sans l'autre, et que dès lors il est bien naturel que quand l'une se cache l'autre en fasse autant. A soleil nuageux lune nuageuse. En second lieu, suivez bien mon raisonnement, que voulez-vous que fasse un ambassadeur, un ambassadeur de France surtout, dans une cour où il ne peut plus parler ?

— Il faut, interrompit M. le duc de la Mirandole, en avoir une fière rage, pour s'en aller entreprendre un voyage de plus de quatre cents lieues par la pluie, par la grêle, à travers des chemins défoncés par l'hiver et au risque de se rompre vingt fois le cou.

— Ah ! dame, on ne calcule pas tout cela, reprit l'homme à tête nue, quand on a la démangeaison de parler. Vous ne connaissez pas cette maladie-là, vous autres, messieurs les Espagnols.

— Et pour cela, repartit gravement le marquis de Santa-Cruz, nous devons des louanges à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— D'ailleurs, s'écria l'un des assistants, quand on ne peut parler on écrit.

— C'est facile à dire.

— Et encore plus facile à faire. A quoi servent donc, s'il vous plaît, la poste et les courriers ?

— Eh mais, la poste et les courriers servent à faire connaître à ceux qui gouvernent tout ce qu'on a intérêt à leur cacher. Demandez plutôt à Son Altesse madame la princesse des Ursins !

A peine ces paroles venaient d'être prononcées qu'il se fit un vide des plus marqués autour du personnage qui n'avait pas craint de se faire l'éditeur responsable de ce singulier aphorisme en invoquant à l'appui le nom de la favorite. Ce personnage n'était autre, au surplus, on le pense bien, que l'homme à tête nue qui avait expliqué à sa manière le départ de M. l'ambassadeur de France. Tous les assistants se mirent dès lors à chuchoter entre eux d'une façon mystérieuse, et le marquis de Santa-Cruz, se penchant à l'oreille de M. le duc de la Mirandole, lui demanda tout bas quel était cet homme.

— On voit bien, répondit le duc, que vous

êtes absent de la cour depuis longtemps, Excellence ; sans cela, vous eussiez déjà rencontré cet homme ici : c'est l'ancien secrétaire de feu M. le duc de Vendôme. Quand je dis secrétaire, je pourrais bien me servir d'un autre nom ; car s'il a rempli ces fonctions-là auprès du duc, il en a aussi rempli bien d'autres. Il est Italien, originaire du duché de Parme, où l'on prétend qu'il était clerc sonneur dans son village, le village de Firenzuola. On le nomme Alberoni et on le dit abbé, bien qu'il n'y paraisse guère. Il est ici l'agent du duc de Parme ; c'est pour cela qu'il est reçu à la cour : un pauvre souverain et un pauvre agent, comme vous voyez. Au demeurant, c'est le meilleur homme du monde que M. Alberoni, sans souci, sans la moindre ambition, et ayant toujours le mot pour rire.

Au moment où M. le duc de la Mirandole s'exprimait de la sorte, un bruit de pas retentit du côté des appartements du roi, et un nouveau personnage entra dans la salle, la tête baissée. C'était le révérend père Robinet, de la Société de Jésus, confesseur de

Philippe V. Tous les regards se portèrent sur lui avec curiosité, et le marquis de Santa-Cruz ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il se mit en devoir de dégainer de nouveau son épée en s'écriant :

— Je savais bien, moi, que le Roi Catholique ne pouvait, dans un pareil jour, se dispenser de se faire voir aux membres de sa grandesse, et si Sa Majesté a congédié ce matin le médecin du corps, c'était, vous le voyez, messieurs, pour s'abandonner tout entier au médecin de l'âme. N'est-ce pas, mon révérend? Maintenant rien ne s'oppose plus à ce que nous entrions dans la chambre du roi.

— Si fait, répondit le confesseur avec un accent plein d'amertume. Il y a ordre exprès de ne recevoir personne, pas même les *recreadores,* et j'ai dû, après des instances qui ont été vaines, me soumettre à la consigne.

— Quoi! vous-même! reprit le marquis de Santa-Cruz, c'est impossible. Qui a donné cet ordre?

— Quel besoin de le demander, Excel-

lence? C'est Son Altesse madame la princesse des Ursins.

Ici il se fit un grand silence, et chacun porta les yeux autour de soi, comme pour étudier la physionomie de ses voisins. M. de Santa-Cruz mordait sa moustache, et tous les visages étaient devenus plus froids et plus compassés que jamais. L'abbé Alberoni souriait.

Ce fut lui qui le premier se mit en devoir de rompre un silence devenu fort embarrassant pour tout le monde.

— Mon révérend, dit-il en s'approchant du père Robinet et avec une merveilleuse bonhomie, n'auriez-vous point rencontré dans votre chemin M. le contrôleur des bâtiments ?

Sur un signe négatif du jésuite, l'abbé ajouta :

— M. le contrôleur vous cherchait pourtant ce matin, et il paraissait avoir fort à cœur de vous parler. C'est demain la fête du roi, vous le savez, et les ouvriers l'ont chargé de vous demander s'ils doivent travailler comme de coutume à la galerie vi-

trée qui conduit de l'appartement de Sa Majesté à celui de Son Altesse madame la princesse des Ursins. Comme Son Altesse a donné l'ordre qu'on travaillât à cette galerie même les dimanches, vous comprenez, mon révérend, que les ouvriers sont un peu embarrassés à ce sujet.

Le père Robinet, qui jusqu'alors avait tenu la tête baissée et semblait même peu disposé à répondre aux interrogatoires de l'abbé, se redressa tout à coup, et, les lèvres tremblantes de colère :

— Si vous rencontrez M. le contrôleur des bâtiments, s'écria-t-il, vous pouvez lui dire que, puisqu'il veut avoir mon avis dans cette circonstance, mon avis est qu'il faudrait travailler à la galerie même le saint jour de Pâques, même pendant le saint sacrifice de la messe... s'il s'agissait de la détruire.

A cette brusque sortie, tous les assistants échangèrent ensemble des regards remplis d'une stupéfaction profonde. Mais le marquis de Santa-Cruz, sans prononcer une parole, s'approcha du jésuite, et mettant devant lui un genou en terre, il saisit le bas

de sa manche et la baisa avec ferveur. Tous les assistants n'attendaient que ce signal pour obéir à l'irrésistible ascendant qu'exerce toujours une conviction chaudement exprimée, alors surtout qu'elle est un écho des sentiments que chacun nourrit dans son cœur; aussi, l'on s'empressa à l'envi autour du révérend, comme si l'esprit saint venait de parler par sa bouche.

— Le père Robinet a raison, disaient les plus modérés; c'est une honte pour nous de souffrir tous les caprices de la princesse des Ursins. Il faut enfin y mettre un terme, n'est-ce pas, messieurs?

— Sang du Christ! reprenaient les plus exaltés, le moment est venu de nous montrer. Allons trouver le roi, messieurs, et si Sa Majesté ne veut pas nous recevoir, sachons forcer la consigne. Pour moi, je suis tout prêt à demander la démolition de la galerie.

Seul le marquis de Santa-Cruz, absorbé dans une préoccupation profonde, gardait le silence.

— Faisons mieux, s'écria un autre plus

hardi, et réclamons, au nom de tous les membres de la grandesse, le renvoi de la favorite.

— C'est cela! c'est cela! fut-il répondu d'une voix à peu près unanime, à bas la favorite!

— Prenez garde, messieurs, dit vivement Alberoni, ces murs ont des oreilles.

Au même instant, un grand tumulte retentit ; les portes de la salle s'ouvrirent avec fracas; les portières de maroquin rouge se soulevèrent comme par enchantement, et l'on entendit un bruit de hallebardes qui frappaient les dalles. Presque aussitôt, l'on vit apparaître le duc de Bournonville, capitaine des gardes wallonnes, escorté de toute sa compagnie, qui vint s'échelonner en ordre de bataille sur les quatre faces de la salle, enveloppant ainsi toute l'assistance.

Quelques secondes à peine s'étaient écoulées que la princesse des Ursins entrait elle-même dans la salle, ayant à ses côtés le prince de Chalais, son neveu, et le prince de Robecque, l'un de ses plus chauds partisans.

En se trouvant inopinément en présence de la favorite, et surtout en contemplant l'appareil militaire déployé tout autour de la salle dans laquelle ils étaient rassemblés, plus d'un, parmi les assistants, se sentit pâlir, et, jetant à travers les vitres des fenêtres un regard terrifié, crut voir se dresser à l'horizon les sombres créneaux de la tour de Ségovie. Aussi bien la princesse avait l'air profondément pensif et préoccupé ; mais, soit qu'elle ignorât réellement les dispositions particulièrement hostiles que sa présence venait de déranger, soit plutôt qu'elle n'eût voulu, dans cette circonstance, qu'effrayer un peu ses ennemis, et que, Française avant tout, elle ne vît dans tous ces visages de courtisans pâles et troublés que leur côté comique, un sourire effleura ses lèvres, et, saluant l'assistance avec autant de grâce et de majesté que si elle eût vraiment été reine, elle fit signe au duc de Bournonville d'approcher.

Quelques mots furent échangés entre eux à voix basse. A la suite de cet entretien, et sur un ordre du duc, sa compagnie s'é-

branla et quitta la salle. Alors la princesse, ayant toujours à ses côtés MM. de Chalais et de Robecque, se mit en devoir de traverser la salle, en se dirigeant du côté des appartements du roi.

Elle était en grand costume de cour, bien que vêtue de deuil en mémoire de la reine. Plusieurs pages marchaient à sa suite et un petit More tenait la queue de sa robe. C'était même encore à cette époque, et suivant le portrait que le duc de Saint-Simon, l'un de ses ennemis, nous en a laissé, une grande brune avec des yeux qui disaient sans cesse tout ce qu'il lui plaisait, une taille parfaite, une belle gorge, l'air majestueux et un parler des plus agréables. Par un merveilleux privilége qui justifiait jusqu'à un certain point les rumeurs superstitieuses accréditées sur son compte, ses attraits n'avaient point souffert de l'injure des ans. Sous ce rapport, comme peut-être sous plusieurs autres, elle rappelait Diane de Poitiers, Ninon de l'Enclos, madame de Montespan, la duchesse de Mazarin, toutes ces beautés célèbres qui, s'il faut en croire

les témoignages contemporains, ont traversé l'hiver de la vie sans en subir les atteintes, comme si le temps eût craint, en les touchant de son aile, de détruire ses plus charmants ouvrages.

Tous ceux qui entouraient la princesse étaient tête nue, mais le marquis de Santa-Cruz, et à son exemple le duc de la Mirandole, le comte d'Altamire et plusieurs autres, avaient affecté de demeurer couverts. Sans s'apercevoir, au moins en apparence, d'une impolitesse qui trouvait quelque excuse dans les antiques prérogatives de la grandesse, la princesse suspendit sa marche, et s'adressant d'abord au père Robinet, dans lequel son instinct de femme lui avait fait deviner dès longtemps un ennemi mortel :

— Mon révérend, dit-elle en laissant tomber sur lui l'un de ses plus doux sourires, je suis aise de vous voir, car j'ai une nouvelle à vous apprendre. Vous avez demandé au roi d'établir un séminaire à Madrid pour l'éducation des jeunes nobles qui seraient confiés aux bons pères de la Société de Jésus.

Le royaume est pauvre, vous le savez, épuisé qu'il est par les frais de longues guerres; aussi le roi avait cru devoir ajourner cette importante création. J'en ai reparlé à Sa Majesté, qui a bien voulu m'autoriser à donner des ordres à M. Orri (le contrôleur général des finances) pour satisfaire à votre désir. Le roi posera lui-même, la semaine prochaine, la première pierre du séminaire des jeunes nobles.

Le confesseur du roi ne put d'abord réprimer un mouvement de surprise; mais bientôt, maître de lui-même, il s'inclina profondément devant la favorite et répondit d'un ton paterne :

— Altesse, c'est une œuvre sainte dont il vous sera tenu compte là-haut.

— Peut-être, reprit la princesse; mais ici-bas...

Et sans donner au révérend le temps de répondre, elle se tourna vers le duc de la Mirandole, qui venait de hausser les épaules.

— M. le duc! s'écria-t-elle en lui présentant un médaillon qu'elle tenait à la main et qui était enrichi de diamants, le roi n'a

pu vous recevoir ce matin et c'est à son grand regret. Voulez-vous bien accepter, en son nom, ce médaillon, ouvrage d'un de nos plus célèbres peintres de France? En y retrouvant une image fidèle de votre souverain, peut-être vous consolerez-vous de n'avoir pu être admis en sa présence.

En proie à une émotion visible, le duc ne savait trop quel parti prendre. Toutefois, après un moment d'hésitation, il ôta assez gauchement son feutre empanaché. Cédant à l'ascendant irrésistible qu'exerçait la favorite, il porta sa main à ses lèvres en murmurant d'une voix fort peu intelligible :

— Altesse, je suis profondément touché d'une pareille faveur. Sa Majesté ne pouvait, à coup sûr, choisir un plus charmant intermédiaire, et je vous prie de vouloir bien lui en exprimer toute ma reconnaissance.

La princesse sourit, puis elle fit quelques pas en avant et se trouva face à face avec le marquis de Santa-Cruz. Tout le monde devint attentif et l'on eût entendu une mouche voler dans la salle.

— C'est une grande merveille de vous

voir ici, M. de Santa-Cruz, dit la princesse, car il me semble qu'il y a bien des années que le roi est privé de vos services et la cour de votre présence.

— En effet, madame, répondit fièrement le vieil hidalgo en affectant de ne pas se servir du titre d'Altesse qu'il savait avoir été conféré à la princesse des Ursins, il y a sept ans de cela.

— Eh bien! monsieur, vous n'en serez que mieux venu, car vous savez ce que dit l'Évangile à l'endroit des brebis égarées qui reviennent au bercail.

— Oui, madame; mais vous oubliez qu'elles n'y reviennent que quand elles sont bien assurées de ne plus y rencontrer ni le loup ni la louve.

A ces derniers mots, MM. de Chalais et de Robecque portèrent instinctivement la main à la garde de leurs épées; mais sur un coup d'œil de la princesse, coup d'œil accompagné d'un sourire, ils reprirent instantanément une attitude plus pacifique.

— Je suppose, monsieur, reprit en même temps madame des Ursins, que telle a été

votre conviction, puisque je vous retrouve ici. Je n'ai qu'un regret, regret qui sera partagé bien vivement, je n'en doute pas, par tous nos jeunes gentilshommes, c'est que vous soyez venu seul et que vous n'ayez pas amené avec vous votre fille, qu'on dit si belle.

— Madame, la reine est morte, et il paraît qu'il est défendu de pénétrer jusqu'au roi. Pour qui voulez-vous que doña Inez de Santa-Cruz vienne à la cour? Elle n'y reparaîtra que quand nous aurons une reine.

Ces paroles occasionnèrent dans toute l'assistance un frémissement difficile à décrire; mais la princesse, sans paraître s'en apercevoir, repartit avec vivacité :

— Puisse donc Dieu nous en donner une promptement!

Après une pause, elle reprit :

— Est-ce là, M. de Santa-Cruz, tout ce que vous aviez à nous dire?

— Non pas, madame, et vous ne pouvez croire que don Alvarez de Bazan, marquis de Santa-Cruz, se soit dérangé pour si peu.

J'étais venu avec l'intention de voir le roi et de lui parler.

— C'est impossible aujourd'hui. Sa Majesté, tout entière à la juste douleur que lui a causée la mort de la reine, ne veut recevoir personne; mais je me chargerai volontiers de lui rapporter ce que vous aviez à lui dire.

— Veuillez donc rapporter au roi, madame, que j'arrive de Saragosse, où j'ai fait mes dévotions, et que, comme de tout temps dans ma maison on a eu grande foi dans Notre-Dame del Pilar, j'ai cru devoir lui demander trois choses, la priant d'abord de rendre l'Espagne florissante et glorieuse.

— C'est un vœu pour l'accomplissement duquel je serai toujours de moitié avec vous.

— Ensuite, de dessiller les yeux du roi, et enfin de le délivrer de ses ennemis.

— Ces ennemis, quels sont-ils?

— Je n'ai pas encore fini, madame. J'ai pris aux pieds de Notre-Dame del Pilar l'engagement solennel de consacrer à cette œu-

vre mon épée, mon bras et ce qui me reste de sang dans les veines. Avant de partir pour Saragosse, j'avais déjà commencé à remplir mon vœu en plongeant mon épée dans la poitrine d'un gentilhomme français qui avait osé soutenir la cause contre laquelle tout bon Espagnol doit combattre. Voilà, madame, ce que vous pourrez rapporter au roi.

— Il suffit, M. de Santa-Cruz. Je vous ai laissé aller jusqu'au bout, et veux bien, par respect pour votre âge et pour vos anciens services, ne point chercher à débrouiller toutes ces énigmes ; mais il est un fait qu'il m'importe d'éclaircir. Vous avez tué un Français, dites-vous? Ce Français, quel est-il? qu'avait-il fait?

— Madame, si vous êtes curieuse de renseignements sur ce point, vous pouvez interroger don Felipe Amenzaga, lieutenant aux gardes du roi. Il était présent, et vous donnera tous les éclaircissements que vous pouvez désirer.

— Ainsi ferai-je, monsieur, et j'en rendrai compte au roi. De votre côté, vous ferez

sagement de sortir de ce palais et de rentrer dans votre demeure pour y attendre les ordres de Sa Majesté. Vous ne tarderez point à les recevoir.

Là-dessus, elle baissa la tête et demeura quelques instants rêveuse.

Après une pause elle reprit :

— Messieurs, je vais chez le roi. Vous pouvez aller rendre vos devoirs à monseigneur le prince des Asturies. Son Altesse Royale vient de terminer toutes ses leçons et vous attend.

Ayant ainsi parlé, elle reprit sa marche, et se trouva bientôt à l'entrée des appartements du roi. Là, il y eut quelqu'un qu'elle salua d'un signe de tête, en ajoutant d'un ton plein d'une affectueuse familiarité :

— Bonjour, l'abbé, je ne vous avais point encore aperçu.

— Le soleil illumine, répondit aussitôt Alberoni (car c'était lui), mais sans s'inquiéter où tombent ses rayons.

— Oh! vous voulez dire la lune, l'abbé, et une lune à son déclin.

— A la bonne heure, si Phébé veut, avant

de se coucher tout à fait, me choisir pour Endymion.

— Toujours des madrigaux ! Vous ne vous corrigerez donc jamais ? Allons ! taisez-vous ! un homme d'Église qui, à ce titre, devrait être un modèle de gravité ! fi ! fi ! vous dis-je ! vous verrez que vous resterez toute votre vie M. l'abbé, et quand on a votre esprit, on devrait avoir plus d'ambition.

En prononçant ces derniers mots, la princesse des Ursins entra seule dans l'appartement du roi. MM. de Chalais et de Robecque se regardèrent en riant, et l'un d'eux s'écria en haussant les épaules :

— L'abbé, de l'ambition ! En vérité, à quoi songe aujourd'hui Son Altesse ? Elle oublie donc que M. Alberoni n'a eu jamais dans sa vie qu'une seule visée, comme disait feu M. le duc de Vendôme, c'est d'être l'homme de toute la chrétienté qui fait le mieux la soupe au fromage !

L'abbé, qui avait tout entendu, se retourna et répondit gaiement :

— Toujours à votre service, messieurs,

en cela comme en toute autre chose ; mais je vous quitte, il faut que j'aille faire ma cour à M. le prince des Asturies.

Quelques instants après, il rejoignit le marquis de Santa-Cruz , et, se penchant à son oreille :

— Excellence, lui dit-il, si vous m'en croyez, vous profiterez du retour de la belle saison pour aller faire un petit voyage à l'étranger.

— Pourquoi donc, monsieur ? répondit le vieux capitaine avec hauteur ; parce que j'ai dit la vérité ? Apprenez que le mensonge est, comme la peur, un mot inconnu dans la maison de Bazan.

— Alors, M. le marquis, on devrait naître muet dans votre maison.

V

Le courrier de France.

Transportons-nous maintenant dans le cabinet du roi. Au milieu d'une chambre haute de plafond, à solives saillantes sculptées et dorées et dont les fenêtres laissent apercevoir l'extrémité du parc de Buen-Retiro ainsi que le vaste couvent des Dominicains, consacré à Notre-Dame d'Atocha, le roi est seul devant une table recouverte d'un tapis de velours vert à franges d'or. Bien

qu'il soit jeune encore (Philippe V n'avait que trente ans à cette époque), ce n'est déjà plus ce jeune et charmant blondin dont chacun a pu contempler l'effigie au Musée de Versailles , dans ce palais , témoin des jeux de ses premières, de ses plus heureuses années. Il tient sa tête penchée fort en avant de sa poitrine ; son dos est voûté ; son visage est long et pâle ; ses mains , maigres et osseuses, sont abandonnées sur ses genoux , comme si la force lui manquait pour les soutenir ; tout , en un mot , chez cet être lymphatique , porte l'empreinte de la mélancolie et du plus sombre découragement ; tout, à l'exception de deux yeux qui brillent par intervalles d'un éclat fébrile.

Vêtu d'un simple justaucorps de drap noir, avec le cordon bleu par-dessus , qui laisse à peine entrevoir l'ordre de la Toison d'or, attaché à son cou par un ruban rouge caché sous les plis de la cravate, le roi jette alternativement ses regards sur un livre ouvert devant lui et sur une horloge de Boule adossée à un pan de la muraille. Tout à coup une porte s'ouvre et une femme paraît. Le

roi a tressailli et s'est soulevé à demi sur son siége ; ses joues pâles se sont couvertes d'une vive rougeur ; un sourire à la fois plein de douceur et de tristesse est venu errer sur le bord de ses lèvres. La princesse des Ursins est devant lui.

— Enfin, s'écrie-t-il, vous voici donc, princesse ; savez-vous que je commençais à désespérer de vous voir aujourd'hui ?

— Pardon, sire, fut-il répondu, les devoirs de ma charge me retenaient auprès de monseigneur le prince des Asturies ; mais Votre Majesté doit penser que, dans un pareil jour, moins que jamais j'eusse manqué à me rendre auprès d'elle, puisque c'est aujourd'hui la veille de la fête de saint Philippe, son glorieux patron.

— Il est vrai, je l'avais oublié. On ne songe guère aux fêtes quand on est dans le deuil.

— Sire, vos fidèles sujets avaient l'habitude, à pareil jour, de prier pour vous et de se livrer à la joie. Cette fois, ils se contenteront de prier. En ce qui me touche, voulez-vous bien, à cette occasion, recevoir

encore aujourd'hui l'expression de tous les vœux que je forme pour votre bonheur et votre gloire qui sont le bonheur et la gloire de l'Espagne?

— Merci, princesse, merci, repartit le roi en pressant dans ses deux mains celles de la favorite; je sais que de votre part ces vœux sont sincères et que vous n'avez rien épargné vous-même pour les réaliser. Puisse Dieu vous en récompenser! Asseyez-vous là, près de moi, et causons un peu. J'ai besoin de vous voir, de vous parler, car je suis bien triste aujourd'hui, oh! plus triste que jamais.

— Comment avez-vous passé la nuit, sire?

— Comme à l'ordinaire. J'ai peu dormi.

— N'est-ce point un peu votre faute, sire? Aussi, pourquoi vouloir rester toujours renfermé dans ce palais? Savez-vous ce que disent les courtisans? Ils prétendent que c'est moi qui vous retiens ici séquestré, pour empêcher la voix de la vérité de pénétrer jusqu'à vous.

Le roi eut un sourire plein de mélancolie et s'écria en levant les yeux au ciel :

— La voix de la vérité! ne serait-ce pas plutôt, dans ce cas, celle du mensonge?

Puis, après une pause, il reprit :

— Eh bien! princesse, puisqu'il faut que je me fasse voir en public, je sortirai, je vous le promets. Oui, il y a bientôt trois mois que ma Louise est morte, je veux aller la voir. Je veux faire ouvrir son cercueil, pour contempler encore une fois ses traits adorés.

— Ah! sire, renoncez, je vous en supplie, à un pareil projet.

— Pourquoi ne suivrais-je pas l'exemple de mon prédécesseur, le feu roi Charles II? Lui aussi, n'alla-t-il pas visiter dans son tombeau ma belle cousine Louise d'Orléans? C'était une Louise encore. Il est vrai qu'il est mort bien peu de temps après cette visite; était-ce donc un pressentiment?

— Sire, ne parlez pas ainsi, c'est offenser Dieu, qui ne veut pas que les regrets de ses créatures soient éternels. Au lieu de vous livrer à la douleur, à une douleur qui épuise en vous les sources de la vie, que ne cherchez-vous à vous distraire un peu? C'est

aujourd'hui la veille de votre fête, pourquoi ne pas recevoir vos fidèles et loyaux sujets les grands d'Espagne?

— Triste distraction que celle-là, princesse! Ils sont si graves, si compassés! Oh! quelle différence avec la cour de Versailles! Mon Dieu, pourquoi ne suis-je pas encore duc d'Anjou! Pourquoi ne suis-je pas toujours resté dans notre gai, dans notre beau pays de France!

— Eh bien! sire, mandez auprès de vous ceux-là qui peuvent vous parler de cette France que vous aimez tant. Vos *recreadores* ne sont pas loin d'ici. Vous plaît-il que je donne l'ordre d'introduire Chalais et Bournonville?

— Oh! non pas, cela exciterait de nouvelles jalousies. Si je faisais une exception, dans un pareil jour, en faveur de quelqu'un, je lui attirerais aussitôt cent ennemis mortels. D'ailleurs, n'êtes-vous pas auprès de moi, princesse? Votre présence me suffit.

— Prouvez-le-moi donc, en chassant ces vilaines pensées qui vous assiégent continuellement.

— Je vous promets d'y faire mes efforts.

— A la bonne heure! Vous lisiez quand je suis entrée : cela fatigue peut-être Votre Majesté. Je vais, si vous le désirez, continuer la lecture de ce livre à haute voix.

— C'est inutile, princesse. J'ai terminé ce que je voulais lire.

— Qu'était-ce donc?

— Les Psaumes de la pénitence.

— Ah! sire, un pareil choix....

— Vous semble bien étrange, n'est-ce pas, princesse? et pourtant qui, plus que moi, de tous les monarques de l'Europe, a besoin de l'indulgence divine? Que suis-je dans ce royaume des Espagnes et des Indes, dont je me suis laissé mettre le sceptre entre les mains? Un étranger, un usurpateur.

— Vous, sire!

— Oui, l'on a beau dire, cette monarchie n'appartenait pas en propre au roi Charles II, qui n'a jamais eu le droit d'en disposer, puisqu'il n'en avait que l'usufruit. Et pourtant, pour entrer en possession d'un héritage auquel je n'avais aucun titre, j'ai laissé répandre des torrents de sang. Si aujourd'hui

Dieu m'appelait à comparaître devant lui, que lui répondrais-je ?

— Ah ! sire, plût au ciel que tous les pécheurs qui se présenteront devant le souverain juge n'eussent pas la conscience plus chargée que la vôtre, le bon Dieu pourrait supprimer l'enfer et même le purgatoire. Aussi bien, à votre âge, à trente ans, si l'on a commis quelque faute, on a bien le temps de s'en repentir.

— Qui sait? qu'importe l'âge ? Mes frères de Bourgogne et de Berry, dont la naissance avait précédé ou suivi la mienne de si près, ne sont-ils pas tous les deux dans les tombeaux de Saint-Denis ? Ma Louise et sa sœur la Dauphine étaient aussi bien jeunes toutes les deux, et toutes les deux sont mortes. Allez, on ne vit pas longtemps, princesse, quand on est de sang royal, et si le roi de France, mon auguste aïeul, n'a pas suivi, sous ce rapport, la loi commune, il ne faut pas lui envier ce privilége, à lui qui a mené dans sa vie tant de deuils.

— Sire, que Dieu, qui est maître de nos jours, conserve longtemps les vôtres ! Mon-

seigneur le prince des Asturies a sept ans à peine, et il a encore grand besoin de son père avant d'être appelé à lui succéder. Sans doute l'Espagne est tranquille, mais Barcelone n'est point encore soumise, le drapeau noir flotte toujours sur ses murailles. Amenzaga, que j'avais envoyé porter les instructions de Votre Majesté à l'armée de siége, est de retour. Je l'ai vu ce matin, et il m'a donné, je dois vous le déclarer, sire, d'assez fâcheuses nouvelles.

— Je le sais, je l'ai vu aussi. Il paraît que les troupes étaient entièrement démoralisées, et que si le roi de France ne nous venait promptement en aide et ne pressait l'arrivée du corps d'armée qu'il a promis pour réduire la place, il faudrait lever le siége. Cela est triste, mais ce sera du moins du sang épargné, et l'on n'en a déjà que trop répandu pour ma cause.

— Puissions-nous, sire, n'être pas réduits à lever le siége de Barcelone! Un pareil acte deviendrait le signal d'une insurrection générale dans la Catalogne et peut-être même dans tout le royaume? Déjà des avis

sûrs qui me sont parvenus m'informent de sourdes menées de la part des mécontents. Croyez-moi, sire : d'ici à peu de temps il peut se faire que vous soyez dans l'obligation de monter à cheval et de remettre l'épée à la main pour conserver votre couronne. Si une pareille extrémité venait à se présenter, ne voudrez-vous pas prouver encore une fois à vos sujets, que dis-je, à l'Europe entière, que vous êtes le petit-fils de Louis XIV ?

A ces derniers mots, un éclair brilla dans les yeux du roi, et il redressa la tête comme s'il eût éprouvé une commotion électrique. A ce moment on frappa à la porte du cabinet. La Roche, le valet de chambre du roi, parut. Ses traits portaient l'empreinte d'une vive émotion.

— Qu'est-ce donc ? s'écria Philippe V avec un léger mouvement d'impatience ; n'ai-je pas dit que je voulais être seul ?

— Pardonnez-moi, sire, reprit vivement madame des Ursins, moi seule je suis coupable ; j'avais cru pouvoir prendre sur moi d'engager la Roche à entrer dans votre cabi-

net pour le cas où il arriverait un courrier de France, et probablement...

— Altesse, interrompit le valet de chambre, il n'est jusqu'à cette heure arrivé aucun courrier ; mais une circonstance non moins extraordinaire qu'imprévue me met dans le cas de violer la consigne que j'ai reçue de la bouche du roi lui-même. Les membres du tribunal de la très-sainte inquisition sont là et demandent à être admis sur-le-champ en présence de Sa Majesté.

— L'inquisition ! murmura le roi en frissonnant, que me veut-elle ?

— En effet, reprit madame des Ursins, il est étrange qu'en l'absence du cardinal grand inquisiteur... Il n'importe, on ne saurait rien refuser à la très-sainte inquisition. Qu'elle soit la bienvenue dans le palais de Medina-Celi, comme elle le fut toujours dans les palais du Buen-Retiro et de l'Escurial. Sans doute, sire, messieurs les membres du saint-office ont voulu n'être pas les derniers à vous souhaiter votre fête, et vous ne sauriez vous dispenser de les recevoir.

Le roi, un moment incertain, fit un geste

d'assentiment, et quelques instants après, la porte du cabinet, s'étant ouverte, donna passage à trois des membres de ce tribunal redoutable dont le nom est écrit à chaque page, dans les annales de l'Espagne, en caractères ineffaçables ; car ce sont presque toujours des caractères de sang.

Les trois inquisiteurs portaient le sombre costume consacré par les règlements du saint-office pour les séances judiciaires, à l'exception pourtant du masque noir, dont ils n'avaient point osé couvrir leur visage pour paraître en présence du roi ; mais ce masque était suppléé, jusqu'à un certain point, par leurs capuces, qu'ils avaient eu soin de rabattre jusque sur leurs yeux, en sorte qu'on leur voyait à peine la bouche et le menton. Tous trois s'inclinèrent gravement devant le roi, dont chacun vint, à tour de rôle, baiser la main, puis, se plaçant auprès de lui la tête baissée et les bras croisés sur la poitrine, immobiles comme trois fantômes, ils attendirent dans un morne silence que Philippe V leur adressât la parole.

Le roi, visiblement troublé, échangea

avec la princesse des Ursins un regard rempli de surprise et d'effroi ; mais elle, d'une voix assurée et avec un sourire :

— Mes révérends, vous pouvez parler ; le roi vous écoute.

Les trois inquisiteurs semblèrent se consulter entre eux, puis l'un d'eux tirant un papier de son sein se mit à le lire avec une imposante solennité. C'était un acte d'accusation en bonne forme contre le contrôleur général des finances, M. Orry, l'une des créatures de la princesse. L'acte, basé sur les motifs les plus frivoles, concluait en demandant le renvoi de ce ministre, qu'on savait être celui que la favorite affectionnait le plus, et qui lui avait toujours témoigné le plus de dévouement.

Tant que dura cette lecture, madame des Ursins ne se démentit pas un seul instant, et elle écouta avec le plus grand calme, bien qu'à chaque instant les inductions les plus perfides et les plus malveillantes, évidemment dirigées contre elle-même, vinssent frapper son oreille. Quant au roi, il rougissait et il pâlissait tour à tour, ses lèvres

tremblaient, ses sourcils se fronçaient, et il semblait avoir peine à se contenir dans son fauteuil.

Lorsque la lecture de l'acte fut terminée, il essaya d'articuler quelques mots, mais ce fut en vain, et d'ailleurs la princesse l'interrompit avec vivacité :

— Sire, s'écria-t-elle, la très-sainte inquisition est parfaitement fondée dans la demande qu'elle vient de soumettre à Votre Majesté. M. Orry est Français, et il a eu le tort d'oublier qu'il était ici sur une terre étrangère, et que non-seulement il y devait obéissance aux lois, mais encore qu'à raison du haut rang qu'il occupe, il devait l'exemple de la soumission la plus absolue aux mœurs et aux usages du pays qu'il habite, en ne négligeant aucune des pratiques et des observances auxquelles on lui reproche avec raison de ne s'être point conformé. C'est pourquoi M. Orry a mérité d'être destitué de ses fonctions et exclu à tout jamais du royaume.

Et comme le roi venait de faire un geste négatif, la princesse ajouta :

— Souvenez-vous, sire, des sages instructions que votre auguste aïeul le roi de France vous a données écrites de sa main, à votre départ pour ce pays. La conduite que vous devez tenir dans cette circonstance y est toute tracée. Mes révérends, vous pouvez vous retirer. Satisfaction sera donnée au vœu de l'inquisition, et dans un délai de huit jours M. Orry aura quitté l'Espagne; car en venant prendre la place de la maison d'Autriche, la maison de Bourbon ne veut pas que le roi d'Espagne cesse d'être le Roi Catholique.

Ayant ainsi parlé, d'un geste plein de majesté la princesse congédia les trois inquisiteurs, qui sortirent du palais frappés de stupéfaction. Là-dessus elle resta seule avec le roi. Après quelques instants de silence :

— Eh bien! sire, s'écria-t-elle sans que le moindre nuage vînt altérer la sérénité de son front, je puis maintenant quitter l'Espagne en toute sûreté. Grâce à messieurs du saint-office, j'aurai du moins devant moi sur la route un ami pour préparer mes logements.

— Que voulez-vous dire? reprit le roi plein de trouble.

— Sire, ai-je donc besoin de vous rappeler qu'une fois Barcelone réduite, et j'espère que cela ne saurait tarder avec le secours de votre auguste aïeul, l'œuvre que j'avais entreprise sera remplie? Votre couronne sera à toujours affermie sur votre tête et sur celle de vos descendants, et rien ne s'opposera plus dès lors à ce que je résigne entre vos mains les pouvoirs que vous aviez daigné me confier.

Le roi devint plus pâle encore, s'il est possible, et s'agitant convulsivement sur son fauteuil :

— Eh quoi! balbutia-t-il d'une voix à peine articulée, est-ce donc une détermination bien arrêtée ?

— Croyez, sire, dit la princesse, qu'il m'en coûte de me séparer de vous, après toutes les bontés dont vous m'avez honorée; mais vos intérêts, qui me sont sacrés, les miens même m'imposent cette loi. A tort ou à raison, les courtisans voient en moi une barrière infranchissable incessamment dres-

sée entre leur souverain et eux, et tant que mes pieds fouleront le sol de l'Espagne, ils me considéreront comme leur plus cruelle ennemie. Cette pensée a souvent paralysé tout le bien que j'ai désiré,... que vous avez voulu faire. Une fois que je ne serai plus là, toutes les préventions contre l'influence française s'effaceront d'elles-mêmes. Quant à moi, retirée dans un petit coin de la Touraine, au fond de mon château de Chanteloup, qui sera bientôt prêt à me recevoir, si j'en crois ce que me mande M. d'Aubigny, j'apprendrai avec joie que l'Espagne a enfin, sous votre règne, recouvré la paix et la prospérité, et ce sera pour moi une consolation d'être privée de votre vue. Seulement, comme il me serait pénible, après avoir exercé, grâce à vous, sire, et en votre nom, une part du commandement dans ce beau royaume, d'apprendre, sur la fin de mes jours, à obéir, je compte que le roi de France se décidera enfin à m'accorder la souveraineté du petit coin de terre que je lui demande. J'en ai écrit à madame de Maintenon, qui me donne bon espoir, et sans

doute M. le cardinal grand inquisiteur justifiera, à cette occasion, la confiance que vous et moi, sire, nous avons dès longtemps placée en lui. Il obtiendra du roi votre aïeul les renforts et le général dont vous avez besoin pour réduire Barcelone, et il lèvera toutes les difficultés qui se sont opposées jusqu'ici à la concession de ma souveraineté. Il me l'a bien promis en partant, et je m'étonne que nous n'ayons pas encore reçu de ses nouvelles. Voici pourtant vingt jours écoulés depuis son départ.

— Il est vrai.

— Pourvu que M. le cardinal del Giudice ne se soit pas laissé devancer par M. de Brancas ! Oh ! tout serait perdu alors ; car cet ambassadeur ne vous pardonnera jamais, sire, non plus qu'à moi, de n'avoir pas été fait grand d'Espagne.

— Mais que voulez-vous, princesse, qu'il dise et qu'il fasse contre vous, contre moi ?

— Tout ce qu'il pourra dire et faire pour se venger, sire, et un ambassadeur a toujours pour cela plus d'un moyen. Déjà, vous avez pu le voir par vous-même, les dernières

lettres que madame de Maintenon m'a adressées sont empreintes d'un caractère de froideur et de réserve auquel elle ne m'a pas habituée. Il se trame quelque chose, je vous l'ai dit, et il était d'une haute importance que M. le cardinal del Giudice ne retardât pas davantage son départ, et surtout qu'il pût arriver à temps pour prévenir l'effet des paroles de M. de Brancas. Heureusement toutes les mesures étaient si bien prises que, malgré toute la promptitude qu'il a pu mettre dans son voyage, M. l'ambassadeur de France a dû arriver le dernier ; mais je donnerais beaucoup pour en avoir en ce moment la certitude. Il y va peut-être, sire, de la paix de l'Europe.

A ces paroles, la princesse allait sans doute en ajouter d'autres, lorsque le roi, qui avait eu peine jusqu'alors à surmonter son trouble, laissa enfin éclater sa douleur. Il saisit la main de la favorite qu'il pressa entre les siennes, et les yeux remplis de larmes :

— Oh ! non, balbutia-t-il d'une voix étouffée, vous ne me quitterez pas ! Rétractez cette cruelle parole ! Sans vous, que

deviendrais-je? Vous êtes nécessaire à mon existence comme le jour qui m'éclaire, comme l'air que je respire. Quand je ne vous vois pas, je suis aveugle ; quand vous n'êtes pas près de moi, il me semble que j'étouffe et que la pierre de mon tombeau pèse déjà sur ma poitrine. Oh ! par grâce, princesse, prenez pitié d'un pauvre roi qui n'a plus que vous seule au monde, et que votre départ plongerait dans le désespoir. J'en mourrais, voyez-vous, je le sens, et vous ne voulez pas ma mort, n'est-ce pas? Que faut-il faire pour vous retenir? Parlez, je suis prêt à tout. Tout ce qu'il vous plaira d'ordonner, je le contre-signerai à l'instant même. Que vous manque-t-il ici? Est-ce du pouvoir? Est-ce des trésors? Mon pouvoir, mes trésors sont les vôtres, disposez-en à votre gré. C'est une existence bien triste que celle à laquelle vous êtes condamnée ici, je le sais; mais prenez patience, le deuil de la cour ne sera pas éternel, et dès qu'il sera terminé, nous aurons des distractions, des fêtes si vous le désirez ; vous les réglerez vous-même. Mais ne m'abandonnez

pas, je vous en supplie, car nous avons tous besoin de vous ici, moi, mon fils, mon royaume. Vous êtes ma force, mon appui, ma consolation, mon espérance, et vous ne voudrez pas me déshériter de tous ces biens! Je vous le demande à deux genoux, moi le roi des Espagnes et des Indes.

Dans le trouble violent auquel il était en proie, Philippe V allait en effet s'agenouiller devant la princesse des Ursins, lorsque celle-ci, non moins émue elle-même, l'arrêta. Au même instant, on frappa à la porte du cabinet. Le roi tressaillit et s'écria :

— Qu'est-ce donc encore?

— Sire, répondit la voix de la Roche, son valet de chambre, des dépêches de France!

— Ah! enfin, reprit la princesse, dont le front rayonna soudain.

— Donne, dit le roi, donne-moi vite ces dépêches, la Roche!

La Roche entra et remit entre les mains de Philippe V un paquet scellé du sceau royal de France, paquet que le roi tendit immédiatement à madame des Ursins. Celle-

ci rompit le cachet avec une précipitation fiévreuse ; mais elle n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le message qu'il contenait, que son visage s'assombrit et qu'elle laissa tomber sa tête avec découragement.

— Eh bien! reprit le roi, que se passe-t-il de l'autre côté des Pyrénées?

— Sire, répondit tristement la princesse, cette journée est décidément marquée du sceau de la fatalité. Tout est perdu. Le cardinal a été devancé à Marly par M. de Brancas, et ce que j'avais prévu est arrivé. Le roi votre aïeul est las de tous les sacrifices en hommes et en argent qu'il a faits jusqu'à ce jour pour votre cause, et il a résolu d'abandonner l'Espagne, si vous ne vous soumettez sur-le-champ aux conditions qu'il vous impose.

— Ces conditions, quelles sont-elles?

— Vous signerez les traités d'Utrecht et de Rastadt auxquels j'avais cru qu'il était de votre intérêt et de votre devoir de ne pas adhérer.

— C'est une humiliation bien cruelle pour moi. Après?

— Vous êtes autorisé à renoncer à mes services et à me laisser retourner en France ; mais il vous est interdit de renouveler la demande que vous aviez faite d'une souveraineté pour moi. Cette souveraineté est refusée.

— Le roi et madame de Maintenon l'avaient promise.

— Le roi et madame de Maintenon retirent leur promesse.

— C'est un outrage pour vous. Est-ce tout?

— Non pas. Il reste une dernière condition. Le roi votre aïeul, informé du chagrin profond que vous a causé la mort de la reine d'Espagne et craignant que ce chagrin n'exerce sur votre santé une fâcheuse influence, exige que vous vous mettiez sans retard en mesure de contracter une nouvelle union.

Le roi, en proie à un profond accablement, baissa la tête et demeura longtemps dans cette attitude, sans prononcer une parole. Quant à la princesse, elle avait repris toute sa sérénité. Au bout d'un demi-quart d'heure environ, Philippe V se leva de son

fauteuil, et faisant signe à madame des Ursins de s'asseoir à sa place :

— Le roi mon aïeul, s'écria-t-il, n'aime pas à attendre. Princesse, mettez-vous là, à cette table, et écrivez ma réponse.

— Eh quoi ! sire, reprit la favorite au comble de la surprise, dans une circonstance aussi grave, Votre Majesté ne veut-elle pas assembler son conseil ?

— C'est inutile. Écrivez que je suis prêt à me conformer, en tous points, aux intentions du roi mon aïeul, et que, voulant lui donner dès à présent une preuve irrécusable de mon obéissance, j'ai résolu de prendre pour épouse... Anne-Marie de la Trémouille, princesse des Ursins.

La foudre serait tombée à cet instant dans le cabinet du roi, qu'elle n'eût pas à coup sûr produit plus d'effet que cette déclaration. Une vive rougeur colora les joues de la princesse qui poussa un cri et laissa la plume qu'elle tenait à la main s'échapper de ses doigts tremblants. Puis elle balbutia d'une voix à peine perceptible :

— Ah ! sire... pardon... suis-je bien

éveillée ? Non... je ne puis écrire... ce que vous venez de... me dicter.

— Écrivez, reprit le roi, c'est ma volonté. Puisqu'on vous refuse une souveraineté, je suis bien libre de vous offrir en dédommagement une couronne.

— Sire, croyez qu'une pareille offre me pénètre à la fois de reconnaissance et de confusion ; mais, je vous le répète, je ne puis, je ne veux pas l'accepter. Je ne suis point issue de sang royal, moi.

— Madame de Maintenon l'est-elle donc?

— Ah ! sire, imitez votre aïeul dans sa gloire et dans sa grandeur, mais non point dans ses fautes ! Que diraient vos sujets, que diraient les grands d'Espagne, les Altamire, les Albuquerque, les Santa-Cruz ?

— Leur ai-je jamais demandé compte, moi, des unions qu'ils contractent, et doivent-ils désirer autre chose que le bonheur de leur roi ? Que m'importe d'ailleurs l'opinion de M. d'Altamire ou de M. de Santa-Cruz ? Je ne savais seulement pas que ce dernier existât encore, avant qu'Amenzaga vînt m'en parler.

— Il vous en a parlé, sire?

— Oui, il m'a dit qu'il avait été témoin involontaire d'un duel que le marquis de Santa-Cruz a eu dans une posada, à Xadraque, avec un gentilhomme français. Ce dernier avait pris fait et cause pour vous, et le marquis l'a tué. M. de Santa-Cruz a mérité pour cela un châtiment sévère, et vous pouvez compter sur moi; le vicomte de Gondreville sera vengé.

— Gondreville! murmura la princesse avec un accent rempli d'une terreur inexprimable. Il a tué le vicomte de Gondreville!

En même temps ses yeux se troublèrent et une pâleur mortelle couvrit son visage.

— Qu'avez-vous, princesse? s'écria le roi, qui se rapprocha d'elle.

Et comme madame des Ursins demeurait silencieuse et immobile, il se pencha pour ramasser la plume qui était tombée sur le plancher, et la tendit à la favorite.

— Allons, ajouta-t-il, c'est assez nous occuper du marquis de Santa-Cruz, et maintenant il faut écrire ce que je vous ai dit.

Mais tout à coup, un cri sourd s'échappa

de sa poitrine, l'effroi et l'inquiétude se peignirent sur sa physionomie maladive. Il venait de s'apercevoir que madame des Ursins avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine et ne respirait plus.

A ce moment on frappa à la porte du cabinet, et une voix dans laquelle on put reconnaitre celle du valet de chambre la Roche s'écria :

— Sire, je supplie Votre Majesté de me pardonner ; mais le gentilhomme qui a apporté le paquet que j'ai remis tout à l'heure entre vos royales mains, dit qu'il en a un autre à remettre à Son Altesse madame la princesse des Ursins, de la part de madame la marquise de Maintenon, et qu'il ne saurait s'en dessaisir qu'entre les mains de Son Altesse elle-même.

— Il s'agit bien de madame de Maintenon ! reprit le roi avec un accent désolé. La Roche, congédie bien vite ce gentilhomme. Des sels ! des sels ! la princesse se trouve mal !

VI

Le revenant.

Rassemblés dans le jeu de paume qui avait été installé tout proche le palais de Medina-Celi, sur le modèle de celui des mousquetaires, à Versailles, MM. les officiers aux gardes célébraient le retour du lieutenant Amenzaga, par de copieuses rasades de vin de Xerès de Frontera, après une collation des plus somptueuses, autant du moins qu'on en pouvait juger par les débris épars de tous côtés. Attablé au milieu de ses cama-

rades, le héros de cette petite fête, avec des airs plus évaporés que jamais, leur demandait ce qu'étaient devenues, en son absence, les belles dames de Madrid, ce qui s'était passé à la comédie et sur le Cours, combien de maris avaient été trompés, et autres fariboles en tout temps et en tout pays destinées à servir de sujet de conversation aux jeunes gens en général et à MM. les officiers aux gardes en particulier. Tout à coup l'un des assistants s'écria :

— Eh ! mais don Felipe Amenzaga me semble oublier une chose, c'est qu'il vient de voyager et que nous sommes restés en place, d'où il est assez naturel de conclure que c'est à lui de faire les frais de la conversation et non pas à nous. Qu'en dites-vous, messieurs ?

— Appuyé! appuyé! reprit aussitôt en chœur tout le conciliabule ; il faut qu'Amenzaga nous raconte son voyage.

Ici, le front naturellement assez ouvert du lieutenant aux gardes s'assombrit d'une manière sensible.

— Messieurs, dit-il, permettez-moi de

garder le silence à cet égard; je remplissais une mission du gouvernement, et vous n'ignorez point qu'en pareil cas le premier devoir est la discrétion la plus absolue.

— Aussi, reprit vivement l'un des convives, loin de nous la pensée de t'engager à sortir de cette prudente réserve! Penses-tu donc que nous voulions nous immiscer dans les secrets de l'État! Ah! ce serait nous faire injure. Cela regarde spécialement Son Altesse madame la princesse des Ursins. Mais, çà, ne t'est-il arrivé aucune aventure en route, illustre chevalier errant? As-tu rencontré quelques brigands, ou délivré quelque princesse du pouvoir d'un malin enchanteur? Quelque sensible fille d'hôtelier s'est-elle laissé prendre le cœur au double croc de ta moustache? Voyons, parle donc.

— Ma foi, messieurs, je vous avouerai franchement que mon voyage n'a rien présenté pour moi de bien divertissant : un temps exécrable, de la pluie, du vent, de la grêle, un cheval mort en route, un autre éclopé. Je n'en ai rapporté, comme vous voyez, que de fâcheux souvenirs.

— Ah ! bah ! tu veux faire le mystérieux ; ce n'est pas français du tout, je t'en avertis, et je suis bien sûr que M. de Noailles te renierait s'il te voyait l'air si sombre et si empesé.

Amenzaga tressaillit, et promenant autour de lui un œil presque hagard :

— Français ! s'écria-t-il ; qui a parlé de Français ici, messieurs ?

— Par saint Jacques de Compostelle, reprit un des assistants, on dirait que ce mot-là t'écorche la bouche. Toi jusqu'à ce jour un vrai Castillan de Versailles ! Allons donc ! il ne te manque plus que de chanter des boleros au lieu de la faridondaine, et de danser le fandango au lieu du menuet, pour que la métamorphose soit complète.

— Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, à mes dépens. Je voudrais pouvoir vous imiter, mais cela m'est impossible. Je suis en ce moment sous l'influence d'un funeste souvenir qu'il a suffi d'un seul mot pour réveiller.

— Eh bien ! il faut nous le raconter, si tu veux que nous sympathisions avec toi.

— Oh ! pour cela, volontiers.

— A la bonne heure ! Sera-ce bien long ?

— Non pas.

— C'est égal, remplissons nos verres et buvons une rasade, nous n'en serons après que plus attentifs. Maintenant commence, don Felipe Amenzaga, nous t'écoutons. Hum ! hum ! attention, messieurs, le lieutenant Amenzaga va parler.

— Vous saurez donc que je me suis mis en route au milieu de la semaine sainte, ce qui, je commence à le croire, était un grand péché ; mais le devoir d'un lieutenant aux gardes est d'obéir à son capitaine, et notre capitaine à tous, ici, c'est Son Altesse madame la princesse des Ursins. Quoi qu'il en soit, le bon Dieu, voulant sans doute me donner une preuve de son mécontentement, me gratifia, comme je vous l'ai dit, durant les premiers jours, du plus épouvantable temps qu'il soit possible d'imaginer. J'arrivai ainsi, tout mouillé et tout glacé, le vendredi saint, dans le bourg de Xadraque, un fort méchant endroit, je vous jure, où les gens sont les moins hospitaliers qui se puissent

voir, et où je prie tous les jours saint Felipe mon patron de faire en sorte que je ne retourne jamais. Dans la posada où je fus forcé de m'arrêter, je me trouvai en compagnie de deux gentilshommes : l'un était de notre nation et touchait à cette limite qui sépare l'âge mûr de la vieillesse, l'autre était un Français, un charmant cavalier, bien qu'un peu trop enclin à la raillerie, dont le visage annonçait à peine vingt-deux ans, un visage d'ange, avec des yeux brillants comme deux escarboucles, des yeux tels que je n'en ai jamais rencontré, tant ils étaient remplis d'un indéfinissable caractère de fascination et de sarcasme, de vrais yeux de démon enfin. Ce gentilhomme se nommait, à ce que j'appris de sa propre bouche, le vicomte de Gondreville. Ce qu'il venait faire en Espagne, je n'en sais trop rien, et nul, selon toute apparence, ne le saura jamais. L'autre seigneur était un vieux chrétien dont le nom n'est inconnu pour personne ici, c'était le marquis de Santa-Cruz.

— Eh quoi! celui qui a reparu à la cour avec un tel scandale?

— Lui-même. Le Français, je vous l'ai dit, était, comme tous ceux de sa nation, très-enclin à la raillerie. De mon côté, j'étais d'assez mauvaise humeur, si bien que je ne sais trop lequel de nous deux chercha querelle à l'autre. Mais le fait est que nous n'avions pas échangé deux paroles ensemble que déjà un duel était convenu entre nous. Un vendredi saint, c'était un gros péché! Cependant, j'étais à peu près décidé à le commettre, lorsqu'un incident que je ne pouvais prévoir vint mettre obstacle à l'accomplissement de ce projet. Mes deux compagnons, le marquis de Santa-Cruz et le vicomte de Gondreville ne se connaissaient en aucune façon, mais ils étaient tous deux d'opinions opposées, comme bien vous pensez, puisque l'un était Français, et en conséquence très-chaud partisan du régime actuel; l'autre, au contraire, bien connu pour son opposition à ce régime, dont il est depuis longues années l'ennemi déclaré. A la suite de quelques propos dont Son Altesse madame la princesse des Ursins était le sujet, tous deux se prirent sérieusement de

querelle et voulurent à toute force terminer leur différend dans la salle même de la posada où nous nous trouvions réunis.

Bien que je fusse loin de soupçonner un dénoùment aussi tragique que celui dont j'allais être le témoin, je cherchai à m'opposer à leur résolution en faisant valoir mon droit de priorité, mais ce fut en vain : j'avais affaire à deux obstinés adversaires. Le combat s'engagea. Il fut des plus acharnés, et le résultat en parut longtemps douteux. A la fin, le vieillard l'emporta sur le jeune homme; le vicomte de Gondreville tomba frappé à la poitrine par cet enragé marquis de Santa-Cruz. Moins d'une heure après, je quittai Xadraque au moment où il venait de rendre le dernier soupir, sans avoir eu le temps de recevoir les sacrements, en sorte qu'à l'heure qu'il est son âme est probablement errante ici-bas, jusqu'à ce que les prières de ses proches et de ses amis lui aient obtenu grâce là-haut. Pauvre jeune Français ! quelle destinée ! S'il avait survécu, il aurait pu me tuer, c'est vrai, et pourtant, vous me croirez si vous voulez, messieurs, j'ai trente-six

ans, j'ai souvent été au feu dans le cours de mon existence ; j'ai donné la mort à plus d'un ennemi, et peu s'en est fallu plus d'une fois que je ne la reçusse moi-même ; mais le sort de cet infortuné, frappé ainsi à la fleur de l'âge, loin de sa famille, de sa patrie, de ses amis, m'a ému profondément. Il me semble toujours le voir devant moi, plein de vie, de jeunesse et de bonne humeur, avec ses yeux fixés sur les miens, ses yeux, dont l'expression singulière me trouble encore aujourd'hui malgré moi. Depuis lors il ne s'est pas passé une nuit sans qu'il m'apparût dans mes rêves, et ce matin, en me rendant au palais (était-ce une hallucination de mon cerveau?) j'ai cru l'entrevoir...

— En voici bien d'une autre! interrompit l'un des assistants. Que l'âme soit errante après la mort, je le veux bien, mon cher Amenzaga ; mais tu me permettras de te dire que le corps de ton jeune gentilhomme est sans nul doute fort tranquillement couché dans le cimetière de Xadraque, d'où il ne sortira guère, selon toute apparence, qu'au jour du jugement dernier. Et là-des-

sus, messieurs, si vous m'en croyez, laissons en paix les morts et buvons aux vivants. Çà, qui me fait raison?

— Moi! moi! répétèrent à l'envi toutes les voix.

Et en même temps tous les verres s'entrechoquèrent.

Dans ce moment, une voix d'un timbre encore plus éclatant que les autres s'écria :

— Je bois à votre santé, seigneur Amenzaga, dans ce monde comme dans l'autre.

Amenzaga tressaillit jusqu'à la moelle des os, et fixant sur son interlocuteur un œil hagard et terrifié, il laissa tomber son verre, qui se brisa avec fracas sur le plancher.

— Qu'est-ce donc? s'exclamèrent à la fois tous les compagnons d'Amenzaga.

— C'est lui! balbutia le lieutenant d'une voix étouffée, c'est bien lui, je le reconnais. Bonté divine! qu'est-ce que cela signifie?

— Oui, messieurs, repartit gaiement le nouveau venu, je suis le vicomte de Gondreville, pour vous servir, si vous m'en jugez digne.

— Dites le diable en personne, reprit

Amenzaga qui commençait à revenir quelque peu de sa frayeur. Je vous laisse mort à Xadraque, il y a trois semaines, et prêt à être mis en terre, et je vous retrouve aujourd'hui à Madrid !

— N'ai-je pas pris envers vous l'engagement de revenir, au besoin, de l'autre monde pour vider notre querelle? Me voici ; mais comme il me serait fort pénible de tuer un galant cavalier tel que vous, ou d'être renvoyé par lui une seconde fois chez les trépassés, je viens tout simplement vous faire mes excuses d'avoir manqué de respect à Pacheco (c'est bien le nom de votre cheval, n'est-ce pas ?) et vous demander de ses nouvelles.

— Hélas ! le pauvre animal est resté en route.

— Mort pour le service du roi et de Son Altesse madame la princesse des Ursins ! N'en parlons plus, et qu'il lui soit accordé un éternel picotin d'avoine dans le paradis des chevaux ! Çà, quoi de nouveau, mes gentilshommes, dans la capitale des Espagnes? Donne-t-on toujours des sérénades aux belles

dames, et les maris sont-ils toujours aussi jaloux ?

— Avant de répondre à vos questions, seigneur, reprit Amenzaga en hochant la tête, je désire que vous nous expliquiez comment il se fait que vous-même soyez en état de nous les adresser.

— Rien de plus facile. C'est un chirurgien de vos compatriotes qui m'a cru mort. Ce chirurgien était un âne, car il parait qu'Espagnols et Français se valent, sous le rapport de la médecine, bien entendu. Il s'était trompé, voilà tout. Ah ! si ma mort avait été de son fait, je ne dis pas. J'étais bien sûr, dans ce cas-là, de n'en pas revenir.

— Mais enfin cette blessure affreuse que vous avez reçue à la poitrine et que je vois encore là béante devant moi, je ne l'ai pas rêvée, bien sûr, et il est difficile que dans l'espace de trois semaines vous en soyez complétement guéri.

— Allons donc, seigneur Amenzaga ! oubliez-vous que tout Français que je suis me voici dans le pays qui a donné naissance au fameux baume de fier-à-bras, ce baume qui

fait revenir les morts? J'en porte toujours une petite fiole sur moi comme feu don Quichotte, et c'est à ce baume, messieurs, que je dois l'honneur de me trouver à présent en votre compagnie.

Il convient de remarquer que tous ces beaux discours ne semblaient point convaincre absolument MM. les officiers aux gardes. Devenus, dans cette circonstance, presque aussi sceptiques que saint Thomas, d'incrédule mémoire, ils oubliaient qu'il n'y a rien d'infaillible en ce bas monde, pas même les arrêts de la médecine, et que maint guerrier laissé pour mort sur un champ de bataille ne s'est jamais mieux porté quelque temps après cela. Tous contemplaient avec une stupéfaction profonde le revenant qui se tenait debout devant eux. A la fin, ce dernier s'écria gaiement :

— Il paraît, messieurs, que je vous dérange, et je vous en fais mes très-humbles excuses. Don Felipe Amenzaga, autant qu'il m'a semblé, était en train de vous faire le récit des événements surprenants qui se sont passés dans la posada de Xadraque le ven-

dredi saint de l'an de grâce 1714. Que ce ne soit pas moi qui l'empêche de continuer. Bien plus, me voici prêt à lui prêter l'appui de mon témoignage. Seigneur Amenzaga, avez-vous déjà raconté à ces messieurs la double rencontre que nous avons faite à Xadraque dans cette matinée mémorable? Le card...

— Malheureux! interrompit vivement le lieutenant aux gardes, en passant sa main sur la bouche du jeune vicomte, pas un mot de plus; vous vous perdez! En vérité, ce serait bien la peine d'être échappé de si loin pour...

— C'est pourtant dommage. L'aventure est si curieuse! Je gage qu'elle intéresserait fort ces messieurs. Au surplus, par égard pour vous, seigneur Amenzaga, je me tairai; mais c'est à une condition : vous m'apprendrez ce qu'est devenu mon farouche antagoniste, M. le marquis de Santa-Cruz. Tudieu! quel rude jouteur! Avant de le connaître, je me croyais passé maître dans le grand art de l'escrime; mais il m'a prouvé que je n'étais encore qu'un écolier. Je serais

bien aise, ce nonobstant, de lui demander une nouvelle leçon ; où le trouverai-je à cette heure ?

— Écoutez, mon gentilhomme, ordinairement le marquis n'habite point Madrid. Il demeure, été et hiver, dans un vieux château situé, je crois, dans les montagnes de Guadarrama ; mais en revenant de Saragosse, où vous savez qu'il a été faire ses dévotions, il s'est arrêté dans son palais.

— Ce palais, où est-il ?

— Vous n'avez qu'à gagner la rue d'Alcala, que vous suivrez tout du long, en montant toujours tout droit devant vous. Un peu avant d'arriver au bout de la rue, sur la gauche, vous trouverez une petite ruelle, et dans cette ruelle, vers le milieu, un grand bâtiment à moitié ruiné, tout lézardé, tout noir, avec un porche gothique surmonté d'un écusson, l'écusson de la maison de Bazan, à laquelle appartiennent, comme vous savez peut-être, les Santa-Cruz. Ce bâtiment était jadis, au temps de l'empereur Charles-Quint, un palais magnifique, car les Santa-Cruz étaient riches et puissants alors. Au-

jourd'hui ils sont pauvres, et n'ont plus pour eux que le souvenir de toutes leurs anciennes charges et dignités; leur demeure est nue et désolée, l'herbe croît dans les cours, et les murs tombent pierre à pierre sans qu'on puisse les faire réparer. Si vous voulez voir le marquis de Santa-Cruz et lui parler, c'est là qu'il faut vous rendre; mais hâtez-vous, car dans quelques heures, dans quelques minutes peut-être, vous ne le trouveriez plus ni dans son palais ni dans son château des montagnes de Guadarrama.

— Où donc doit-il se rendre?

— Eh! mais, selon toute apparence, où l'on envoie les prisonniers d'État, à la tour de Ségovie.

— Ah! bon Dieu! je cours auparavant... Deux mots seulement. Qu'a-t-il fait?

— Il s'est vanté hautement d'avoir tué un gentilhomme français.

— Il en a menti par la gorge! et je vais bien le lui prouver. Oh! il n'est pas encore à la tour de Ségovie...

— Ce n'est pas tout, il a manqué de respect à la princesse des Ursins.

— Il a manqué de respect à Son Altesse !... C'est différent, alors il a mérité de passer le reste de ses jours dans le plus sombre cachot et je ne me battrai point avec lui. Je l'abandonne à la justice de Son Altesse.

— Seigneur, ou je me trompe fort, ou vous avez l'intention de vous faire solder par Son Altesse le coup d'estocade que vous avez reçu en son honneur.

— Eh ! mais, pourquoi pas ?

— Vous prenez mal votre moment pour cela, monsieur le vicomte ; il y a un gros nuage sur l'étoile de votre nation. L'inquisition vient d'obtenir le renvoi de M. Orry, le contrôleur général des finances. Ignorez-vous d'ailleurs quelle est aujourd'hui la nouvelle qui occupe à la fois la ville et la cour ? La princesse a demandé une souveraineté en France, car elle s'ennuie fort en Espagne et n'aspire qu'à aller voir sa belle Touraine, où M. d'Aubigny, son écuyer, lui fait préparer à grands frais un véritable palais de fée. D'ici à huit jours, peut-être, madame des Ursins aura quitté Madrid.

— Ah ! diable, vous croyez ? Eh bien !

moi, je suis prêt à gager le contraire. Madame des Ursins peut se passer de l'Espagne, mais l'Espagne ne saurait se passer d'elle, et je me fais fort de le lui prouver.

— Par Notre Dame del Pilar, M. le vicomte de Gondreville, j'ai déjà rencontré dans ma vie bien des gentilshommes de votre nation, mais quoiqu'il soit établi qu'un Français ne doute de rien, je n'en ai pas encore vu un seul de votre force sous ce rapport.

— Patience! seigneur Amenzaga, avec le temps vous en verrez bien d'autres. J'arrive à peine. Or sus, messieurs, je vous fais mes très-humbles excuses de vous avoir tant occupés de moi. Ce n'est pas tout à fait ma faute, au surplus, vous en conviendrez. Çà, parlons d'autre chose. J'entends sonner les cloches. C'est l'heure du salut sans doute. Je vais, si vous voulez bien le permettre, aller me placer à une fenêtre pour voir passer vos belles señoras pendant qu'elles se rendent à l'église, afin d'examiner si elles valent nos Françaises. Qui veut me servir d'assesseur? Je promets d'être un juge impartial.

Entraînés par la bonne humeur du nouveau venu, Amenzaga et ses compagnons se levèrent de table aussitôt et coururent aux fenêtres, d'où l'on apercevait en effet un grand concours de population se dirigeant vers l'église.

— Ouais! s'écria le vicomte de Gondreville, après avoir promené ses regards pendant quelques instants sur la foule; il me semble que ce n'était guère la peine de vous déranger, et je serais tenté, pour ma part, de retourner bien vite en France, si je n'avais l'honneur de me trouver dans votre compagnie. Je ne m'étonne plus maintenant si les dames espagnoles ne sortent jamais sans leur mantille. Cela cache toujours une partie du visage; mais vous devriez, en amis, leur conseiller d'y joindre le voile, pourvu, bien entendu, que le voile cachât le reste.

— M. le vicomte de Gondreville, murmura les dents serrées le plus jeune des assistants, je vous conseille de mieux parler des dames espagnoles.

— Et moi, reprit le plus tranquillement

du monde notre jeune Français, je conseille aux dames espagnoles d'être plus belles.

— Sang du Christ! M. le gentilhomme français, s'écrièrent dix voix ensemble, et en même temps dix mains touchèrent, en frémissant, la garde de dix épées.

Gondreville ne put d'abord réprimer un léger froncement de sourcil, puis partant du plus franc éclat de rire :

— Pardon, messieurs, s'écria-t-il, je m'aperçois que j'ai oublié mon baume de fier-à-bras, et tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous défier à la paume pendant qu'il fait encore jour. Qui relève mon gant?

Ici, Amenzaga, qui était resté les yeux machinalement fixés à l'extérieur, saisit vivement le bras du vicomte, et avec un accent de triomphe :

— Ah! mon gentilhomme, vous prisez peu les dames espagnoles? Eh bien, regardez maintenant!

Gondreville se pencha en riant à la fenêtre, puis tout à coup il tressaillit, et une vive rougeur monta jusqu'à son front.

— Eh bien! qu'en dites-vous? reprit Amenzaga. Au surplus, ce n'est pas la première fois que vous voyez la personne que je viens de vous montrer, et elle a semblé vous reconnaître elle-même ; car elle a rougi bien fort en vous apercevant à ce balcon, tenez, absolument comme vous en ce moment.

— Son nom! son nom! balbutia Gondreville comme frappé d'un souvenir soudain.

— C'est la fille de votre adversaire, c'est la belle doña Inès de Santa-Cruz.

— Doña Inez! doña Inez! ô mon Dieu, murmura mentalement notre gentilhomme, je m'en souviens maintenant, oui, c'est elle qui m'est apparue dans la posada de Xadraque, au moment où j'allais rendre le dernier soupir ; c'est elle dont le regard a ranimé en moi les sources de la vie.

Et perdant instantanément sa joyeuse insouciance, il tomba dans une profonde rêverie.

En ce moment, un grand tumulte retentit à l'extrémité de la rue. Au milieu d'une imposante escorte de gardes, de pages et de

valets, on vit s'avancer une chaise à porteurs, drapée de velours noir et ornée de franges d'argent, sur laquelle se détachait l'écusson royal d'Espagne. Tout le monde se découvrit aussitôt avec respect. Gondreville seul, toujours absorbé, selon toute apparence, par le souvenir des beaux yeux de doña Inez, avait gardé son chapeau sur sa tête et regardait vaguement dans la rue, sans se rendre compte du spectacle qui lui était offert, lorsque Amenzaga, le poussant par le coude, lui dit à voix basse :

— Découvrez-vous donc, M. le vicomte, est-ce que vous voulez imiter le marquis de Santa-Cruz ? Il faudrait pour cela être grand d'Espagne, et encore...

— Qu'est-ce? s'écria notre gentilhomme, comme s'il eût été réveillé en sursaut; est-ce que c'est l'infant qui passe? car on m'a dit que le roi ne sortait pas encore.

— C'est plus que l'infant, c'est plus que le roi lui-même.

— Qui est-ce donc?

— C'est Son Altesse madame la princesse des Ursins.

Gondreville poussa un cri, et portant la main au feutre empanaché qui couvrait sa tête, il l'ôta avec tant de vivacité, que l'élégant couvre-chef s'échappa de ses doigts et s'en alla rouler jusque auprès de la chaise à porteurs qui passait alors devant la maison. Comme toutes les glaces de cette chaise étaient abaissées, on pouvait distinguer parfaitement la favorite. Aussi bien, en voyant tomber le chapeau du jeune Français, elle avait avancé la tête en dehors de la portière et levé les yeux vers le balcon où Gondreville se tenait avec Amenzaga et quelques officiers aux gardes. Éclairé par les rayons du soleil couchant, le visage de notre gentilhomme semblait alors environné d'une auréole de feu. La princesse ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle devint fort pâle et attacha sur le jeune homme un long regard où l'on pouvait lire à la fois la surprise, l'épouvante et la joie : puis elle fit signe à l'un de ses pages de ramasser le chapeau et continua son chemin.

— Palsambleu ! s'écria Gondreville en se retirant de la fenêtre, dès qu'il ne fut

plus possible d'apercevoir la princesse ; je me confesse vaincu. Voici la plus merveilleuse beauté que j'aie jamais rencontrée de ma vie ; madame des Ursins est la perle de l'Espagne et du monde entier.

Comme il parlait ainsi, un page entra dans la salle.

— Seigneur ! s'écria-t-il en s'adressant au vicomte, je suis chargé par Son Altesse madame la princesse des Ursins de vous dire que si vous voulez votre chapeau, vous devez venir le chercher en personne demain matin, au palais de Medina-Celi. Son Altesse veut vous le rendre elle-même.

Gondreville s'inclina, mais sans témoigner aucune surprise et comme s'il eût reçu simplement une réponse qu'il attendait ; puis se retournant vers les assistants ébahis :

— Eh bien ! messieurs, s'écria-t-il, que vous disais-je?

— Décidément, reprit Amenzaga à voix basse, il faut que ce soit le diable en personne, sous la forme d'un gentilhomme français.

VII

Le petit lever de la favorite

Dans un grand cabinet, dont les panneaux sont couverts de peintures empruntées tour à tour aux scènes les plus sombres de l'Évangile et à la vie monacale, non loin d'un prie-Dieu, surmonté d'un Christ en croix sur un fond de velours noir, et d'une tête de mort, une femme, sur les traits de laquelle une pâleur maladive n'a pu effacer la beauté, se tient nonchalamment assise

au fond d'un grand fauteuil à bras, meuble massif et lourdement sculpté, pour le moins contemporain du roi Philippe II. Devant elle, deux petits nègres à collier d'or, et qu'à leur immobilité on prendrait pour deux cariatides, soutiennent un riche miroir de Venise, pendant qu'à ses côtés plusieurs caméristes achèvent, les unes, d'échafauder l'élégant édifice de sa coiffure, les autres, d'attacher son collier et ses pendants d'oreilles. Elle, cependant, la tête baissée et indifférente aux soins dont elle est l'objet, porte alternativement ses regards sur un papier qu'elle tient à la main et sur un chapeau d'homme placé à quelque distance sur une console.

C'est un contraste bizarre que celui que présente l'aspect claustral et profondément lugubre de la chambre où nous venons d'introduire nos lecteurs avec les frivoles apprêts de toilette dont cette même chambre est le théâtre, contraste qui se renouvelle à chaque pas et presque à chaque instant partout où les mœurs, les idées, les habitudes de France ont fait irruption dans la vie

espagnole, et qui, mieux que toutes les descriptions du monde, explique la position respective des deux nations à l'époque où se passe cette histoire.

Tout à coup, une portière de tapisserie se soulève, et une caméristе, s'avançant sur la pointe du pied jusque auprès du fauteuil, balbutie timidement :

— M. l'abbé Alberoni est là depuis une grande demi-heure, attendant que la toilette de Son Altesse soit terminée, et il demande si Son Altesse voudra bien permettre alors qu'il vienne lui présenter ses devoirs et s'informer de l'état de sa santé.

A ces derniers mots, la princesse des Ursins, car on n'a pu la méconnaître, se soulève vivement sur l'un des bras de son fauteuil; et comme réveillée en sursaut:

— Qu'est-ce? s'écria-t-elle, que me veut-on?

Et la caméristе s'étant vue dans la nécessité de renouveler la question :

— Vous savez bien, reprend-elle, que je ne veux recevoir personne, excepté ce gentilhomme nouvellement arrivé de France.

— Altesse, M. le vicomte de Gondreville ne s'est point encore présenté au palais, tandis que M. l'abbé Alberoni ne cesse, depuis trois jours, de demander des nouvelles : M. le prince de Chalais et M. le duc de Bournonville, sachant combien Votre Altesse est devenue triste et chagrine depuis son indisposition, avaient pensé que la conversation de M. Alberoni pourrait la distraire un peu... M. Alberoni est si gai ! Que Son Altesse daigne me pardonner si j'ai osé prendre sur moi de l'engager à attendre. C'est le médecin du roi, M. Hygheus, qui, d'après l'avis de M. le prince de Chalais, m'y avait autorisée.

— A la bonne heure ! Je veux bien qu'on laisse entrer M. Alberoni.

Là-dessus, la caméiste s'en alla toute joyeuse porter cette bonne nouvelle aux huissiers et aux gardes, et deux minutes après, l'abbé était introduit. Il s'approcha avec une pétulance tout italienne, et posant un genou en terre :

— Altesse, s'écria-t-il d'un ton moitié patelin, moitié plaisant, souffrez que le plus

dévoué comme le plus humble de tous vos serviteurs vous témoigne à genoux sa reconnaissance de la faveur insigne que vous daignez lui accorder en l'admettant ainsi à votre toilette. Certes, M. Hygheus est bien vieux, bien laid, bien maussade, et, de plus, il a le malheur d'être Irlandais, eh bien ! je suis prêt à déclarer cet Esculape aussi beau que son père Apollon puisqu'il est parvenu en si peu de temps à rendre la santé à la reine des belles.

Pour toute réponse, la princesse tendit à l'abbé, avec un sourire mélancolique, une main que celui-ci porta dévotement à ses lèvres, et en même temps elle l'invita par un geste à se relever ; mais lui :

— Permettez, Altesse, que je garde encore cette attitude. J'ai composé un sonnet en italien sur la fièvre qui vous a tenue ces trois jours-ci, et je ne saurais me relever avant de l'avoir récité.

En même temps, Alberoni entonna avec emphase le premier tercet de son œuvre poétique. Cette œuvre n'étant pas venue jusqu'à nous, le lecteur nous pardonnera de

lui laisser le soin de deviner si elle était digne de Pétrarque, ou bien, tout simplement, de l'abbé Cotin. Quoi qu'il en soit, la princesse, qui n'avait prêté, il faut bien le dire, qu'une oreille assez distraite aux vers de l'abbé, et dont les yeux s'étaient reportés involontairement plus d'une fois sur le papier qu'elle tenait à la main et sur le chapeau placé vis-à-vis d'elle, répondit avec sa grâce accoutumée :

— En vérité, mon cher abbé, savez-vous que je suis presque tentée de me féliciter d'avoir eu la fièvre, puisque ce petit accident vous a inspiré de si jolis vers? Çà, maintenant, pendant qu'on achève ma toilette, asseyez-vous là, sur ce pliant, près de moi, et causons un peu. Qu'y a-t-il de nouveau dans Madrid ?

— Du nouveau ici, Altesse! oubliez-vous que dans ce pays d'antiquités de tout genre, il ne faut pas moins d'une année pour faire éclore une nouveauté? Et vous avez été malade trois jours!

— Il est vrai.

— Parlez-moi de mon Italie, de votre

France, Altesse! Ah! quelle différence! A propos de France, on assure qu'il est arrivé un courrier de Versailles, et que ce courrier était porteur de dépêches de la plus haute gravité. Il court à cet égard mille bruits plus étranges les uns que les autres.

— Quels sont donc ces bruits... l'abbé? demanda la princesse avec quelque inquiétude.

— Eh, bon Dieu! repartit Alberoni, ce qu'on dit est fort invraisemblable et ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête un instant. A moins donc que Votre Altesse ne l'exige...

— Telle est mon intention.

— Veuillez donc, Altesse, faire retirer vos femmes, ainsi que ces deux petits noirs.

— A quoi bon, puisqu'il s'agit de bruits... publics? D'ailleurs, vous le voyez, ma toilette n'est pas encore entièrement terminée, et ce n'est pas vous, à coup sûr, qui me chausserez mes mules.

— Pourquoi pas, Altesse? Vous plaît-il de me mettre à l'essai?

— Oh! non pas, l'abbé; je sais que vous êtes

un homme universel; feu M. de Vendôme me l'a dit plus d'une fois.

— Mais Votre Altesse ne veut pas que je le lui prouve.

— Quels sont ces bruits, M. l'abbé Alberoni ?

— Le plus accrédité de tous, madame, c'est que Votre Altesse, affligée du renvoi d'un de ses plus fidèles serviteurs, M. Orry, serait résolue à quitter l'Espagne pour aller prendre possession d'une souveraineté qui lui serait réservée en France, et ce bruit-là répand dans toute la ville la tristesse et le deuil.

La princesse sourit avec mélancolie.

— Vous oubliez, dit-elle, mon cher abbé, que le premier devoir d'un écho est d'être fidèle.

Puis s'adressant à l'une de ses femmes :

— Ce collier me sied mal, ajouta-t-elle, allez m'en querir un autre.

L'abbé se disposait à répondre, mais son interlocutrice l'interrompant :

— S'il faut vous parler franc, dit-elle, je crois peu, en pareil cas, à la douleur des

Madrilènes. Je sais trop bien qu'on me considère ici généralement comme une étrangère qui n'a pas su se conformer aux mœurs du pays où elle a reçu l'hospitalité. Que voulez-vous? je n'ai pu oublier sous le ciel de Madrid que j'étais Française. A la gravité, à la roideur castillane, j'ai voulu mêler quelque peu de notre gaieté, de notre bonne humeur d'au delà des monts. C'est un grand crime aux yeux de bien des Espagnols, et il est naturel que je l'expie.

— Eh! quoi, serait-il donc vrai? Votre Altesse songerait sérieusement à quitter l'Espagne?

— Je ne saurais m'expliquer encore à cet égard.

— Cette souveraineté dont on a tant parlé vous est donc accordée en France?

— Prenez garde, l'abbé, vous intervertissez les rôles : c'est vous qui m'interrogez maintenant, et il me semble que c'est moi qui, tout à l'heure, vous priais de me répondre.

Alberoni devint fort rouge et murmura quelques paroles d'excuse, puisées dans l'in-

dulgence que Son Altesse lui avait toujours témoignée, indulgence par laquelle il s'était senti enhardi.

— Oh ! rassurez-vous, reprit vivement la princesse, je ne vous en veux pas pour cela, l'abbé, et afin de vous en donner sur-le-champ la preuve, je veux vous demander un conseil sur une affaire d'une haute importance pour cette monarchie... Mais, dites-moi, d'abord, vous qui êtes homme de goût, comment vous trouvez ma coiffure.

— Ravissante, sur mon honneur, Altesse, ravissante ! Mais ce conseil que vous daignez réclamer de moi, il me tarde...

A ce moment, un huissier entra vivement et s'écria :

— M. le vicomte de Gondreville est là.

La princesse tressaillit et un vif incarnat colora ses joues, pendant que d'un geste elle congédiait tout son entourage.

— M. l'abbé Alberoni, dit-elle, vous pouvez vous retirer ; nous reprendrons une autre fois cette conversation.

L'abbé se leva et dissimula son désappointement sous les apparences du respect, il

prit congé de la gouvernante du prince des Asturies, non sans se demander mentalement quel pouvait être ce personnage mystérieux pour lequel on avait consacré tant de soins à sa toilette, et qui obtenait ainsi de prime abord la faveur d'une audience particulière, faveur alors si hautement ambitionnée par les plus grands seigneurs de la cour et si rarement accordée. Dès qu'il se fut retiré, la princesse des Ursins ordonna à l'huissier d'introduire le vicomte et de ne laisser pénétrer âme qui vive auprès d'elle, tant que ce gentilhomme serait là.

Gondreville entra ; il était vêtu avec beaucoup de recherche, mais en même temps avec beaucoup de goût, et l'élégance de son costume faisait ressortir encore davantage sa bonne mine et tous les charmes de sa personne. Il n'avait point de chapeau à la main. La princesse attacha sur lui un regard rapide et presque furtif. En même temps, mille sensations indescriptibles passèrent sur sa physionomie ; son sein se gonfla, sa respiration devint courte et précipitée, et ce fut d'une voix mal assurée qu'elle laissa tomber

les paroles suivantes, bien qu'elle affectât, en les prononçant, une sorte d'enjouement :

— Eh bien ! monsieur, m'en voulez-vous beaucoup de vous avoir mis dans la nécessité de rester hier soir tête nue? et si, par aventure, il vous survenait quelque rhume, ne seriez-vous point disposé à m'en rendre responsable?

— Ah! madame, reprit vivement le vicomte, permettez qu'au contraire je commence par témoigner à Votre Altesse toute ma reconnaissance de ce qu'elle veut bien m'accorder la faveur si précieuse d'être admis en sa présence. Votre Altesse a sur ce point devancé mon vœu le plus cher.

— Eh! pensez-vous, monsieur, que je n'aie pas eu pour cela un motif, un motif plus puissant que vous ne pouvez le croire?

— Ce motif, Altesse, doit-il être pour moi un mystère?

— Oh! non pas, monsieur, car plus je vous regarde et plus je trouve dans vos traits, dans toute votre personne, une ressemblance bien frappante avec un gentil-

homme que j'ai connu jadis en Italie et qui portait le même nom que vous.

— Madame, le vicomte de Gondreville, dont Votre Altesse a bien voulu garder le souvenir, était mon père.

— Votre père ! balbutia la princesse, dont un léger frisson parcourut tout le corps, je ne m'étais donc pas trompée !... Et c'est vous qu'on avait cru mort à la suite d'un duel avec le marquis de Santa-Cruz à Xadraque, duel dans lequel vous vous êtes constitué avec tant de courage et de dévouement le champion de mon honneur, de ma réputation ! Mon Dieu, mon Dieu, soyez béni !

— Eh quoi ! madame, Votre Altesse a déjà appris... ?

— Est-ce que je ne sais pas tout ce qui se passe en Espagne ? Tenez, lisez !

En parlant ainsi, madame des Ursins tendait au jeune vicomte le papier qu'elle avait contemplé quelques instants auparavant avec une attention si marquée, et ce ne fut pas sans surprise et peut-être même sans un peu de désappointement que celui-ci lut alors ce qui suit :

« Le gentilhomme sur le compte duquel Votre Altesse a désiré obtenir des renseignements précis arrive de France. Il a eu en entrant en Espagne, dans une hôtellerie du bourg de Xadraque, un duel avec le marquis de Santa-Cruz, qui avait osé attaquer en sa présence l'honneur et la réputation sans tache de Votre Altesse, il a été si dangereusement blessé qu'on l'avait cru mort. Cependant il paraît être aujourd'hui entièrement rétabli. A son arrivée à Madrid, il y a trois jours, il est descendu au palais de l'ambassade de France, où un appartement lui était préparé. Il en est sorti depuis lors deux fois : la première, pour se rendre au palais de Medina-Celi, où il a apporté des dépêches en compagnie d'un de MM. les secrétaires de l'ambassade ; la seconde, tout seul. C'était hier soir, et il pouvait être environ six heures. Il s'est rendu directement au jeu de paume, où se rassemblent d'ordinaire MM. les officiers aux gardes, et y a passé près d'une heure. Il était à une fenêtre lorsque Votre Altesse est passée dans sa chaise, et il a laissé tomber son chapeau, que Votre

Altesse a daigné faire ramasser. Quelques instants après il est sorti du jeu de paume avec MM. les officiers aux gardes et s'est rendu au salut. Après le salut, il est rentré au palais de l'ambassade de France. Tels sont les seuls renseignements qu'il ait été possible à mes espions de se procurer sur le compte de ce gentilhomme ; mais Votre Altesse peut être assurée que dorénavant toutes ses démarches seront l'objet de la plus attentive surveillance et que je m'empresserai de lui en rendre compte, heureux de lui prouver ainsi le dévouement sans bornes et les sentiments de respect et de profonde soumission avec lesquels je suis son très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur. »

Le factum se terminait par une signature entièrement illisible.

Eh bien ! qu'en dites-vous? reprit la princesse, pensez-vous qu'il soit facile de me tromper ?

— D'honneur, repartit notre gentilhomme un tant soit peu interdit, voici un rapport qu'on jurerait émané de M. d'Argenson en

personne, et je reconnais qu'en toutes choses Madrid et Paris se ressemblent à présent. Seulement, je veux croire, pour l'honneur des Espagnes, que de ce côté des Pyrénées, Votre Altesse n'a pu trouver un lieutenant général de police aussi laid que M. d'Argenson.

— Plût à Dieu qu'il fût aussi clairvoyant et aussi habile!

— Eh! mais, à en juger par ce qui me concerne, il me semble qu'il ne va déjà pas trop mal. Tudieu! quel historiographe Votre Altesse m'a donné là!

— Maintenant, monsieur, vous pouvez brûler ce papier, dit la princesse en désignant du doigt au jeune Français un brasero dans lequel brûlaient des noyaux d'olives.

Puis après s'être recueillie quelques instants.

— C'est vous, monsieur de Gondreville, qui étiez porteur des dernières dépêches que le roi de France a adressées au roi d'Espagne. Votre mission est remplie. Quels sont vos projets à présent?

— Eh ! mais il me semble que Votre Altesse a un moyen bien simple de le savoir, et l'auteur du rapport que je viens de lire pourra tout aussi bien que moi, et mieux encore peut-être, la renseigner à cet égard.

— Mais moi, monsieur, je ne veux plus rien apprendre de ce qui vous touche que de vous-même.

— C'est différent. Alors, madame, daignez jeter les yeux sur un message que madame la marquise de Maintenon a bien voulu me remettre pour Votre Altesse.

En même temps notre gentilhomme tira de sa ceinture une lettre pliée et cachetée d'un sceau de cire noire (car la cour de France était aussi en deuil).

La missive de Françoise d'Aubigné était ainsi conçue :

« Celui qui vous remettra cette lettre est le jeune vicomte de Gondreville dont vous avez, si je ne m'abuse, connu jadis la famille en Italie... »

Le front de la princesse s'assombrit et elle murmura tout bas :

— Il y a donc des souvenirs impérissables ! Et comment se fait-il qu'elle aussi... ?

La lettre se terminait ainsi :

« Demeuré orphelin de bien bonne heure, M. de Gondreville n'a qu'une fortune des plus médiocres, et il a grand besoin de faire son chemin. J'ai pensé qu'à ma recommandation, vous voudriez bien l'y aider, en le faisant admettre, s'il est possible, dans la maison du roi d'Espagne, où son esprit comme sa naissance le rendent digne de prendre place. Je ne doute pas que le roi et vous ne soyez complétement satisfaits de lui, car il a le plus grand désir de bien mériter de tous deux. En ce qui me touche, je crois devoir ajouter que ce sera un nouveau titre que vous aurez acquis ainsi à la reconnaissance de votre très-humble et très-obéissante servante.

« Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon. »

Lorsqu'elle eut terminé cette lecture, madame des Ursins demeura quelques instants

pensive, puis avec un accent presque solennel :

— La recommandation dont vous êtes l'objet, dit-elle, m'est trop précieuse pour que je n'y aie pas égard. Vous avez d'ailleurs plus d'un titre à mon intérêt, et alors même que vous n'auriez pas exposé votre vie pour défendre ma réputation plus ou moins justement attaquée, ce dont je vous remercie, le nom que vous portez eût suffi pour que ma protection vous fût acquise en tout temps, en tout lieu. Car j'ai eu jadis d'étroites relations avec votre famille en Italie, à Rome, où votre père, qui revit en vous trait pour trait, et à tel point qu'en vous apercevant j'ai cru le voir encore lui-même, était venu se fixer, où... votre mère, si charmante, si digne d'amour, d'estime, de vénération, était l'une de mes meilleures amies. Tous deux sont morts bien jeunes et d'une façon bien mystérieuse.

— On me l'a dit en effet, madame.

— Ah!... vous saviez alors sans doute que... mon nom s'est trouvé mêlé d'une façon funeste aux bruits qui coururent alors

sur la mort tragique de la vicomtesse de Gondreville et de votre père lui-même ?

— Je le sais aussi, Altesse, et si j'avais été tenté de croire quoi que ce pût être à votre désavantage, il me suffirait aujourd'hui de vous voir, de vous entendre pour être désabusé.

— Bien vrai ?

Aucune parole humaine ne saurait donner une idée de l'expression suppliante avec laquelle cette question fut énoncée. Le vicomte baissa les yeux et répondit avec calme :

— Bien vrai.

— Allons, je veux vous croire, je vous crois. Vous êtes trop jeune encore pour mentir, alors surtout qu'il s'agit de pareils souvenirs. Il faut les écarter. Parlons d'autre chose.

— Ce sera comme il plaira à Votre Altesse.

— Vous arrivez de France. Voyons, soyez sincère avec moi. Que dit-on, que pense-t-on dans ce pays des affaires d'Espagne ?

— On pense, madame, que ces affaires ne sauraient être en de meilleures comme en de plus belles mains que les vôtres.

— Si jeune et déjà courtisan !

— Madame, j'ai dit la vérité.

— J'en doute. Il n'importe ; ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais du roi, de Philippe V. Quelle opinion a-t-on de lui à la cour de France ?

— Tout le monde s'accorde à voir en lui un monarque plein de courage, de bonté, et qui s'est montré digne par son mérite du trône auquel il a été appelé par la volonté du feu roi.

— J'entends, et je vous crois cette fois. Mais est-ce bien là tout ce qu'on dit du roi d'Espagne ? Et n'ajoute-t-on pas autre chose ? Le croit-on, par exemple, aussi heureux qu'il mérite de l'être ?

— Altesse, c'est là une question qu'il est bien difficile de résoudre, à moins d'être admis dans l'auguste intimité du roi, comme vous l'êtes. Tout ce que j'ai entendu dire, c'est que la mort de la reine a causé au roi d'Espagne une douleur profonde, et qu'il vit depuis lors dans une retraite absolue. Mais il est jeune encore, et sans doute tôt ou tard une nouvelle union...

— Ainsi, vous considérez cette nouvelle union comme une nécessité dans la position du roi ?

— Altesse, permettez, je ne dis pas...

— C'est aussi mon avis, et, après y avoir mûrement réfléchi, je ne vois guère que trois princesses en Europe qui puissent être appelées à venir s'asseoir sur le trône d'Espagne. C'est d'abord l'infante de Portugal, puis la princesse de Bavière, puis enfin, et peut-être de préférence aux deux autres, une archiduchesse. S'il vous fallait opter entre ces trois partis, M. de Gondreville, dites, lequel aurait votre choix ?

— Madame, puisque vous me faites l'honneur de me consulter, moi chétif, je répondrai avec franchise : aucun des trois.

— O ciel ! est-il possible ? mais qui donc alors choisiriez-vous ?

— Altesse, c'est mon secret.

— Ne voulez-vous point me faire part de ce beau secret ?

— Si vous l'ordonnez, je le ferai, mais à la condition que ce secret ne sera connu que de vous seule.

— Parlez donc, je vous écoute et vous avez ma promesse.

— Eh bien! Altesse, c'est vous que je choisirais.

La princesse rougit et pâlit tour à tour, et tout son corps trembla; puis, sans prononcer une parole, elle se leva, et ayant détaché de son corsage un nœud de diamants, elle l'attacha elle-même au chapeau du vicomte et plaça en souriant le feutre empanaché sur la tête du jeune gentilhomme. Celui-ci, qui s'était empressé de mettre un genou en terre, saisit la main de la favorite et la porta respectueusement à ses lèvres. La princesse lui fit signe alors qu'il pouvait se retirer. Gondreville s'inclina et se dirigea vers la porte par laquelle il était entré. Comme il en atteignit le seuil, il se retourna et dit timidement :

— Votre Altesse permet-elle que je revienne... ici... quelquefois?

— Toutes les fois que vous voudrez, répondit la favorite d'une voix pleine d'émotion. Je vais donner des ordres en conséquence.

— Ce sera donc tous les jours, si Votre Altesse daigne y consentir.

Là-dessus, le vicomte s'inclina de nouveau et sortit. La princesse attacha sur lui un long regard, puis, levant vers le ciel un front rayonnant d'allégresse :

— Maintenant, s'écria-t-elle, le sort en est jeté, je resterai en Espagne...

Dans cette même journée, il y eut une nouvelle recrue parmi les *recreadores* du roi : ce fut le jeune vicomte de Gondreville.

Dans cette même journée aussi, le roi ayant demandé à la princesse des Ursins quel châtiment il convenait d'infliger au marquis de Santa-Cruz qui, l'on s'en souvient peut-être, attendait, renfermé dans son palais de Madrid, qu'il fût statué sur son sort, la favorite répondit :

— Sire, la clémence est le plus bel attribut de la royauté, c'est pourquoi je supplie Votre Majesté de pardonner au marquis comme je lui pardonne moi-même.

VIII

L'auberge des Apennins.

Il y a certainement le sujet d'un livre fort curieux dans la destinée de la femme dont le nom se trouve inscrit en tête de notre récit, et l'on pourrait trouver mainte page piquante et bien digne d'intéresser le lecteur dans les aventures variées qui ont marqué la longue durée de son existence. Toutefois ayant choisi de préférence, dans le vaste cadre qui nous était ouvert, l'épo-

que, ou, si l'on veut, le coin du tableau qui nous a paru présenter le plus d'enseignements au double point de vue de l'histoire et du roman, nous croyons devoir nous borner à consigner ici, sur le passé de notre héroïne, les seuls détails qui se rattachent directement à l'une des catastrophes les plus mystérieuses qui aient occupé l'attention publique au commencement du siècle dernier.

Anne-Marie de la Trémouille de Noirmoutier, issue, comme on sait, d'une des plus illustres familles de France, avait été mariée en premières noces à Adrien Blaise de Talleyrand, prince de Chalais. Bien faite, à tous les titres du monde, pour devenir l'un des ornements de la cour de Louis XIV, cette cour à laquelle se rattachent tant de souvenirs d'esprit et de beauté, la jeune princesse dut bientôt partager l'exil de son mari, à la suite du duel fameux de ce dernier contre la Frette, Saint-Aignan et d'Argenlieu ; peu de temps après, demeurée veuve à un âge où d'ordinaire on est à peine épouse, elle résolut de se fixer à Rome, sous

les auspices des cardinaux de Bouillon et d'Estrées, qui tous les deux s'étaient déclarés ses protecteurs. Là, elle subjugua tous les cœurs par sa grâce et ses merveilleux attraits, et bientôt la ville éternelle ne retentit plus que du bruit des séductions et des triomphes d'une étrangère, d'une Française.

Cependant, patronnée comme elle l'était par les principaux membres du sacré collége, la jeune veuve, afin d'éviter tout sujet de scandale, ne tarda pas à se trouver dans l'obligation de faire un choix entre les nombreux soupirants attachés à son char... Guidée uniquement, dans cette circonstance solennelle, par l'ambition, elle jeta les yeux sur le vieux duc de Bracciano, chef de l'illustre maison des Ursins, l'un des seigneurs les plus riches et les plus considérables de toute l'Italie, et elle lui donna sa main. Dès ce moment le palais des Ursins, à Rome, devint le centre des plaisirs, et la duchesse de Bracciano fut plus que jamais la reine du bel air et de la galanterie.

On a prétendu que le vieux duc, qui l'ai-

mait éperdument, avait eu beaucoup à souffrir de ses légèretés, et que les austères devoirs qu'impose la foi conjugale avaient été plus d'une fois enfreints par la jeune duchesse. Sans nous appesantir sur ce grave sujet, nous devons à nos lecteurs communication d'une aventure non moins bizarre que tragique qui, vers 1690, attira fortement l'attention publique et fournit pendant longtemps un sujet de conversation dans les États romains et même au delà.

Au milieu de l'année précédente (1689), au mois de juin, un seigneur français nouvellement marié et proche parent de l'ambassadeur de France, arriva à Rome avec sa jeune épouse. On le nommait le vicomte de Gondreville. C'était le couple le plus charmant qu'il soit possible d'imaginer, et, au milieu de la fièvre mythologique qui s'était emparée alors de tous les esprits, on eût cru voir en eux Vénus et Adonis. Aussi bien, comme Vénus et Adonis, tous deux nourrissaient l'un pour l'autre la plus vive passion, passion qui avait été surexcitée par bien des obstacles. En effet, le vicomte, plus favorisé

par la naissance que par la fortune, s'était vu dans la nécessité de recourir à un enlèvement pour devenir l'heureux époux de celle qui lui avait donné son cœur sans consulter le vœu d'une famille riche, puissante, et d'ailleurs préoccupée de tout autres visées.

Quoi qu'il en soit, forcés, après cette escapade, de quitter la France et de venir chercher un refuge à Rome, les deux époux furent présentés dans une fête au palais des Ursins. Français et exilés, eux aussi, l'un et l'autre avaient plus d'un titre aux sympathies de la belle duchesse de Bracciano, qui les accueillit avec une grande distinction. Bien plus, cette dernière prit la jeune épouse sous son patronage immédiat, et bientôt la plus douce comme la plus tendre intimité s'établit entre elles.

On les eût prises pour les deux sœurs, tant elles avaient soin l'une et l'autre d'adopter les mêmes vêtements, la même coiffure, les mêmes ornements dans leur toilette. A la comédie, sur le Cours, aux champs, partout, on était sûr de ne jamais apercevoir l'une

sans l'autre, si bien que l'on eût dit que quelque affinité magnétique avait réuni ces deux existences, et que le jour où l'une d'elles viendrait à s'éteindre, l'autre s'évanouirait également.

Un jour, pourtant, un changement assez marqué se déclara dans l'extérieur de la vicomtesse de Gondreville; sa taille élégante et flexible commença à épaissir quelque peu, et tous les symptômes d'une maternité plus ou moins prochaine apparurent en elle. Cette fois, l'âge fort avancé du vieux duc de Bracciano ne permettait guère de supposer que la duchesse sa femme continuerait jusqu'au bout l'imitation du modèle qu'elle semblait s'être attachée à suivre en tous points. Néanmoins, par une inconcevable bizarrerie, quelques personnes dans Rome crurent remarquer que, probablement pour consoler sa jeune amie du désavantage passager que sa situation lui faisait éprouver sous le rapport physique, la duchesse de Bracciano avait eu la délicatesse de simuler aussi un embonpoint, à coup sûr factice. En effet, depuis l'arrivée de la jolie Fran-

çaise, les deux femmes ne se quittaient pas d'un instant, et si parfois un tiers venait troubler leur doux tête-à-tête, ce tiers n'était autre que le vicomte de Gondreville qui se montrait toujours passionnément épris de sa femme. Quant aux galants, ils avaient tous été notoirement éconduits depuis que le cœur d'Anne de la Trémouille s'était si bien ouvert à l'amitié, qui semblait devoir y régner désormais sans partage.

Les choses en étaient là lorsqu'au printemps de l'année 1690 la duchesse de Bracciano annonça l'intention d'aller faire sa visite annuelle dans ses domaines des Apennins. Le duc, retenu à Rome par des infirmités sans cesse croissantes, ne put l'accompagner, et comme de son côté, dans l'état de grossesse avancée où elle était parvenue, la vicomtesse de Gondreville ne pouvait songer à se mettre en route, il fallut qu'à leur grand regret les deux jeunes femmes se séparassent. Bien des larmes coulèrent de part et d'autre, et la duchesse jura d'abréger autant qu'elle le pourrait la durée d'un voyage dont elle aurait voulu

de grand cœur s'abstenir, mais que d'impérieuses circonstances rendaient indispensable.

Au surplus, il faut bien le dire, des deux jeunes femmes, celle qui avait le moins sujet de s'attrister était sans contredit la vicomtesse de Gondreville, puisque son mari, ou, pour mieux dire, son amant lui restait, et que dorénavant elle aurait la faculté de donner entièrement à l'amour un temps dont l'amitié lui ravissait une si notable part.

Quelques jours se passèrent ainsi, et madame de Gondreville commençait à se consoler d'avoir perdu pour quelque temps une société qui lui était devenue chère, lorsqu'un matin son mari se présenta dans sa chambre avec une agitation extrême. L'ambassadeur de France venait, annonça-t-il, de le mander auprès de lui, afin de lui confier une mission de la plus hâute importance. Il fallait partir pour Naples à l'instant même. Quelque pénible qu'il pût être pour lui de se séparer de sa femme, il avait osé d'autant moins décliner l'honneur du choix dont il

était l'objet que le succès d'une semblable mission pouvait avoir pour son avenir les résultats les plus avantageux.

A cette nouvelle, non moins terrible qu'inopinée, madame de Gondreville fondit en larmes, et se jetant dans les bras de son mari, elle le supplia, en sanglotant, de ne point la laisser seule à Rome et de l'emmener avec lui. Le vicomte lui représenta avec douceur que dans la position où elle se trouvait le voyage de Naples serait d'une haute imprudence, que son existence et celle du précieux dépôt qu'elle portait dans son sein pouvaient se trouver ainsi compromises. Il s'engagea, par les serments les plus solennels, à abréger, autant qu'il lui serait possible de le faire, la durée d'une mission qui, l'ambassadeur lui-même venait d'ailleurs de le déclarer, ne pouvait excéder un mois au plus. Bref, après des adieux vraiment déchirants de part et d'autre, les deux époux se séparèrent ce jour-là même.

En proie au plus violent désespoir, madame de Gondreville essaya d'abord de

trouver dans la prière et l'accomplissement des devoirs sacrés que l'Église impose à ses fidèles un remède aux angoisses qui déchiraient son âme; mais ce fut en vain. Elle voulut dormir, et des songes effrayants lui retracèrent sous les plus lugubres images les conséquences d'une séparation qui, dans sa douleur, lui semblait devoir être éternelle. Après cinq mortels jours passés dans cette cruelle situation, la jeune femme, ne pouvant plus maîtriser les funèbres pressentiments qui revenaient l'assaillir à chaque instant, se résolut à partir pour Naples afin de rejoindre son mari.

On était au printemps et il faisait le plus beau temps du monde. Madame de Gondreville se mit en route après avoir pris toutes ses dispositions pour conjurer, autant qu'il était possible de le faire, les dangers qui pouvaient résulter, dans la situation vraiment critique où elle se trouvait, d'une semblable détermination. Il était d'ailleurs bien arrêté que, pour plus de précaution, le voyage s'accomplirait à petites journées.

Les deux premières étapes furent fran-

chies avec beaucoup de bonheur, mais vers la fin de la troisième, la jeune femme, qui avait été soutenue jusqu'alors par l'idée que chaque pas que faisaient les chevaux la rapprochait de son mari, vaincue tout à coup par la fatigue physique, s'affaissa sur elle-même et tomba évanouie entre les bras d'une fille de chambre qui l'accompagnait. Bientôt des signes non équivoques annoncèrent les approches d'une crise dont son imprudence avait si fâcheusement avancé le terme, et les postillons reçurent l'ordre de s'arrêter.

Par un heureux hasard, on se trouvait à l'entrée d'un village et l'on pouvait apercevoir de loin, aux rayons du soleil couchant, l'enseigne d'une hôtellerie d'assez pauvre apparence, mais où il était permis du moins d'attendre les secours, si nécessaires en pareil cas. C'est là que la jeune femme fut transportée encore à moitié évanouie. Quand elle commença à reprendre ses sens, un pénible débat s'agitait auprès d'elle.

— Je suis au désespoir, disait l'hôtesse, mais je ne puis recevoir cette jeune dame

dans mon hôtellerie qui a été entièrement retenue depuis plus de huit jours par des personnes respectables et que j'ai à cœur de ménager; car elles payent fort bien. On m'a fait encore promettre, ce matin même, de ne recevoir âme qui vive, sous quelque prétexte que ce puisse être. Cherchez ailleurs. Vous trouverez sans doute dans le village quelque paysan qui sera fort aise de céder sa maison pour gagner quelques écus; car c'est un pauvre pays que le nôtre.

Ici la vicomtesse de Gondreville recouvra momentanément assez de force pour intervenir elle-même.

— Par pitié! ma bonne femme, s'écria-t-elle, laissez-moi rester ici. Je sens que je ne pourrais aller plus loin. Oh! ne repoussez pas ma prière! Ces personnes qui ont retenu votre hôtellerie, où sont-elles? Je veux les voir, leur parler. Dans l'état où je suis, elles ne me refuseront pas un petit coin. Conduisez-moi près d'elles.

— Je le veux bien, ma belle dame, car vous me faites compassion, et il est impossible qu'en vous écoutant, en vous voyant

surtout, on puisse vous résister. Venez, venez plaider vous-même votre cause auprès de la signora Mattea, c'est le nom de la personne qui est venue s'installer dans mon hôtellerie avec son mari, un charmant cavalier, sur ma parole, vous allez voir.

— Son mari ! murmura madame de Gondreville, son mari est auprès d'elle! oh! cette dame est bien heureuse!

En parlant ainsi, la vicomtesse, soutenue par l'hôtesse d'un côté, et par sa fille de chambre de l'autre, se traîna jusqu'au fond d'un corridor qui conduisait à l'appartement d'honneur de l'hôtellerie. La porte en était fermée, mais la clef était restée en dehors. L'hôtesse, après avoir frappé discrètement et à petit bruit, se crut suffisamment autorisée à faire tourner la clef dans la serrure, et franchit le seuil de la porte. Il faisait fort sombre. Tout l'appartement consistait dans une grande pièce lambrissée de poutres saillantes et dès longtemps noircies par la fumée durant l'hiver, et par les mouches durant l'été, avec un lit tapissé de serge verte et quelques images de piété grossièrement en-

luminées, appendues le long des murs. Au fond de cette chambre, et dans l'embrasure d'une fenêtre, on distinguait à la faible lueur que projetait encore, à travers les vitres, le crépuscule du soir, une femme enveloppée d'un peignoir blanc et à demi couchée dans un grand fauteuil de cuir. Elle était placée de telle sorte qu'elle tournait le dos aux personnes qui entraient dans la chambre. A côté d'elle, il y avait un escabeau, sur lequel un homme était assis; un homme dont la tête touchait la sienne, un homme dont les mains étaient amoureusement entrelacées avec les siennes, mais sans qu'on pût voir non plus son visage.

Au bruit que fit la porte en roulant sur ses gonds, le couple dont il s'agit tressaillit et se retourna avec vivacité du côté des personnes qui entraient. D'abord il y eut de part et d'autre un instant de doute, tant les regards avaient de peine à percer l'obscurité de la chambre; mais tout à coup un cri terrible se fit entendre, un cri dont nulle parole humaine ne saurait exprimer l'angoisse et le désespoir. En même temps,

madame de Gondreville tomba inanimée sur le carreau. Dans la prétendue signora Mattea, l'infortunée jeune femme avait reconnu la duchesse de Bracciano, et l'homme qui se trouvait auprès d'elle était M. de Gondreville.

Le surlendemain de cette aventure, deux cercueils sortirent de l'hôtellerie, un grand et un petit. Dans le premier était une femme dont le visage découvert, suivant l'usage consacré en Italie, conservait, sous les ombres de la mort, l'empreinte d'une angélique beauté. Dans le second, il y avait un pauvre enfant nouveau-né. Est-il besoin d'ajouter que la jeune femme n'était autre que la vicomtesse de Gondreville? Quant à l'enfant, par une juste punition du ciel, c'était, dit-on, le fruit du double adultère de Henri de Gondreville et de la duchesse de Bracciano.

C'est qu'un double accouchement avait eu lieu dans l'hôtellerie, à la suite de l'événement qui avait mis d'une façon si funeste les deux rivales en présence, et des deux enfants nouveau-nés un seul avait survécu,

l'autre était mort en venant au monde. Cette fois au moins la victime était bien choisie.

Demeuré veuf après cette cruelle catastrophe, celui qui en avait été le complice n'y survécut que bien peu de temps. A un mois de là, il fut trouvé un matin percé de douze coups de stylet, sous les murs de l'église des Saints-Apôtres, à Rome, sans qu'on ait jamais pu découvrir, malgré toutes les investigations de la police pontificale, quels avaient été les auteurs de sa mort.

Pendant tout le printemps et tout l'été de 1690, la duchesse de Bracciano ne reparut pas à Rome. Elle demeura dans ses terres, uniquement occupée, disait-on, du soin de sa santé devenue fort chancelante; mais l'hiver étant venu, on la vit reparaître dans les fêtes, belle, coquette et courtisée comme par le passé. A cette époque, comme aujourd'hui encore, il suffisait d'un laps de quelques mois pour effacer bien des souvenirs, et la catastrophe mystérieuse qui avait fait disparaître de la scène du monde deux êtres destinés à plus d'un titre pour

en être l'ornement, se trouvait entièrement oubliée.

On sait que ce fut dix ans après que Philippe V étant monté sur le trône d'Espagne et ayant épousé la princesse Gabrielle-Louise de Savoie, le cardinal Porto-Carrero désigna comme la personne la plus accomplie et le plus en état de remplir dignement les fonctions de camarera-mayor auprès de la nouvelle reine, la duchesse de Bracciano, qui, depuis la mort de son second mari, avait pris le nom de princesse des Ursins.

L'orphelin qui avait vu le jour sous de si funèbres auspices fut, peu de temps après la mort de son père, ramené en France par les soins de l'ambassadeur, et madame de Maintenon, dont la haute faveur commençait à se déclarer à cette époque, touchée du récit de cette aventure, le prit sous sa protection spéciale. L'enfant répondit à merveille aux soins de son auguste protectrice. Doué d'une physionomie charmante et d'un esprit plein de vivacité et d'enjouement, possédant tout ce qui constituait alors la science d'un gentilhomme, à savoir : l'es-

crime, la danse, un peu de blason et quelques bouts-rimés, le jeune Gondreville semblait appelé aux plus hautes destinées. Madame de Maintenon l'avait fait admettre d'abord au nombre des pages de la grande écurie, puis dans les gendarmes de la garde du roi, où il avait atteint assez rapidement le grade de cornette.

Malheureusement pour lui, le roi se faisait bien vieux alors, et la cour suivait l'exemple du roi.

Ce qui avait fait, au temps jadis, la fortune de Lauzun, de du Lude et de tant d'autres, n'était plus de mise sous un monarque septuagénaire et dévot. Gondreville le sentait bien, et comme il ne manquait pas d'habileté, il avait grand soin de se montrer de temps à autre en compagnie de MM. les sulpiciens et de rendre de fréquents devoirs au père Tellier; mais en particulier, il secouait bien vite le masque d'hypocrisie dont il s'était affublé en public. Lié d'amitié avec les Noailles, les Nocé, les Canillac, et toute cette jeunesse dissolue qui formait déjà le noyau de l'association à peu de temps

de là si célèbre sous le nom de roués du régent, il se dédommageait amplement la nuit, dans les orgies du Palais-Royal, des journées qu'il avait passées à écouter des sermons et des offices. Malgré son extrême jeunesse, on citait déjà de lui plus d'un tour pendable et plus d'une adorable perfidie en matière galante. C'est un ange, disait de lui madame de Maintenon. — Oui, ajoutait tout bas M. le duc d'Orléans, un ange d'enfer !

Sur ces entrefaites, une grande nouvelle vint à retentir dans les petits appartements de Versailles. La reine d'Espagne était morte, et l'ambassadeur, M. le marquis de Brancas, annonçait avec une terreur profonde qu'il n'était pas impossible qu'elle fût bientôt remplacée par la princesse des Ursins. Louis XIV se montra fort indigné d'une semblable supposition, à laquelle son orgueil ne lui permettait pas d'ajouter la moindre foi. Mais madame de Maintenon, qui avait apparemment ses raisons pour être moins incrédule, commença tout d'abord à partager les appréhensions de M. de

Brancas. Ces appréhensions, d'ailleurs, comme le fait très-bien remarquer le duc de Saint-Simon dans ses curieux mémoires, se compliquaient de la jalousie que ne pouvait manquer d'exciter au plus haut point chez la veuve Scarron l'annonce d'un mariage qui devait être public, tandis que le sien avec Louis XIV n'avait eu lieu qu'à la condition expresse qu'il demeurerait secret pour tous. Ainsi, la femme qu'elle avait choisie pour sa confidente, pour son instrument en Espagne, pour son lieutenant, comme disait plaisamment le duc d'Orléans, l'emporterait sur elle! Cette femme-là serait reine avec tous les honneurs attachés à ce titre, tandis qu'elle était condamnée, elle, à rester toujours la marquise de Maintenon! C'était à en mourir de dépit.

Plusieurs conseils secrets avaient été tenus chez le roi, et l'on y avait agité la grande question de savoir quels moyens l'on emploierait pour battre en brèche l'influence sans cesse croissante de la princesse des Ursins; mais on s'était toujours séparé sans rien conclure, lorsqu'un jour Torcy, secré-

taire d'État des affaires étrangères, demanda à parler au roi en particulier et hors de la présence de ses collègues.

Ce qui se passa entre Louis XIV et son ministre, nul ne le sut sans doute, excepté Dieu et madame de Maintenon. Quoi qu'il en soit, quarante-huit heures après cette entrevue, le jeune vicomte de Gondreville quittait Versailles et montait en chaise de poste pour se rendre à Madrid. On a dit qu'avant son départ il avait été reçu en audience particulière par madame de Maintenon.

Le soir même, il y avait conciliabule au Palais-Royal, c'était un peu avant le souper, et comme on s'étonnait de l'absence du vicomte de Gondreville, M. de Canillac s'écria:

— Eh mais, messieurs, ne vous souvient-il pas que l'autre jour ce diable de Gondreville, qui ne doute jamais de rien, a voulu gager avec Nocé qu'il parviendrait à détrôner madame des Ursins, pourvu que l'on consentît à lui payer ses frais de voyage? Vous verrez que MM. les ministres l'auront pris au mot.

— Ma foi, moi, dit le duc d'Orléans, je le proclame le plus habile homme d'Europe, s'il en vient à bout ; mais je n'en crois rien, et je doute fort qu'il réussisse là où tant d'autres ont échoué.

— C'est que ceux-là, monseigneur, reprit Canillac à voix basse, n'avaient pas à venger à la fois la mort d'un père et d'une mère.

— Eh quoi! pensez-vous donc que Gondreville soit informé de tout ce qui s'est passé en Italie à l'occasion de sa naissance?

— Parfaitement, monseigneur.

— Alors, mon cher Canillac, allons souper. Nous boirons à la santé de la princesse des Ursins. Sur mon honneur, c'est une des plus belles femmes que j'aie rencontrées dans ma vie, et, grâce au ciel, j'en ai vu et aimé plus d'une.

IX

Une conspiration.

Une huitaine de jours après la première audience donnée par la princesse des Ursins à Gondreville, celui-ci rencontra dans l'une des galeries du palais l'abbé Alberoni. Or, il faut qu'on sache que l'abbé, sous prétexte d'un voyage qu'il avait fait en France six ans auparavant, pour le compte de son souverain, le duc de Parme, sans que le roi Louis XIV eût daigné l'admettre en sa pré-

sence, s'était constitué en relations ouvertes avec le jeune Français, l'accablant de soins, de prévenances, et lui offrant même de lui servir de cicerone dans la ville de Madrid. Aussi du plus loin qu'il aperçut Gondreville il courut à lui avec sa pétulance habituelle, et lui sautant au cou :

— Mon cher vicomte, s'écria-t-il, recevez mon compliment bien sincère, car je viens d'apprendre ce qui vous arrive, et vous m'en voyez transporté. Vous voilà premier écuyer de Son Altesse madame la princesse des Ursins pendant tout le temps que durera l'absence de ce pauvre d'Aubigny qui, s'il m'en croit, fera fort sagement de rester en Touraine pour y faire le métier de maçon au château de Chanteloup. Tudieu ! comme vous y allez, vous autres Français ! Vous faites en huit jours autant de chemin qu'un Espagnol durant toute sa vie. Je me recommande à vous, vicomte, quand vous serez premier ministre, afin de me faire donner quelque bon bénéfice.

— Mon cher abbé, je vous remercie de tout mon cœur, mais que le ciel me pré-

serve de voir jamais se réaliser votre horoscope !

— Pourquoi donc ?

— Parce que je ne sais pas de plus sot métier au monde que de donner aux intérêts du roi ou du pays un temps qui serait bien mieux employé avec ses amis et ses maîtresses.

— Il n'y a qu'un Français pour parler ainsi.

— Et qu'un Italien pour le penser sans le dire.

— Oh ! quant à moi, je n'accepte point votre reproche. J'ai fait mes preuves, Dieu merci ! et je ne comprends l'existence qu'à table.

— A la bonne heure ! Moi, je ne suis pas si exclusif. Cérès et Bacchus ont des droits à mes hommages, mais il est d'autres dieux que je sers.

— Dites d'autres déesses.

— Comme il vous plaira.

— Çà, mon cher vicomte, avec une figure et une tournure comme les vôtres, je gage que vous allez faire bien des victimes à Madrid.

— Ce n'est pourtant pas mon intention.

— Je comprends. Vous avez de hautes visées, et la qualité pour vous est préférable à la quantité. C'est une noble ambition.

— Que voulez-vous dire, l'abbé? Je ne vous comprends pas du tout.

— Je veux dire que si vous étiez franc, vous avoueriez qu'il est ici, dans ce palais, une personne très-puissante, très-respectée et très-belle encore dont vous cherchez à conquérir les bonnes grâces, et que vous êtes déjà en bon chemin pour cela.

— Oh! quelle idée vous est venue là, mon cher abbé! Parlez-vous sérieusement?

— Très-sérieusement.

Et Alberoni, attachant sur son interlocuteur un regard plein de malice et de pénétration, ajouta mentalement :

— Il y viendra. Ces Français sont si vaniteux!

Puis, après un silence :

— Voyons, mon cher vicomte, faites-moi cette petite confession, et je vous promets

une discrétion à toute épreuve. Vous voulez plaire à madame la princesse des Ursins, n'est-ce pas ?

— M. l'abbé, vous êtes bien curieux.

— Ah ! dame, j'ai entendu dire par un de vos compatriotes qu'autrefois, en Italie, feu votre père avait été très-fort avant dans les faveurs de Son Altesse, alors qu'on la nommait encore la duchesse de Bracciano, et je ne vois pas pourquoi le fils n'hériterait pas du père en cette circonstance. J'ai lu, dans l'histoire de votre propre pays, que Diane de Poitiers avait été la maîtresse de Henri II, après avoir été celle de son père François Ier; madame des Ursins vaut bien Diane de Poitiers : qu'en pensez-vous ?

— Je pense que madame des Ursins vaut beaucoup mieux, et que Diane de Poitiers eût été tout au plus digne d'être sa suivante. N'est-ce pas aussi votre avis, l'abbé ?

— Certainement, certainement.

— A la bonne heure ! Touchez là ! Il faut que je vous quitte pour aller présenter mes devoirs à Son Altesse.

— Vous me quittez déjà, mon cher vi-

comte ? J'avais pourtant bien des choses encore à vous dire.

— Eh bien ! gardez-les pour une autre fois.

— C'est que... Écoutez, vicomte, il me vient une idée : venez souper avec moi ce soir, je vous ferai manger de la cuisine italienne arrosée de vieux vin d'Espagne, et durant le repas nous pourrons achever cette conversation.

— J'y consens, mais à une condition : c'est qu'il ne sera porté dans ce repas qu'une santé, celle de la princesse des Ursins.

— C'est entendu. A ce soir, donc !

— A ce soir !

— Oui-da ! s'écria l'abbé, en voyant s'éloigner notre gentilhomme, tout ce beau dévouement pour la princesse cache quelque mystère qu'il faut que j'approfondisse, et vous n'avez qu'à vous bien tenir, M. le vicomte. J'ai dans ma cave des vins qui feraient parler un muet.

Comme il se livrait à ce soliloque, il se sentit frapper sur l'épaule, et en même temps quelqu'un, se penchant mystérieusement à son oreille, lui dit à voix basse :

— J'ai tout entendu ; mais si vous m'en croyez, M. Alberoni, vous ferez en sorte d'ajourner ce souper indéfiniment.

— Pourquoi donc, seigneur Amenzaga?

Le conseiller de l'abbé n'était autre, en effet, dans cette circonstance, que le superstitieux lieutenant aux gardes.

— Parce qu'il y a quelque danger à se trouver en tête-à-tête avec ce gentilhomme, et je sais bien, moi, qu'en pareil cas, je ne serais pas du tout tranquille.

— Ah bah!

— Songez-y donc! un homme qui reçoit un coup d'épée dans la poitrine et qui ne s'en porte que mieux après cela! Est-ce que c'est naturel?

— Le fait est que...

— Quant à moi, je sais bien ce que je ferais à votre place, et puisque Son Altesse madame la princesse des Ursins vous veut du bien, je l'engagerais de tout mon pouvoir à ne pas écouter ce... gentilhomme, qui ne peut être qu'un suppôt de l'enfer, et qui la mènera beaucoup plus loin qu'elle ne le voudra.

— En êtes-vous bien sûr, seigneur Amenzaga ?

— Écoutez : s'il faut tout vous dire, j'ai voulu éclaircir mes soupçons sur le compte de ce gentilhomme. J'ai, sans qu'il s'en doutât d'abord, fait épier tous ses pas, toutes ses démarches, et j'ai découvert un grand secret.

— Ah ! vous allez me conter cela !

— Savez-vous où il passe toutes ses nuits ?

— Eh ! mais, je pense, dans son lit.

— A d'autres ! Est-ce qu'il a besoin de dormir, lui ? C'est bon pour nous autres mortels ; mais ceux de sa sorte ne dorment jamais. Aussi, dès que tout Madrid est plongé dans le sommeil, il prend tout doucement sa cape et son épée et s'en va rôder dans les rues de la ville.

— Oh ! oh ! serait-il somnambule ?

— Allons donc ! Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, bien qu'il affecte toujours de prendre des chemins différents, il revient toujours au même endroit.

— Où donc ?

— Dans la partie la plus déserte et la plus

sombre de la ville, au milieu de ces bâtiments ruinés qui s'étendent de tous côtés autour du vieux palais Santa-Cruz.

— Et que fait-il là ?

— Ah ! je ne saurais malheureusement vous donner sur ce point aucune lumière, attendu que notre homme est fort vigilant et fort alerte, et que, l'autre soir, il s'est aperçu, à ce qu'il paraît, qu'on le guettait, et s'élançant aussitôt sur mon malheureux valet, il l'a roué de coups, si bien que je n'ai pu obtenir de ce dernier qu'il continuât le cours de ses observations.

— Il suffit, seigneur Amenzaga. Je me charge, moi, d'accomplir l'œuvre que votre valet a laissée inachevée, et vous pouvez vous en reposer sur moi. Merci du renseignement !

— Ah çà, j'espère maintenant que vous êtes bien convaincu, M. Alberoni, et que vous renoncez à souper avec ce personnage infernal ?

— Moins que jamais.

— Alors, prenez garde à vous.

— Vous voulez dire qu'il prenne garde à

lui. Au revoir, seigneur Amenzaga ! Je n'ai pas peur du diable, moi dont le métier est de l'exorciser.

Là-dessus, l'abbé s'éloigna en riant et laissant Amenzaga tout ébahi.

Comme il rentrait à son logis, on lui annonça qu'un moine s'était présenté pour le voir, et que, tenant beaucoup à lui parler, ce moine s'était résolu à attendre son retour dans l'intérieur de la maison.

— Que me veut-il? murmura Alberoni, c'est quelque mendiant sans doute qui vient réclamer des secours pour retourner dans sa communauté. A-t-il dit son nom au moins?

— Non pas, répondit le valet auquel s'adressait cette question ; je n'ai même pu voir son visage, enveloppé qu'il est dans les plis de son capuce, mais sa robe est en drap fin. Ce n'est certes pas un moine mendiant.

— Qui êtes-vous ? que me voulez-vous, mon frère ? s'écria assez brusquement l'abbé en s'approchant de son hôte.

Ce dernier, qui était assis sur un escabeau, dans le vestibule de la maison, se leva, et, posant mystérieusement son index

sur sa bouche, il fit signe à Alberoni qu'il avait à l'entretenir en particulier. Dans ce moment, il paraît que les plis de son capuce se dérangèrent, ce qui permit d'entrevoir ses traits. A cette vue, Alberoni tressaillit, et se découvrant aussitôt avec tous les signes du plus profond respect, il dit à voix basse :

— Entrez, mon révérend, entrez. Quel honneur pour moi !

Tous deux pénétrèrent dans un grand cabinet où rien ne rappelait l'homme d'Église ; seulement, quelques livres épars sur une table, mêlés à des cartes géographiques, semblaient annoncer que le maître du logis n'était pas tout à fait aussi frivole qu'il voulait bien le paraître ; puis Alberoni, ayant fermé la porte au verrou, le moine rabattit son capuchon sur ses épaules, et alors l'abbé s'écria :

— Béni soit le jour où le confesseur du roi d'Espagne a mis le pied dans ma maison.

— Chut ! parlez bas, reprit vivement le jésuite Robinet, on ne sait pas ce qui peut arriver, et je suis toujours en méfiance de la police de madame des Ursins. Écoutez,

M. Alberoni, les moments sont précieux. J'ai une grande nouvelle à vous apprendre, et je n'ai pas hésité à venir vous trouver, parce que je sais que nous pouvons compter sur vous, et qu'au fond de l'âme, quoi qu'il puisse paraître au dehors, la favorite n'a pas d'ennemi plus acharné que vous.

— Certainement, mon révérend, certainement.

— Le père Tellier, confesseur du roi de France, et l'un des plus dignes représentants de l'ordre illustre et saint auquel j'ai l'honneur d'appartenir, m'a mandé que Louis XIV avait enjoint à son petit-fils de se remarier dans le plus bref délai. C'est à cette condition seulement qu'il lui accordera les moyens de réduire Barcelone et de s'affermir sur le trône. Le maréchal de Berwick se tient prêt à partir avec soixante-huit bataillons, aussitôt que Philippe V aura déclaré qu'il est disposé à obéir.

— O ciel ! est-il possible ! et moi qui n'avais rien deviné de tout cela ! Et que dit le roi ?

— Le roi a expédié ce matin même un

courrier à Versailles et il se soumet à la volonté de son aïeul.

— Ah, bon Dieu ! Son choix serait-il déjà fait ?

— Je le crains. Hier soir, mon royal pénitent m'a demandé si c'était péché pour un roi que d'épouser une personne non issue de sang royal.

— Et qu'avez-vous répondu, mon révérend ?

— J'ai répondu que c'était un gros péché.

— A la bonne heure.

— Mais comme le roi s'inquiétait fort de savoir si ce péché devait être rangé parmi les péchés mortels ou véniels, ce gentilhomme arrivé récemment de France, et que madame des Ursins a fait admettre parmi les *recreadores,* le vicomte de Gondreville, est entré pour faire sa cour. Après quelques paroles échangées et toutes plus ou moins insignifiantes, le roi lui a demandé si les dames de Madrid lui paraissaient aussi belles que celles de Paris, et ce Gondreville a osé répondre que, sans se prononcer sur une

matière aussi délicate, il pouvait affirmer du moins qu'il en connaissait une qui, en fait d'esprit, comme en fait de beauté, aurait la palme dans toutes les capitales de l'Europe.

— O le maudit serpent de France ! Que la peste l'étouffe !

— Alors le visage du roi s'est épanoui et il s'est écrié :

« — Allons, je vois que M. de Gondreville est connaisseur. »

En même temps il a porté ses regards sur un tableau qu'on vient d'exécuter d'après son ordre, et qui représente madame des Ursins tenant par la main le petit prince des Asturies.

— Mon révérend, vous avez raison, voici une grande et terrible nouvelle. Il n'y a plus à en douter maintenant. Le roi a pris son parti, et il est fermement résolu à braver la colère de Louis XIV ; seulement il veut gagner du temps. Et ce Gondreville que la princesse a trouvé moyen de mettre si vite dans ses intérêts ! Oh ! quelle femme ! quelle femme !

— Vous voyez, M. Alberoni, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que tous ceux qui veulent franchement la chute de la favorite doivent se réunir et frapper un grand coup.

— Je le reconnais comme vous.

— Cette réunion aura lieu dans quelques heures.

— Ah!

— Et l'on compte sur vous.

— Je comprends. C'est donc... une conspiration?

— A peu près!

— Ah! diable!

— Eh quoi! hésiteriez-vous?

— Moi! au contraire! J'en suis, de la... conspiration.

— Je savais bien que je pouvais répondre de vous!

— Ah! vous avez répondu de moi! Je vous rends mille grâces, mon révérend.

— Trouvez-vous un peu avant minuit sous les murs du palais Santa-Cruz. Vous heurterez doucement à la porte en chan-

tonnant à mi-voix ce vieux refrain aragonais :

La Vierge est bonne Aragonaise,
Écoutez sa chanson :
« Je ne veux pas être Française :
Plutôt mort ou prison. »
La Vierge est bonne Aragonaise !
Victoire à l'Aragon !

Alors, on vous ouvrira.

— C'est parfait. Ah çà, mon révérend, qui donc est à la tête de cette... conspiration ?

— Le marquis de Santa-Cruz en personne dirige toute l'affaire, soyez tranquille. Si la favorite en réchappe cette fois !...

— C'est admirable ! Elle n'en réchappera pas.

— Je vous quitte. Nous pouvons compter sur vous, n'est-ce pas ?

— A la vie, à la mort, mon révérend !

— Bonsoir, mon cher abbé, le jour baisse et je puis sortir maintenant sans crainte d'être reconnu. Nous nous reverrons dans quelques heures.

Ayant ainsi parlé, le père Robinet remit son capuchon sur sa tête et sortit. Lorsque

Alberoni fut seul, il se mit à se promener à grands pas par la chambre avec une agitation extrême.

— Ah ! s'écria-t-il, on veut déjà marier le roi ! et moi qui m'endormais ! Allons, le jésuite a raison, il n'y a pas un moment à perdre : à l'œuvre ! à l'œuvre !

Puis s'asseyant devant une table, il prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit avec une rapidité presque convulsive les quelques lignes qui suivent :

« Monseigneur,

« Lors du dernier voyage que j'ai fait à Parme, je me souviens d'avoir rencontré dans le jardin de votre palais une jeune demoiselle remplie de grâce et d'attraits, qu'on m'a dit être nièce de Votre Altesse. Vous aviez exprimé plusieurs fois la crainte, a-t-on ajouté, que cette personne, qui appartient de si près à Votre Altesse, ne pût s'établir convenablement, à raison de son manque de fortune. Que si, par aventure, lorsque la présente vous parviendra, quelque gentilhomme venait vous demander la main de

votre auguste nièce, qu'il soit comte, marquis, duc ou prince même, je supplie humblement Votre Altesse de le refuser, attendu qu'il est fort possible qu'un parti plus sortable se présente d'ici à fort peu de temps.

« Deux mots de plus seulement, monseigneur : Votre Altesse daignerait-elle s'employer à faire obtenir un chapeau de cardinal à l'abbé qui offrirait en échange à sa nièce la couronne d'Espagne et des Indes? »

Après avoir terminé sa lettre et l'avoir soigneusement pliée et cachetée, Alberoni appela l'un de ses gens, garçon fort intelligent qui lui servait à la fois d'intendant, de secrétaire et de courrier diplomatique.

— Tu vas, lui dit-il, faire à l'instant même tes préparatifs de départ, puis tu enfourcheras quelque bon bidet et tu t'en iras à franc étrier jusqu'à Alicante, sans débotter ni sans perdre une minute. Là tu prendras le premier bâtiment en partance pour Gênes, d'où tu gagneras Parme avec la même promptitude. Arrivé là, tu te rendras incontinent au palais, et à quelque heure que ce puisse

être, tu demanderas à parler à Son Altesse monseigneur le duc de Parme. Tu lui remettras ce message à lui-même, à lui seul, entends-tu bien? S'il y a une réponse, tu l'attendras. Va, pars, et souviens-toi que tu portes entre tes mains la fortune de ton maître.

Après avoir donné à son valet ces instructions fort sommaires, Alberoni le congédia et se remit à se promener à grands pas par la chambre, car il ne pouvait plus désormais rester en place, et il semblait que d'invisibles démons s'occupassent à la fois à stimuler de leurs aiguillons tous les muscles de son corps. On voyait en même temps ses yeux étinceler, ses narines se dilater, son front même s'élargir. Alberoni était vraiment beau dans ce moment, où le feu du génie illuminait son visage de je ne sais quelle poétique auréole. Seulement, ne nous y trompons pas, c'était tout bonnement le génie de l'intrigue. Celui qui eût prêté l'oreille alors eût pu entendre prononcer à haute voix ces mots dans lesquels se trouvaient entremêlées des idées à coup sûr fort disparates :

— J'ai mon plan dans ma tête : c'est à merveille. Maintenant il me faut mon menu pour le souper. Pourvu que ce jeune étourneau n'aille pas venir se jeter à la traverse! Je ne crains d'obstacles que de ce côté... Il n'y a pas de bon souper sans une olla podrida. C'est échauffant : tant mieux! cela porte à boire, et quand on a bu... Nous disons donc : Olla podrida... mortadelle de Bologne. Cela convient aussi. J'ai promis de la cuisine italienne... Et cet imbécile d'Amenzaga qui croît avoir affaire à un personnage diabolique! Ah! ah! quel bélitre! Ah! ah! nous verrons comment notre ami se tirera d'affaire cette fois, et si messire Satan lui viendra en aide comme pour sa blessure... J'ai dans ma cave de bon vin de Xérès et d'Alicante, puis pour le dessert du Malaga... Vive la compagnie de Jésus! Sans le révérend père Robinet où en serais-je, bon Dieu? Nous aurons aussi un pâté aux épices et du macaroni. Ouf! je tiens mon menu ; ce n'est pas sans peine, et pour que l'on n'aille pas me faire quelque solécisme, je vais m'installer à la cuisine.

X

Le souper de l'abbé.

Il est dix heures du soir. Devant une table couverte des débris d'un succulent souper deux hommes sont attablés. C'est Gondreville et Alberoni. Les nombreux flacons épars sur la table et à travers lesquels la lumière des bougies, placées dans deux petits candélabres d'argent, accuse en se réfléchissant plus d'un vide, attestent suffisamment, pour parler le langage du vicomte, que Bacchus n'a pas été moins bien fêté que

Cérès dans cette circonstance solennelle. Aussi les yeux de Gondreville, ces yeux fascinateurs qui inspiraient naguère au crédule Amenzaga une terreur superstitieuse, semblent maintenant deux escarboucles.

Quant à l'abbé, soit qu'il ait la tête plus forte que le jeune gentilhomme, soit qu'en engageant son commensal à faire honneur aux vins de sa cave il ait jugé devoir s'abstenir de prêcher d'exemple, il attache sur Gondreville un regard à la fois souriant et placide, mais rempli d'une rare pénétration; puis tout à coup élevant son verre au-dessus de sa tête :

— Allons, s'écrie-t-il, à la santé de la princesse des Ursins !

— Mordieu ! reprend Gondreville, voilà pour le moins la vingtième fois que vous portez cette santé, l'abbé. Il me semble que le moment serait venu d'en changer.

— Hein ? plait-il ? Ne vous rappelez-vous plus nos conventions ? « Il ne sera porté qu'une seule santé, celle de Son Altesse. » C'est vous même qui l'avez voulu.

— Et je le veux encore. Car la princesse

des Ursins est la plus belle personne du royaume, et celui qui oserait vouloir soutenir le contraire aurait affaire à moi.

— A la bonne heure! A la santé de la princesse! Videz donc votre verre.

— Eh! mais, l'abbé, commencez par me donner l'exemple; car il me semble que vous vous ménagez furieusement. On dirait que vous avez intérêt à me faire boire pour égarer ma raison, et que vous voulez conserver la vôtre.

— Moi? oh! quelle idée! Tenez, regardez-moi, et, maintenant, à votre tour!

En parlant ainsi, l'abbé s'empressa de porter son verre à ses lèvres, tandis que Gondreville avalait d'un trait le contenu du sien.

— Que dites-vous de ce malaga, vicomte?

— Je dis... je dis... Mais votre verre est encore plein, l'abbé!

— Certainement. N'avez-vous pas vu que pendant que vous buviez je me versais une nouvelle rasade?

— Ah! c'est différent... Alors, je dis... de quoi parlions-nous donc?

— De mon vin de Malaga. Ne pensez-vous pas, comme moi, que c'est le roi des vins, tout comme la princesse des Ursins est la reine des belles ?

— Oh ! j'en sais une autre...

— Un autre vin ou une autre femme ?

Gondreville demeura quelques instants muet, immobile et comme si, par un violent effort sur lui-même, il eût cherché à enchaîner sa langue, dont il sentait bien qu'il commençait à n'être plus maître. Pendant ce temps-là l'abbé murmurait tout bas :

— Ouf! ce n'est pas sans peine ; mais maintenant je le tiens.

Puis, regardant fixement le vicomte, il ajouta :

— Est-ce que, par aventure, la princesse aurait déjà une rivale ? Voyons, contez-moi cela ?

Notre gentilhomme baissa les yeux en balbutiant :

— L'abbé, vous ne saurez rien, c'est un secret.

— Allons donc ! reprit Alberoni ; est-ce qu'on a des secrets pour ses amis ?

— Quelquefois.

— Jamais, quand on est sûr de leur dévouement. Aussi bien, je gage que je suis sur la trace de ce beau secret.

— A d'autres ! prouvez-le-moi.

— Rien de plus facile. Qu'allez-vous faire toutes les nuits sous les murs du palais Santa-Cruz ?

A ces derniers mots, Gondreville tressaillit, et saisissant vivement le bras de l'abbé.

— Tête et sang ! s'écria-t-il, qui a pu vous dire... ? Oh ! malheur à celui-là ! il ne mourra que de ma main.

— Allons, calmez-vous. Celui-là vous a peut-être rendu, sans que vous vous en doutiez, un très-grand service. Tenez, prenez-moi pour confident, et non-seulement je vous engage ma foi que nul n'en saura rien, mais encore je suis homme à vous aider dans l'accomplissement de vos desseins.

— Vous, l'abbé ! est-il possible ? Vous ne me trompez pas ?

— Dans quel intérêt voulez-vous que je vous trompe ?

— C'est vrai. Écoutez, vous gagnez ma confiance. Eh bien ! oui, j'aime de toute mon âme la plus charmante jeune fille que j'aie rencontrée de ma vie. Vous n'en direz rien à personne, au moins ? surtout à la princesse des Ursins ! Vous me l'avez promis.

— Ma foi, jusqu'à présent je serais bien embarrassé pour vous trahir, vous n'avez prononcé aucun nom.

— Apprenez donc que c'est doña Inès de Santa-Cruz.

— La fille du marquis ! Ah çà, est-ce que vous voudriez vous venger ainsi de certain coup d'épée que le père vous a, dit-on, donné?

— Eh ! sais-je ce que je veux, sinon que j'aime doña Inès comme je n'ai jamais aimé ! Aussi bien, la circonstance dans laquelle elle m'est apparue pour la première fois est trop solennelle pour que je l'oublie jamais, et si j'existe encore, je suis sûr que c'est à cette jeune fille que j'en suis redevable. Oui, l'abbé, lorsque frappé d'un coup d'épée en pleine poitrine par le marquis de Santa-Cruz, j'étais étendu dans une misérable posada du

bourg de Xadraque, prêt à rendre le dernier soupir, lorsque déjà mes yeux voilés des ombres de la mort ne distinguaient plus tous les objets environnants que comme enveloppés d'un brouillard, j'ai vu rayonner tout à coup dans les ténèbres un regard plein d'une ineffable douceur, un regard qui a pénétré jusqu'au fond de mon âme et y a répandu comme un baume céleste sur ma blessure. Puis j'ai distingué une forme humaine d'une exquise beauté qui semblait prier Dieu pour moi, et je me suis demandé alors, il m'en souvient maintenant, si ce n'était pas là mon ange gardien. Hélas! quand je rouvris les yeux, l'ange avait disparu ; mais jugez de ma surprise lorsqu'un soir, en arrivant à Madrid, cette angélique vision qui m'était apparue dans mon agonie, revint frapper mes regards, et, prenant tout à coup un corps et un visage, se révéla à moi sous les traits d'une belle jeune fille! J'appris en même temps que cette jeune fille avait pour père mon plus mortel ennemi, le marquis de Santa-Cruz.

— Eh bien! mon cher vicomte, que vous

importe, si l'ange s'est montré pour vous une sensible mortelle?

— Halte-là, l'abbé! gardez-vous bien de calomnier doña Inès! Elle est aussi sage qu'elle est belle, et je dois confesser, à ma honte, qu'elle ne m'a point donné jusqu'à présent le droit d'en douter.

— Allons donc, vous voulez faire le mystérieux.

— Plût à Dieu! Mais je commence à croire qu'il y a dans ma physionomie quelque chose de souverainement déplaisant pour les Santa-Cruz en général, quel que soit leur âge et quel que soit leur sexe, car j'ai eu beau employer toutes les ressources qui m'ont plus d'une fois si bien réussi en France, je suis tout aussi avancé que le premier jour.

— Oui-da! Je suis curieux de savoir comment un cavalier si bien tourné que vous a pu échouer ainsi.

— Tenez, l'abbé, je vous parle à cœur ouvert : j'en suis encore plus triste que honteux, et ma passion m'effraye d'autant plus que je vois incessamment s'évanouir toutes

mes espérances. Le soir où j'aperçus pour la première fois à Madrid doña Inès, ayant appris qu'elle se rendait au salut, je n'avais garde d'y manquer. Là j'eus le bonheur de la retrouver, de toucher ses doigts charmants en lui présentant l'eau bénite. Si vous saviez comme j'étais troublé! Il m'avait semblé qu'elle-même n'avait pu se défendre d'une certaine émotion en m'apercevant, car elle m'avait reconnu sans doute ; bref, j'espérais. Aussi, le lendemain j'allai me placer en sentinelle devant ce vieux bâtiment gothique que les Madrilènes décorent du nom pompeux de palais Santa-Cruz.

Là, j'attends qu'elle sorte, et me plaçant adroitement près de la muraille, je lui décoche l'œillade la plus meurtrière. Elle rougit, mais à ce moment, voici qu'une vieille señora, qu'on m'a dit être sa tante, apparaît, me lance à travers ses lunettes un coup d'œil farouche, puis, ayant échangé avec sa nièce quelques paroles à voix basse, lui ordonne de rentrer. Que faire? J'avais commencé le siége et j'étais résolu à le pousser jusqu'aux dernières opérations. Toutefois, avant d'en

venir là, je crus devoir me présenter en parlementaire devant la place, la bourse convenablement garnie, pour me ménager des intelligences. En France, c'est le moyen qui réussit le mieux : mais, baste! il parait qu'il n'en est pas de même en Espagne. Comme je venais de heurter à la porte, une façon de laquais fort maigre et fort rébarbatif a montré sa tête derrière une chatière treillissée en fer et m'a répondu brusquement qu'il y avait ordre de ne recevoir personne au palais Santa-Cruz, attendu que le marquis et sa famille vivaient dans une retraite absolue. J'avais prévu cette réponse, et j'ai fait alors luire ma bourse à travers la chatière, en montrant en même temps un billet que j'avais préparé pour doña Inès. Croiriez-vous, mon cher abbé, que mon homme a pris le billet et repoussé la bourse! Il faut venir en Espagne pour voir cela.

— Que contenait ce billet?

— Oh! quelques lignes seulement. J'exprimais à doña Inès tout l'amour qu'elle m'a inspiré, et je lui annonçais que je viendrais le soir même sous son balcon, car j'avais

remarqué que la chambre de la jeune fille donnait sur une ruelle déserte...

— Eh bien ?

— Eh bien, il faut croire que mon billet n'aura pas été remis à doña Inès ou qu'elle l'aura dédaigné, car durant quatre nuits de suite je suis venu au pied de son balcon sans qu'elle m'ait donné aucun signe d'attention. Dans cette conjoncture, vous voyez qu'il ne me reste plus d'autre ressource que l'escalade, et, ma foi, je l'eusse tentée peut-être, au risque d'avoir la tête cassée par quelque valet mal appris, s'il ne m'était, hélas ! trop démontré maintenant que doña Inès n'a pas le moindre goût pour moi.

— Qu'en savez-vous ? s'écria Alberoni, qui durant tout ce récit avait prêté une attention profonde.

— O ciel ! l'abbé, que voulez-vous dire ? Est-ce que vous connaissez doña Inès ? Est-ce que...?

— Ne m'interrogez point, car il ne m'est pas permis de vous répondre avant que nous n'ayons entendu sonner onze heures à l'horloge de la paroisse. Alors, je pourrai vous

apprendre une chose qui vous intéresse au plus haut degré.

— Est-il possible? l'abbé! vous ne me trompez pas? Oh! répétez-moi encore que je ne suis pas indifférent à doña Inez... Mon Dieu! mon Dieu! c'est un si grand bonheur, et si inattendu, que je ne puis y croire et qu'il me semble que je rêve.

— Onze heures ne sont pas encore sonnées à la paroisse, et je vous répète que je ne puis ni ne veux ouvrir la bouche sur ce sujet qu'à onze heures. En attendant, buvons encore un verre de vin de Malaga!

— Oh! l'abbé, si vous voulez que je sois en état d'écouter ce que vous avez à me dire, pas une raison de plus.

— Allons donc! un Français! un habitué des soupers du Palais-Royal qui refuse de me faire raison! Si monseigneur le duc d'Orléans apprenait cela, il vous renierait tout de suite.

— C'est possible, mais je ne veux plus boire.

— Eh quoi! même si je vous portais la santé de doña Inez...

— Ah ! pour celle-là, c'est différent. A la santé de doña Inez !

Et le vicomte vida d'un trait son verre qu'Alberoni venait de remplir.

Le timbre d'une horloge voisine sonna onze heures.

— Enfin ! voici l'heure, s'écria Gondreville, et cette fois, l'abbé, quoique vous m'ayez donné un délicieux souper, je suis homme à vous faire un mauvais parti, si vous ne tenez votre promesse.

— Aussi suis-je prêt à le faire, repartit victorieusement Alberoni. Puis avec un accent plein de solennité : Vous êtes Français, je ne vous demande donc pas si vous avez du courage, mais bien si vous êtes disposé à en déployer à l'instant même.

— Pourquoi?

— Parce que doña Inès de Santa-Cruz répond à votre amour.

— La preuve ! l'abbé, la preuve !

— Doña Inès vous attend chez elle tout à l'heure, un peu avant le coup de minuit.

— Qui vous l'a dit ?

— C'est mon secret.

— O ciel ! est-il possible ! Vous ne me trompez pas?

— Pourquoi vous tromperais-je?

— C'est vrai ; pourquoi ! Ainsi ce dédain qu'elle m'a témoigné...

— N'était qu'une façon de mieux cacher son jeu.

— Oh ! les femmes ! les femmes ! L'abbé, que je vous embrasse !

— Je vous en dispense, vicomte. Partons ! car je veux du moins vous servir de compagnon de route.

— Comment ! vous consentiriez !... Ah ! M. Alberoni, vraiment vous me comblez.

— Un mot seulement. Savez-vous chanter ?

— Eh ! mais un peu, je sais par cœur tous les opéras de Quinault.

— A merveille ; mais il ne s'agit pas de Quinault, cette fois. Nous sommes en Espagne.

— C'est vrai, je l'oubliais.

— Et c'est un chant espagnol qui vous ouvrira les portes de votre belle.

— Ah ! je comprends, quelque boléro bien tendre, quelque amoureuse séguédille.

— Nullement. Écoutez-moi bien, et vous

répéterez ensuite après moi. C'est un simple refrain :

La Vierge est bonne Aragonaise,
Écoutez sa chanson :
« Je ne veux pas être Française,
Plutôt mort ou prison. »
La Vierge est bonne Aragonaise,
Victoire à l'Aragon !

Y êtes-vous ? Qu'avez-vous donc ? Est-ce que ce refrain vous contrarie ? C'est le refrain d'un chant aragonais. Quant au choix qui en a été fait, bien qu'il soit un peu étrange, j'en conviens, pour un rendez-vous d'amour, cela ne doit vous étonner à aucun titre. Vous savez que la maison de Santa-Cruz boude le nouveau régime.

— Je le sais, mais j'avoue que j'eusse préféré tout autre refrain, car je ne puis m'empêcher de me souvenir que j'ai entendu celui-là, pour la première fois de ma vie, dans une circonstance assez funeste. C'est le jour où j'ai failli rendre l'âme, percé d'un coup d'épée par le marquis de Santa-Cruz.

Un pli imperceptible vint rider le front

d'Alberoni, qui pâlit et détourna la tête; puis, se levant brusquement.

— Allons, dit-il, qui sait si ce n'est pas pour que ce refrain réveille désormais en vous des souvenirs tout différents que doña Inès en a fait choix?

— C'est possible, repartit gaiement le vicomte. Aussi bien, Française ou Aragonaise, que la Vierge me soit en aide cette nuit!

— N'en doutez pas, reprit Alberoni en entr'ouvrant une fenêtre : voyez comme la nuit est noire; pas une étoile au ciel; une véritable nuit d'amoureux.

Gondreville s'enveloppa de son manteau, tout en chantonnant à demi-voix et d'une façon ironique :

La Vierge est bonne Aragonaise...

Puis, s'interrompant.

— Si fait, pardieu, dit-il, elle le sera; n'est-ce pas, l'abbé? En route! Je ne me sentis jamais plus de joie au cœur. Ah! doña Inès! doña Inès! Je suis aimé de doña Inès!

Un bon quart d'heure après, Alberoni et son compagnon, qui venaient de traverser le quartier le plus silencieux et le plus désert de Madrid, arrivaient sous les murs du palais Santa-Cruz.

— C'est ici qu'il faut nous séparer, dit Gondreville. Au revoir, mon cher abbé.

— Adieu, vicomte. Ah! je vous recommande de ne pas chanter trop fort, de peur d'attirer l'attention de quelque *sereno*.

— Soyez tranquille.

— Là-dessus, tous deux prirent congé l'un de l'autre en se serrant la main, et Gondreville, ayant traversé la ruelle au bout de laquelle était située l'entrée du palais Santa-Cruz, s'en alla frapper discrètement à la porte. La lueur d'une lanterne apparut derrière le treillis en fer, ménagé au milieu de l'huis pour reconnaître les visiteurs, et une voix pleine de rudesse s'écria :

— Qui que vous soyez, qui venez frapper à la porte du palais à une pareille heure, passez votre chemin. Il y a ordre de n'ouvrir à âme qui vive en l'absence de monseigneur.

— Eh ! pardieu, l'ami, je le sais bien, repartit Gondreville, et je reconnais parfaitement votre voix qui est aussi laide que votre visage, mais comme défunt Orphée, je sais charmer les monstres.

La Vierge est bonne Aragonaise,
Écoutez sa chanson :
« Je ne veux pas être Française... »

Au moment même et avant que notre héros eût terminé son refrain, la lumière avait disparu et la place était retombée dans son obscurité première. Tout était silencieux à l'intérieur du palais comme à l'extérieur ; tout semblait plongé dans un profond sommeil et la porte restait immobile.

— Hum ! grommela Gondreville, l'abbé se serait-il moqué de moi ? Par la mordieu ! s'il en est ainsi, gare à ses deux oreilles !

L'impatient vicomte allait heurter de nouveau, lorsque la porte roula tout à coup sur ses gonds, et livra enfin passage. Dès qu'elle se fut refermée sur lui, un rire de satisfaction retentit à l'extrémité opposée de la ruelle, et l'on put entendre un bruit de

pas qui se perdit peu à peu dans l'éloignement.

Dans ce moment, le *sereno* vint à passer et cria d'une voix profondément mélancolique :

— Il est minuit !

XI

Le palais Santa-Cruz.

Lorsque Gondreville eut franchi la porte d'entrée, ce même valet à figure rébarbative qu'il avait aperçu la première fois qu'il s'était présenté au palais Santa-Cruz, et dont il venait tout à l'heure encore de reconnaître la voix, se dressa devant lui pour le recevoir. C'était un homme d'une stature assez élevée, mais d'une maigreur prodigieuse, qui ne militait pas précisément en faveur

de la cuisine du palais Santa-Cruz. Il tenait à la main une lanterne, dont les reflets accusaient vigoureusement son teint hâve et les saillies de sa puissante musculature. Il était vêtu d'une vieille souquenille râpée, aux couleurs de la maison de Bazan, et portait en sautoir un large baudrier armorié, auquel était appendu un coutelas de chasse. Un énorme trousseau de clefs se balançait à sa ceinture. Enfin, une hallebarde rouillée chargeait celui de ses deux bras qui ne soutenait pas la lanterne. Dans cet appareil, où la pompe des anciens jours était complétement effacée par la pénurie, et l'on pourrait presque ajouter la misère du présent, notre homme se tenait debout, droit et fier comme un empereur.

Il s'inclina gravement devant le vicomte, et après qu'une servante, qui n'eût pas mal figuré l'une des trois Parques, eut sous ses yeux soigneusement verrouillé la porte, il fit signe à Gondreville de le suivre. Celui-ci, guidé par cet étrange Mercure, traversa successivement plusieurs cours dont l'herbe avait disjoint les pavés, heurtant à chaque

pas quelque pierre moussue ou quelque débris de construction que le vent d'automne avait renversé. Pendant ce temps-là, à la lueur du fanal dont son guide était armé, il voyait se profiler sur le fond nébuleux du ciel de grandes masses de bâtiments, tout couverts de la poussière des siècles, mêlée çà et là à une végétation parasite.

Tous ces bâtiments, dont l'ornementation variée rappelait les styles divers d'architecture successivement en honneur en Espagne depuis Ferdinand le Catholique, avaient un aspect sombre et désolé, et pas une lumière ne brillait aux nombreuses ouvertures dont ils étaient percés. On n'entendait dans cette enceinte déserte d'autre bruit que celui des pas de Gondreville et de son guide, assourdis encore par l'herbe et la mousse qui avaient étendu sur le sol et sur les dalles comme un linceul. Puis à ce bruit venait se mêler parfois celui des clefs, qui s'entrechoquaient comme les anneaux d'une chaîne de fer.

Sous les impressions en ce moment si mélancoliques du monde extérieur, tout autre

que Gondreville n'eût pas manqué sans doute d'éprouver une sorte d'appréhension superstitieuse ; mais notre héros n'était guère, on a pu le remarquer , disposé au fatalisme , à la rêverie et à tous ces instincts plus ou moins hétéroclites que l'invasion des idées et de la poésie du Nord a si étrangement développés depuis lors dans notre France. Bercé comme il l'avait été dans son enfance avec les contes célèbres de Perrault , il lui arriva de se demander s'il n'était pas par hasard dans le palais de la Belle au bois dormant. Soit qu'il eût à cœur d'éclaircir ses doutes à cet égard , soit plutôt encore que le silence fût pour lui d'un grand poids , il se mit en devoir d'adresser la parole à son guide.

— Y a-t-il longtemps, lui dit-il, que vous êtes au service de la famille de Santa-Cruz ?

A cette question le valet s'arrêta court et, après avoir promené sa lanterne sur le visage du jeune homme , il hocha la tête d'une façon affirmative, puis il se remit en marche.

— Hum! murmura Gondreville, voilà un

garçon qui, à coup sûr, ne compromettra jamais sa maîtresse. Quelle différence avec nos laquais de Paris et de Versailles !

Puis, après un silence.

— Comment vous nommez-vous ?

— Gil Perez.

— Eh bien ! Gil Perez, mon ami, voici une pièce d'or.

Gil Perez regarda Gondreville avec une surprise profonde ; puis il fit un signe de tête négatif.

— Ne voulez-vous pas, reprit le vicomte, boire un verre de vin à ma santé ?

— Gil Perez ne boit pas de vin.

— Ah bah ! Eh bien, vous ferez de cette pièce l'usage que bon vous semblera.

— Gil Perez n'a besoin de rien.

— J'aurais cru tout le contraire.

— Gil Perez est majordome du palais Santa-Cruz.

— Quel palais et quel majordome ! Allons ! gueux comme un rat d'église et fier comme un paon, c'est un véritable Espagnol.

L'entretien en resta là forcément. Quel-

ques instants se passèrent. Maintenant la promenade n'avait plus lieu à ciel ouvert. Après avoir gravi quelques degrés de marbre brisés en maint endroit, Gondreville s'était engagé, à la suite de son guide, dans un labyrinthe de longs corridors sombres et humides comme des caveaux funéraires , et la lueur de la lanterne avait donné l'éveil à maintes chauves-souris qui s'en venaient voleter autour du luminaire, et effleuraient en passant le frais visage du vicomte du bout de leurs ailes immondes.

— Ah çà , reprit ce dernier , est-ce que nous ne sommes pas bientôt arrivés au terme du voyage? Savez-vous, M. le majordome Gil Perez, que mes jambes commencent à se lasser et que, n'était le bonheur qui m'attend , je serais presque tenté de vous souhaiter le bonsoir? Tudieu ! quel pèlerinage !

Comme il parlait ainsi, Gil Perez s'arrêta devant une porte massive en chêne sculpté d'un assez beau travail, et ayant posé sa lanterne sur le plancher, il secoua son trousseau de clefs et se mit en devoir d'ouvrir la porte. Cette opération accomplie , il

murmura mystérieusement à l'oreille de Gondreville :

— Entrez ici et attendez. Vous êtes le premier venu.

— Je le vois parbleu bien ; reprit le vicomte.

Et en même temps, il pénétra dans une grande salle fort délabrée, dont les murs étaient recouverts d'une tapisserie en lambeaux. Au milieu d'une des parois de cette salle était un dais en velours cramoisi, où la poussière et l'humidité avaient laissé d'ineffaçables empreintes, et dans la queue duquel étaient brodées, suivant l'usage distinctif adopté depuis longtemps par tous les membres de la grandesse, les armoiries de l'illustre maison de Santa-Cruz. Sous ce dais, on apercevait une estrade surmontée d'un grand fauteuil garni en cuir de Cordoue et également armorié. Devant ce fauteuil, une petite table avec un crucifix et un poignard. Enfin, çà et là dans la vaste salle apparaissaient de chaque côté de l'estrade quelques siéges vermoulus, disposés en demi-cercle avec un ordre méthodique

et comme une double haie de satellites.

Gil Perez, ayant ouvert sa lanterne, en retira la bougie de cire jaune qui l'éclairait, et l'ayant placée au bout du fer de sa hallebarde, il se mit en devoir d'allumer un antique lustre en cuivre appendu à l'une des solives saillantes du plafond ; puis, cette tâche remplie, il allait se retirer, lorsque Gondreville, qui s'étonnait avec quelque raison de tous ces préparatifs pleins de solennité, pour un simple rendez-vous de galanterie, l'arrêta par le bras.

— Ah çà, M. le majordome, lui dit-il, est-ce qu'on n'aurait pas pu choisir une salle un peu moins spacieuse pour me recevoir? Il y a ici de quoi passer un régiment en revue, et il me semble que pour un tête-à-tête...

Le majordome répondit avec son imperturbable gravité :

— Gil Perez a exécuté l'ordre qu'il a reçu.

— A la bonne heure! c'est peut-être un usage en Espagne. Il faut bien que je m'y fasse. Je ne vous demande plus qu'une seule chose, M. le majordome, c'est de me

faire l'amitié de dire à doña Inès que je suis là, attendant son bon plaisir, et qu'elle m'obligera infiniment de venir bientôt.

— Doña Inès! balbutia Gil Perez ébahi, vous voulez parler à doña Inès, Excellence?

— Eh mais, à qui donc voulez-vous que je parle? Décidément, ce majordome est stupide! Allez, l'ami, allez vite!

Gil Perez reprit sa lanterne et sortit de la salle.

— Ouf! s'écria Gondreville, sur le cerveau duquel les vins d'Albéroni exerçaient leur perfide influence, voilà une bonne fortune dont personne, au Palais-Royal, ne voudra croire les détails, et j'en suis à me demander moi-même si je suis bien éveillé. Comment! jusqu'à un crucifix et un poignard! Peste! il paraît que ma belle ne badine pas. Qu'est-ce que tout cela signifie, bon Dieu? J'avais bien entendu parler de la solennité que mettent les Espagnols jusque dans leurs moindres actions, mais je ne savais pas que cela s'étendît jusqu'aux rendez-vous que leurs femmes et leurs filles veulent bien accorder. Par la sambleu! je suis

curieux de voir s'il en sera ainsi jusqu'à la fin.

A ce moment, la porte roula sur ses gonds, et une femme voilée entra dans la salle. C'était doña Inès.

— Vous avez demandé à me parler, dit-elle ; me voici. Que voulez-vous de...?

Mais à peine elle avait prononcé ces mots, qu'un cri d'épouvante s'échappa de sa poitrine, et que, se retournant avec une vivacité convulsive, elle se précipita en fuyant vers la porte de la salle.

— Oh ! vous ne me quitterez pas ainsi, s'écria Gondreville en s'élançant auprès de la jeune fille, dont il osa saisir la main, qu'il colla amoureusement à ses lèvres ; me voici enfin admis en votre présence, et ce n'est pas sans peine. Vous m'écouterez !

— Malheureux ! repartit doña Inès toute tremblante, qui vous a donné tant d'audace que de pénétrer jusqu'ici? Ne savez-vous donc pas où vous êtes? ne savez-vous pas que si j'appelle vous êtes perdu ?

Gondreville, habitué de longue main à tous les artifices par lesquels une beauté

facile essaye parfois de colorer sa défaite, crut voir dans la conduite de doña Inès une de ces scènes de comédie dans lesquelles les belles dames de Paris et de Versailles n'excellaient pas moins au temps de Louis XIV que de nos jours, et, pénétré de cette idée, il reprit avec un merveilleux aplomb :

— Eh mais, señora, il me semble que si je suis ici, ce ne peut guère être que de votre consentement; laissez-moi donc d'abord embrasser vos genoux, pour vous exprimer tout mon bonheur de vous avoir retrouvée, toute ma reconnaissance de l'entrevue que vous voulez bien m'accorder.

— Une entrevue ! moi ! balbutia la jeune fille, mais je ne vous connais pas, monsieur; vous m'avez écrit, il est vrai, mais je ne vous ai pas répondu. Je ne le devais pas, je ne le pouvais pas. Retirez-vous ; oh ! si vous saviez... tenez, j'ai pitié de vous : pendant qu'il en est temps encore, échappez-vous d'ici. Mon Dieu, mon Dieu, tout à l'heure il ne sera plus temps.

Pendant que doña Inès s'exprimait ainsi, il y avait dans sa pure et touchante physio-

nomie une expression de terreur si profonde, ses beaux yeux noirs étincelaient d'une flamme si vive, que Gondreville en fut frappé.

— M'aurait-on trompé? murmura-t-il en portant la main à son front comme pour mieux recueillir ses souvenirs.

— Oui, l'on vous a trompé : je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé, entendez-vous...?

Et comme pour corriger l'effet de ces cruelles paroles, elle ajouta rapidement :

— Pourtant, ce n'est pas une raison pour que je veuille votre mort, et si vous tardez d'un seul instant, rien ne pourra vous sauver. Cette fois ils seront sans pitié pour vous. Qui sait si déjà l'on n'est pas instruit de votre présence ici ; si l'on ne va pas venir vous chercher, vous tuer, là, sous mes yeux?... Oh! ce serait horrible!... Fuyez! fuyez!... Mais fuyez donc!

A la révélation du danger qui le menaçait, Gondreville ne changea pas de couleur.

— Señora, dit-il avec une parfaite tranquillité, je me suis laissé prendre au piége

comme un sot, et il est juste que j'en subisse les conséquences. Je vous rends grâce de la compassion que vous daignez me témoigner en cet instant. Peut-être, si j'avais eu l'espoir de vous inspirer un autre sentiment, aurais-je cherché à sauver une existence qui me serait dès lors devenue précieuse ; mais puisqu'il en est autrement, je veux du moins vous prouver que je ne suis pas un lâche. Aussi bien, puisqu'il faut toujours en finir par là, je ne saurais trouver une meilleure occasion. En mourant je pourrai contempler encore vos beaux yeux. Vous voyez bien que je ne suis pas à plaindre. Seulement, comme on pourrait vous croire de connivence avec moi, veuillez appeler à l'aide. Un baiser sur votre jolie main, et je suis prêt.

En entendant l'insouciant et aventureux gentilhomme s'exprimer ainsi, une larme vint mouiller les paupières de doña Inès. Ce qu'il y avait de chevaleresque et de vraiment français dans de tels sentiments et dans la résolution qui en était la conséquence, la toucha jusqu'au fond de l'âme.

Celui qui tenait un tel langage était d'ailleurs, il n'est pas inutile de le rappeler, l'un des plus charmants compagnons de plaisirs et de folies du futur régent de France. Il était jeune, il était beau, il avait cette éloquence simple et entraînante à laquelle ces deux merveilleux dons de la nature ajoutent tant de prestige. Enfin doña Inès ne pouvait oublier dans quelle circonstance solennelle elle avait pour la première fois rencontré celui dont la résurrection miraculeuse avait, sans qu'elle s'en fût aperçue peut-être encore, troublé pour jamais le repos de son âme. Sous tant d'influences enivrantes, la jeune fille, émue, fascinée, tendit la main à Gondreville en s'écriant avec exaltation :

— Et moi je vous dis que je ne veux pas que vous mouriez ; suivez-moi, je vais vous montrer une issue.

— Maintenant, s'écria Gondreville en saisissant la main que son Ariane lui laissa cette fois sans trop de résistance approcher de ses lèvres, maintenant je m'abandonne à vous.

Tous deux se dirigèrent vers la porte de la salle, qu'ils ouvrirent avec précaution ; mais ils reculèrent épouvantés en apercevant, à l'extrémité opposée de la longue galerie sur laquelle elle s'ouvrait, plusieurs personnes qui s'avançaient en silence, sous la conduite du majordome Gil Perez.

— Il est trop tard, balbutia la jeune fille d'une voix défaillante ; Seigneur mon Dieu, qui l'avez sauvé il y a un mois, voulez-vous donc qu'il meure aujourd'hui ?

Puis, d'un geste convulsif, l'entraînant au fond de la salle auprès d'une fenêtre qu'on avait laissée entr'ouverte :

— Écoutez, lui dit-elle rapidement, je ne vois plus qu'un seul moyen de vous sauver. Cette fenêtre n'est pas très-élevée ; laissez-vous glisser jusqu'à terre. Dès que vous aurez touché le sol, vous marcherez avec beaucoup de précaution tout droit devant vous, jusqu'a ce que vous soyez arrivé à un massif de lauriers-roses. Au bout de ce massif, vous trouverez un petit mur, et à quelques pas, sur la droite, une porte. Cette porte donne sur une ruelle déserte, et il est

possible que la clef soit encore en dedans à cette heure... s'il en était autrement, brisez la serrure, mais fuyez surtout, fuyez sans perdre une minute, une seconde, et que la Vierge et tous les saints vous conduisent; moi, je vais les prier pour vous.

Gondreville porta une dernière fois la main de la jeune fille à ses lèvres avec non moins de galanterie et sans plus de précipitation que s'il se fût agi d'un bal de cour et que doña Inès l'eût agréé pour son danseur; puis, franchissant l'appui de la fenêtre, il disparut. Presque au même instant la porte de la salle roula sur ses gonds, et le marquis de Santa-Cruz parut en personne accompagné de plusieurs gentilshommes, et précédé de l'inévitable Gil Perez avec sa lanterne et sa hallebarde.

FIN DU TOME PREMIER.